This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1. Fiction French.
2. Nana ([illegible] --) — Fiction
3. " ([illegible].) — " .

NKT
Barthélemy

Barthelemy
~~H25B~~
NK-

MÉMOIRES SECRETS
DE M^DE. DE TENCIN,
SES TENDRES LIAISONS AVEC GANGANELLI,
OU
L'HEUREUSE DÉCOUVERTE
RELATIVEMENT A D'ALEMBERT;

Pour ſervir de ſuite aux Ouvrages de cette femme eſtimable.

PAR M. l'Abbé BARTHELEMI.

La vérité ſera toujours mon idole.

PREMIERE PARTIE.

1792.

2.7. [illegible]

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
7[illegible]

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1897.

PRÉFACE.

Les lettres sont un trésor où l'on puise tous les jours de nouvelles richesses ; c'est la poule aux œufs d'or ; & le Pactole lui-même n'en présenta jamais de plus précieuses. Mais qu'il est fâcheux que la plupart de nos écrivains, aujourd'hui, cherchent encore à en tarir la source, tantôt par une basse adulation du vice, tantôt par la sombre envie de ternir l'éclat des plus hautes vertus.

Je n'ai connu que deux hommes qui aient dit la vérité, Jean-Jacques & le véhément Raynal ; encore ne l'ont-ils pas toujours dite toute entiere. Pour moi, je présenterai cette déesse,

toute nue ; les ornements lui ſont ſu-perflus. D'ailleurs, comment pourrois-je voiler la nature, puiſque je n'ai pas reçu du ciel le talent de l'orner ?

MÉMOIRES SECRETS
DE Mde. DE TENCIN,
OU
L'HEUREUSE DÉCOUVERTE LITTÉRAIRE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LES talents ! pour les mettre en valeur, qu'il en coûte de peines, Monsieur, me disoit un jour Mad. la marquise de Montauban (1), & puis l'incertitude de réussir ! La malignité

(1) Illustre parente de Mad. de Tencin, morte à Grenoble en 1785, sous le couteau anatomique. La gaieté, la franchise & la douceur étoient le caractere de cette femme charmante. Qu'on me permette de consacrer cette courte note à sa mémoire que je révere.

des circonſtances, un choix indiſcret, un rien, peuvent vous faire échouer dans votre entrepriſe. Je ſuppoſe votre travail heureuſement achevé, aura-t-il la réputation que vous en attendez, & qu'il mérite? Si vous avez ce bonheur, cette douce jouiſſance, c'eſt une tâche pénible & difficile qui vous eſt impoſée pour l'avenir. Après un ſuccès la chûte n'eſt que plus cruelle; c'eſt un affront de reſter au deſſous de ſon premier eſſai. La renommée eſt ordinairement le but que ſe propoſent les hommes à talents: manquer ſon but, fût-il des plus vains & des plus puériles, c'eſt toujours un malheur affreux. Après ce diſcours, qui devroit être, ſi j'oſe le dire, la méditation de preſque tous ceux qui deſirent parcourir la carriere des lettres, je gardai long-temps un profond ſilence. Enfin, ſorti de ma rêverie, voici qu'elle fut ma réponſe à cette femme eſtimable, qui joignoit aux charmes de la beauté, les graces de l'eſprit le plus ſéduiſant. « Madame, les vérités que vous venez de prononcer ont vivement pénétré mon ame. Penſer à la célébrité, il eſt vrai, eſt une chimere; vouloir ſuivre un nom fameux, eſt une folie. C'eſt un but trop remarquable qui attire les traits de l'envie & de la ſatire. Si l'on ne travaille ſans ceſſe à

entretenir ſa renommée, on la perd tout-à-fait. Le temps lui-même mine ſans relâche & démolit la gloire comme tout le reſte, ſi l'on n'a ſoin d'en réparer à chaque inſtant les ruines par des travaux infinis. Eſt-on aſſez heureux pour la conſerver ſans atteinte ? Elle a encore ſes maux naturels & moraux. La renommée eſt une maîtreſſe dont tous les hommes ſont amoureux. Celui qui en jouit, a preſque autant de rivaux qu'il y a d'hommes, & ſouvent autant d'ennemis que de rivaux.... » Mais qu'il eſt doux à un auteur, ſeul, auprès de ſa lampe nocturne, contemplant ſon ouvrage; qu'il lui eſt doux de s'écrier avec tranſport, ſaiſi d'une joie ſoudaine : « Me voilà enfin au bout de mes travaux, le prix en eſt ſous ma main ; encore un mois & le comble eſt à ma félicité. Cette douce eſpérance fait le charme de ſa vie. Et où gît le bonheur, Madame ? n'eſt-il pas tout entier dans la peinture flatteuſe que nous nous en faiſons pour l'avenir ? Il eſt peu d'hommes qui puiſſent dire : j'ai été heureux, aucun n'a dit : je le ſuis ; mais preſque tous diſent : je le ſerai. Pour moi je trouve ma félicité dans les lettres, & jamais je ne ſacrifierai la vérité au menſonge ; elle eſt mon idole, & je la dirai toujours toute entiere. Il n'eſt qu'un écri-

vain vil adulateur qui puiſſe la taire, & des ames doubles & fauſſement politiques qui répugnent de l'entendre. Si j'éprouve l'adverſité, Madame, ce ſera du moins une école où j'apprendrai la ſageſſe : pour nous inſtruire, tous les traités de morale ne valent pas un malheur. » Mais, Monſieur, que ſignifie cette ſageſſe qui ne donne point le bonheur & que la peine accompagne? Si nous ſavions, Madame, à quoi ſe réduit la félicité des autres, nous ſerions bien éloignés du deſir de la proſpérité. Elle rend l'homme indiſciplinable, elle augmente la force des paſſions, & affoiblit celle de la raiſon. L'imagination ſe remplit de chimeres; alors la volonté ingouvernable & ſans frein s'abandonne à ſa fougue déréglée, & parcourt à grands pas la carriere du vice. Suppoſons même qu'aucun revers n'interrompe le cours des plus heureux ſuccès; il eſt une certaine langueur qui accompagne toujours la plénitude de la proſpérité. Quand le cœur eſt raſſaſié & ne deſire plus, il ſe flétrit ſur les biens qu'il poſſede, & l'énergie de l'ame ſe diſſipe comme une flamme qui ne trouve plus d'aliment à dévorer; c'eſt quelque choſe de pouvoir dire avec le poëte latin : « J'ai peu de bien, mais le peu que je poſſede eſt à moi. » Et c'eſt

dans la république des lettres qu'il faut porter l'ambition de Céfar, qui aimoit mieux être le premier d'un village que le fecond dans Rome. La fortune d'ailleurs n'a point de revers dont le noble plaifir de produire & d'écrire ne confole .... & la plume eft la baguette d'Armide qui féconde un aride défert & le change tout-à-coup en une plaine enchantée, couverte de fruits & de fleurs.....

Je vais vous révéler, Madame, quelques fecrets littéraires ; le mêlange en eft trop curieux pour le vouer à un éternel oubli. L'intérêt de rivalité articulera peut-être contre mon jugement ; mais de telles plaintes ne pafferont pas les bornes des petits cercles où elles peuvent naître & où elles doivent expirer. Mon but eft d'inftruire & de corriger s'il eft poffible ; tout ce que je dirai fera animé par ce defir & dirigé vers cet objet. Le dépit pourra entaffer libelles fur libelles ; la haine & la vengeance pourront ouvrir toutes les bouches au menfonge ; mais elles ne fermeront jamais la mienne à la vérité, & j'abandonnerai toujours les triomphes de la perfidie, pour me réferver ceux de la générofité.

Le premier portrait que je vais retracer à vos yeux, Madame, renferme l'hiftoire du cœur

de l'homme; c'eſt celui d'un des plus grands écrivains à qui la France ait donné le jour. Sa naiſſance & ſa vie juſqu'à préſent ont été ignorées. Pour oſer le peindre, il faudroit une autre touche que la mienne. Mais la force des traits & la vivacité des couleurs qui forment le caractere diſtinctif de ſes paſſions, portent avec elles la lumiere propre à vous le dévoiler. Les autres tableaux ne ſeront pas d'une juſteſſe moins frappante : à la premiere lecture, vous en reconnoîtrez la vérité, Madame, dans le témoignage de votre propre expérience. J'aurois dû commencer par le portrait de celle qui lui a donné le jour : mais pour l'enchaînement de ces mémoires, la marche que j'ai gardée, je l'ai trouvée plus analogue, plus facile & plus commode.

PREMIER PORTRAIT.

ALEMBERT, (*Jean* LE ROND D') fecrétaire perpétuel de l'académie françoife, &c. &c.

Quel intérêt ont eu nos écrivains en nous cachant la naiffance de ce grand géometre ? Ils l'ignoroient fans doute, ou ils ont voulu l'ignorer. Pourquoi craindre de nous dire que le charmant auteur des *malheurs de l'amour*, *du fiege de Calais*, *du comte de Comminges*, *&c.* lui avoit donné la lumiere ? Avoient-ils à redouter les foudres du Vatican, parce que fa maman étoit chérie du pontife qui les lançoit alors ? Ils font paifibles aujourd'hui ces foudres, ou pour mieux dire impuiffants, depuis le regne des Henri. On baife bien la mule en ce jour, mais rarement celle du pape.... Encore un coup, il ne falloit pas taire la naiffance de *Jean* le Rond, un de ces hommes dont la réputation n'eft pas auffi étendue qu'elle devroit l'être (parce que la multitude n'eft pas à portée d'apprécier leur mérite), quoique privé des fuffrages du vulgaire, & formé par un nœud illégitime, n'en avoit pas moins de droits à la reconnoiffance publique. La naiffance eft l'effet du hafard, & elle ne fera jamais un

titre d'exemption qui puisse dispenser du mérite, quoiqu'en disent quelques nobles. L'homme que sa noblesse a vraiment anobli ; est celui qui méprise sa naissance comme un titre d'orgueil, & ne l'estime que comme un encouragement à la vertu. On n'hérite pas de la gloire ; c'est une moisson qui n'est recueillie que par les mains dont les travaux l'ont semée. Mais laissons cette digression, & suivons pas-à-pas notre phénomene littéraire.

M. d'Alembert naquit à St. Egreve (petit village distant de Grenoble d'une lieue & demie) le 2 janvier 1717, de *Claudine-Alexandrine* Guerin de Tencin, sœur du cardinal de ce nom. M. de Bouquéron dont on voit encore le château heureusement situé près le joli couvent de Mont-Fleuri (1), étoit le pere de

(1) Ce charmant monastere à qui l'on pourroit donner le nom de maison de plaisance, est à une petite lieue de Grenoble, & renferme dans son sein l'élite des demoiselles de noblesse. Il est bien fâcheux que ce monastere n'ait pas joui plutôt de la liberté qu'il respire aujourd'hui. Lorsque Jean-Jacques vint à Grenoble, chez M. Bouvier, il aimoit éperdument une jeune religieuse que ses parents avoient sacrifiée. Il n'a jamais pu parvenir à un doux entretien avec cette jolie femme, qui auroit peut-être aussi donné le jour à un grand homme.

ce grand homme. On ſait que ce même M. de Bouquéron avoit la manie du fils du poëte *la Freſnaye*. Cet homme ſingulier dans ſes mœurs, s'habilloit ſouvent en berger, & dans cet équipage, la houlette à la main, la panetiere au côté, le chapeau de paille ſur la tête, accompagné de deux ou trois jeunes bergeres les plus jolies du hameau, il faiſoit retentir de ſes chants les échos du *grave* monaſtere. Nous donnerons ailleurs des détails plus particuliers de la vie de M. de Bouquéron. Une de ces jolies bergeres prit ſoin des jeunes ans de M. d'Alembert. Le pere Bougeant, jéſuite qui vivoit alors, & qui craignoit peu de ſortir des bornes preſcrites à la gravité de ſon état, fit un jour dans la ſociété de M. de Bouquéron le portrait de la nourrice du petit *Jean*. On ſera bien aiſe de le trouver ici. « La taille de cette jeune » bergere, dit l'*innocent* jéſuite, étoit celle d'une » déeſſe ; ſes cheveux effaçoient le noir de » l'ébene, ſa peau étoit plus blanche que l'ivoire, » deux ſourcils hardiment ceintrés couronnoient » ſes yeux étincelants ; ſon cou étoit plus éclatant & plus blanc que l'albâtre ; deux fraiſes » du plus beau vermeil brûloient ſur deux tas » de neige ; ſon ſouris étoit tendre ; tantôt à » un air piquant de nonchalance ſuccédoit la

» négligence la plus aimable ; tantôt c'étoit » un ton délicieux de fenfibilité qui tempéroit » l'éclat du plus charmant vifage ; cette nouvelle » Hélene, ajoute le *patelin* enfant d'Ignace, » auroit allumé dans le cœur le plus endurci » tous les fentiments de la volupté (1). » C'eft bien ici le cas de faire tenir au pere Bougeant le langage de Moliere dans fon *Tartufe* : « *L'étoffe de la jeune bergere m'auroit paru bien* » *moëlleufe.* »

Jean le Rond annonça dès l'âge le plus tendre les plus heureufes difpofitions pour la géométrie. A l'âge de 17 mois le petit fripon méfuroit déja de fes doigts les contours arrondis de la gorge de fa nourrice. Quelle jouiffance pour madame de Tencin ! à trois ans le jeune géometre habita le château (2) de fon papa. La maifon de M. de Bouquéron (quoique homme fingulier dans fes mœurs, comme nous

(1) Ce portrait qui décele la plume du pere Bougeant, un de nos célebres écrivains n'a pas craint de fe l'approprier. Ce *pieux* jéfuite eft l'auteur de *la femme docteur*, du *faint déniché*, des *Quakers françois*, trois comédies où l'on remarque un fel & une gaieté très-propres à faire fentir le ridicule des travers qu'il attaque.

(2) Il eft à quelque diftance de Mont-Fleuri.

l'avons obſervé) étoit celle de la bienfaiſance & de l'hoſpitalité. Il y recueilloit alors un enfant de pauvre habitant qui trouvoit en lui un ſecond pere. Elle étoit encore ouverte à l'affluence de ſes amis & de ſes voiſins. Le jour que le jeune d'Alembert y fut tranſporté, M. de Bouquéron les invita au feſtin, où ſe trouva la ſœur du cardinal avec toutes ſes bonnes amies. La table étoit dreſſée ſous une longue tonnelle de jaſmins, toute chargée de fleurs. Elle laiſſoit voir aux convives les beautés de ſon jardin ; c'étoient des boſquets d'orangers, avec leurs pommes d'or ; des caſcades qui ſe répandoient dans un baſſin à l'extrémité des parterres ; & dans le fond de la perſpective, quatre grands tilleuls ; les branches projetées en paraſol, & oouverte d'un feuillage touffu, repréſentoient un luſtre en pyramide. Le feſtin fut terminé par pluſieurs ballets dont, quelques-uns peignoient les périodes de l'amour.... Là, une troupe de jeunes bergeres battoient des mains en les approchant de leur viſage. Ici, d'autres ſe courbant & danſant autour du poupon, remuoient les hanches avec une agilité ſurprenante ; & il y en avoit qui tournoient avec tant de rapidité ſur elles-mêmes, qu'au bout de quelques minutes elles étoient trem-

pées de sueur. Quatre negres (1) à figure grotesque, battoient sur des tambours & faisoient des éclats de rire à la vue des attitudes comiques des danseuses du hameau. La jeune nourrice, sous un simple corset de bure, la tête penchée, les yeux baissés contre terre, agitoit doucement ses pieds, & sourioit à peine aux agaceries de ses compagnes. . . .

Quels sentiments délicieux éprouvoit alors Mad. de Tencin ! Son front étoit serein ; on voyoit la joie briller dans ses yeux ; les plus tendres affections s'éveilloient dans son cœur ; mais elles ne pouvoient éclater comme celles d'une mere ; elles étoient le fruit d'un nœud illégitime. Quelle violence pour une ame sensible ! O pudeur ! vertu factice qui ne dois ton existence qu'à la connoissance du vice, pourquoi faut-il qu'en nous apprenant que nous sommes coupables, tu ne sois qu'un nouveau piege pour celui qui cherche à te vaincre, &

(1) M. de Bouquéron avoit à son service quatre ou cinq domestiques negres, qu'il traita toujours avec la plus grande douceur. C'étoit le meilleur des hommes que j'aie connus, dit le pere Bougeant. J'ai vu souvent les enfants du hameau le suivre en foule à la promenade avec des acclamations de joie, & sauter autour de lui avec l'air du bonheur.

pour celle qui eſt déja vaincue ! . . . .
La pluie vint finir le bal (1). A minuit, le ciel devenu ſerein, M. de Bouquéron (il étoit alors conſeiller au parlement de Grenoble) donna un grand feu d'artifice préparé par les mains du fameux Nobilibus, jéſuite; (alors cette canaille logeoit, mangeoit, nichoit par-tout.) Alexandrine eut un moment favorable pour ſortir de la foule; elle alla arroſer des larmes de tendreſſe le poupon qui étoit mollement couché ſur un lit de roſes. La ſanté brillante dont il jouiſſoit engagea Alexandrine à faire les vers ſuivants ſur ce bien ſi précieux, & que nous cherchons tous les jours à perdre par nos excès.

O charmante ſanté,
Que ta préſence aimable
Eſt un bien deſirable !
Quelle félicité
De t'avoir pour partage,
En tout temps, à tout âge !

(1) Nous connoiſſons les effets ſinguliers du tonnerre. Le jour de ce brillant feſtin, il éclata ſur le couvent de Mont-Fleuri, paſſa par la cheminée, & priva chaque religieuſe du tendre pigeon que la ſœur Théreſe venoit de préparer. C'eſt là tout le mal qu'il fit. Pour moi, je penſe que ce fut une vive affliction pour elles. Il leur fallut ſe réſoudre à ſouper avec des viandes groſſieres, & comme on ſait, l'eſtomac d'une nonne n'y eſt guere accoutumé.

Eſt-il d'autre bonheur
Dans le cours de la vie
Qui doive faire envie
Et chatouiller un cœur ?
Le luxe, l'abondance,
Le ſavoir, l'éloquence,
Les amours, les grandeurs
Et les faveurs des princes,
Sont des préſents bien minces.
Un monceau de tréſors,
Une grande lignée
Et la beauté du corps
D'une femme bien née,
Sont-ils des biens ſans toi?
Quand ce ſeroit un roi,
Si la douleur l'accable,
Je le tiens miſérable.
Tous les bienfaits divers
Qu'accorde à la nature
L'auteur de l'univers;
La charmante verdure
Qui renaît tous les ans
Au retour du printemps;
Ce qu'il produit de rare
Pour récréer nos ſens,
Tout ce qui les répare
Quand ils ſont languiſſants,
Et ce que ſa largeſſe
Répand ſur nous ſans ceſſe,
Peut-il être compté
Comme un bien deſirable,
Sans ta préſence aimable
O charmante ſanté !

M. N** qui a publié en 1769 un recueil de poésies fugitives, a sans doute voulu faire sa cour aux manes de Mad. Deshoulières, en nous disant que cette piece (qui ne se trouve point dans le recueil de ses poésies) appartenoit cependant à cette femme estimable. M. N**, qui est né à la Rochelle en 1742, auroit-il hérité du porte-feuille de Mad. Deshoulieres, qui est morte à Paris en 1694 ? C'est un peu difficile à croire. Laissons M. N** jouir à son aise du fruit de son erreur. Avancer qu'une piece est de Mad. de Tencin, pour dire qu'elle est de Mad. Deshoulieres, ou qu'elle est de madame Deshoulieres pour dire qu'elle est de madame de Tencin; l'anachronisme est pardonnable à l'auteur du *Tableau mouvant de Paris*. Pour nous, qui avons vu à Mont-Fleuri les quatre premiers de ces vers gravés (an 1688) sur le seuil de la porte d'une jeune religieuse que ses parents ont forcée depuis peu à embrasser la vie monastique (1). Nous nous contenterons de

(1) Nous nous écrierons ici avec M. de la Harpe, en parlant du sentiment de l'église sur la profession religieuse :

Mais elle veut toujours qu'on soit libre en son choix,
Elle veut, quand du cloître on embrasse les loix,
Que le ciel, le salut soient nos motifs augustes.
Mais les erreurs du siecle, & les projets injustes ;

dire que Mad. de Tencin les fit, n'étant âgée encore que de huit ans.

Le lendemain du bal, le petit peuple nonnain, la guimpe volant au gré des zéphirs (1) sur

---

Mais d'un foible enfant se rendre l'oppresseur!
Lui commander des vœux qui lui sont en horreur,
Que l'avarice attend, & que la crainte souille;
Offrir son ame à Dieu pour ravir sa dépouille;
Faire entre deux enfants qu'on a reçu des cieux,
De l'amour, de la haine un partage odieux:
Grand Dieu! que de l'orgueil, cet horrible édifice
S'écroule & disparoisse aux yeux de ta justice.

(1) Autrefois les religieuses n'avoient point le désagrément de voir les plus beaux trésors de la nature ensevelis sous la guimpe. Ce n'est que depuis le commencement du siecle de Louis XIV, par une bulle singuliere d'un pape fanatique, qu'elles ont été condamnées à avoir la gorge couverte d'un voile très-blanc, qu'elles ont soin de coller voluptueusement sur elle, pour réveiller encore plus en nous l'aiguillon du plaisir. Aussi mademoiselle de St. Andi **, sortie depuis trois ou quatre années du couvent de Mont-Fleuri, a-t-elle dit avec un poëte agréable de nos jours, en parlant de ces deux jolis *ronds-ton-ton*; qui font pendant la nuit nos plus cheres délices

Soit qu'à peine encor naissants
Votre pudeur ingénue,
Esclave du cœur, des sens,
Attire ou trompe ma vue:
Soit qu'arrondis pleinement
Par l'amour & la jeunesse

un ſein qui auroit fait honte à l'albâtre, vint à ſon tour prodiguer au poupon tous les baiſers & toutes les careſſes inouies de la mere la plus tendre.

L'inſtrument de Cérès étoit prêt à faire tomber les épis. Le jeune d'Alembert repoſoit ſur un lit de jonc fraîchement amaſſé à quelque diſtance d'une claire fontaine qu'on voit encore aujourd'hui dans le clos du couvent. Trois grands chênes ombrageoient la ſource que le reflet du feuillage teignoit d'un verd ſombre, quoiqu'elle fût auſſi pure que le criſtal. A ſes côtés étoit Alexandrine déguiſée en bergere, ſous un ſimple habit de bure, & couronnée d'un chapeau de roſes. O ſommeil! que j'aurois envié de jouir du calme heureux où tu plongeois alors le jeune

---

Vous repouſſiez fiérement
L'humble lacet qui vous preſſe;
Beaux tréſors de la nature!
Tant que le ſoleil nous luit,
Vous en êtes la parure.
Mais au milieu de la nuit,
Au ſein d'une alcove obſcure,
Oui, l'amant ſeul qui vous preſſe,
(Ah! . . . je l'éprouve ſans ceſſe,
Les êtres ſont confondus)
Oublie, au ſein de l'ivreſſe,
Tout l'univers qui n'eſt plus.

géometre ! Sa main, dans un délire charmant cherchoit & s'égaroit sur le sein de sa mere : cette douce rêverie sembloit unir l'ame d'Alexandrine aux tendres erreurs de ses songes.

Une jolie religieuse, inspirée par l'amour à ce spectacle enchanteur, bien digne de réveiller dans un jeune cœur tous les sentiments de la plus vive tendresse, accompagna ces vers (1) des doux accents de sa voix :

(*En s'adressant à Alexandrine.*)

Viens, hymen, viens donner l'essor
Aux jeux dont la foule t'appelle !
Descends sur un nuage d'or,
Ceint d'une guirlande immortelle !

Guérin est la fleur du matin
Qu'aucun zéphir n'a caressée,
Et qui va dans son jeune sein
Recevoir la fraîche rosée.

Mais elle tarde à s'éveiller,
Et le jour dore les montagnes !
Les feux de l'hymen vont briller.
Ouvre la porte à tes compagnes !

(*En prenant la main d'Alexandrine qu'elle vouloit unir à celle de M. de Bouquéron.*)

Avance-toi, voici l'époux ;
Flambeaux, cachez votre lumiere !

---

(1) Un de nos poëtes n'a pas dédaigné de les imiter dans un roman pastoral.

Couple amoureux, enlacez-vous.
Comme les branches du lierre !

La pudeur arrête tes pas ;
Je vois déja couler tes larmes.
Oh ! que ces timides combats
Pour ton amant auront de charmes !

O douce nuit, hâte ton cours ;
Lit brûlant, trône de délices,
Que tu feras naître d'amours !
Que tu verras de sacrifices !

Quel tableau, quand ce jeune enfant
Penché sur le sein de sa mere,
Avec un sourire innocent,
Etendra ses mains vers son pere !

Vivez long-temps, vivez heureux ;
Moissonnez les fleurs du bel âge ;
Et puissent vos derniers neveux
Rappeller encor votre image !

A ces vers charmants, Alexandrine s'éveilla. C'étoit une beauté céleste, c'étoit l'amour, c'étoit l'innocence avec tous ses charmes. Elle marchoit accompagnée de la nourrice du jeune d'Alembert. La foule, nous dit un auteur agréable, se porta dans le bois voisin (1) où

(1) Ce bois est à une centaine de pas du château de M. de Bouquéron, hardiment bâti sur un pic, pour ainsi dire. L'un & l'autre offrent un séjour délicieux.

M. de Bouquéron avoit fait préparer un banquet ſous des berceaux de myrte. Tout y reſpira la joie ; tous les cœurs étoient contents. L'abondance du repas, la beauté des fleurs & des fruits qui décoroient la table, le rire innocent qui couroit ſur toutes les bouches des religieuſes, & l'appareil de ces convives animés d'une douce ivreſſe, offroient le tableau le plus raviſſant. M. de Bouquéron étoit enchanté. Aſſis près d'Alexandrine ſur un lit de pampres nouveaux, & le front ceint d'une couronne d'aneth, il tenoit une coupe de vin, & à meſure qu'il buvoit, le ſouvenir de ſes grandeurs paſſées fuyoit de ſon eſprit comme un ſonge de la veille. Livré à la gaieté du feſtin, il jouiſſoit d'une félicité qu'il n'avoit point connue au milieu de ſes courtiſans. « Vous voyez, » diſoit-il aux jeunes nonnes, vous voyez ici » une image de notre vie ; elle s'écoule dans » un bonheur toujours égal. On dit qu'il fut » un temps où des ruiſſeaux de lait baignoient » les plaines : que ces peintures ne ſoient pas » nées de la brillante imagination des poëtes, » & qu'il y ait eu ſur la terre un âge d'or, » que nous importe ? nous réaliſons le ſiecle » d'Atrée ; nous retrouverons ſes biens dans la » modération de nos deſirs. Ici, les jeux de la

» fortune ne rendent point un jour différent » d'un autre; aucun changement n'arrive dans » le cours du plus grand âge; chacun vit comme » il eſt né, comme il mourra. » La fête paſſée dans le ſein des plaiſirs, le cortege nonnain ſe retira, & s'en alla chanter gaiement l'office (1).

Quelques ſemaines après cette brillante fête, le jeune d'Alembert fut dévoré par une fievre brûlante; (c'étoit la petite vérole qui ſe déclaroit ſous le maſque le plus ſiniſtre.) On craignoit pour ſes jours, & l'on avoit raiſon; il eſt bien rare qu'un homme même le plus vigoureux, entre les mains d'une religieuſe, tôt ou tard ne meure pas ſucré. L'eſtomac du poupon étoit cruellement fatigué par les bonbons dont il étoit ſurchargé. Alexandrine fit venir le

(1) De tous les couvents de religieuſes de la France, Mont-Fleuri eſt certainement celui où l'on donne aux demoiſelles de nobleſſe l'éducation la plus brillante, qui n'eſt ſouvent qu'un ſecond orgueil qu'on leur inſpire. C'eſt auſſi un monaſtere où l'on trouve cet air de liberté & d'aiſance qu'on ne puiſe qu'à la cour; & lorſqu'une demoiſelle en ſort à la fin de ſon éducation, on peut dire qu'elle en ſort formée de toutes les manieres . . . Les religieuſes y ſont d'une gaieté qu'on ne trouve point ailleurs. A la vérité, tout invite aux plaiſirs dans ce ſéjour enchanteur, & je donnerois tous les bénéfices de France, pour y terminer ma carriere.

médecin de la Montagne (1) ; les soins de tous les autres disciples d'Hypocrate avoient été inutiles. Le nombre en étoit même multiplié ; on avoit donné au jeune d'Alembert quarante médecins ; il est étonnant qu'avec cette multiplicité de freres ignorantins (pour la plupart), il ne soit pas mort martyr ; car il n'en faut pas un si grand nombre pour envoyer un malade aux limbes ; un de ces messieurs-là, est quelquefois plus que suffisant. Enfin, par les soins inouis du célebre médecin de la Montagne, après une maladie qui dura une année, d'Alembert jouit d'une santé brillante. M. de Bouquéron, pour donner à son fils un tempérament plus vigoureux encore, se décida au 21 mai 1721, à lui faire respirer l'air salubre de la Suisse. La simple chaumiere d'un gros Germain transporté chez le corps Helvétique, & qui habitoit aux environs de Vevay (2), près du lac de Geneve, fût destinée au jeune d'Alembert. Du pain noir, une couche dure pendant quelque temps, firent verser bien des larmes ameres au poupon qui sortoit du sein des religieuses : & la mollesse, comme on sait, ne se concilie

(1) Le prédécesseur de Michel Schupack célebre médecin suisse, aussi nommé *le médecin de la Montagne*.

(2) Jolie petite ville de Suisse à 3 lieues de Lausanne.

guere avec l'auſtérité. Cependant après un eſpace de trois mois, il fut accoutumé à ce genre de vie. Une année à peine écoulée, la charmante Alexandrine, & le bon M. de Bouquéron eurent la jouiſſance inexprimable de voir à leur fils l'embonpoint de ces Suiſſes tout ronds de panſe. On ne l'appella plus que du nom de *Jean le Rond*, qui lui eſt reſté (1). La vie champêtre avoit des charmes invincibles pour d'Alembert. Qu'il aimoit à ſe repréſenter, dit Mad. de Tencin, cette troupe de jeunes Suiſſes, danſant au ſon du hautbois, ſur ces rives fortunées! & lorſqu'il entendoit de loin dans les campagnes le chant d'une romance, l'émotion le gagnoit inſenſiblement; il rêvoit, il s'oublioit, & la nuit le trouvoit encore occupé de cette mélodie ruſtique. Et moi, une mélancolie délicieuſe me ramenoit dans les plaiſirs de ma tendre jeuneſſe. Aux airs de certaines contre-danſes qui venoient quelquefois me frapper l'oreille, mon cœur ſe reportoit ſur des ſouvenirs attendriſſants, & les larmes tomboient de mes yeux.... Quelquefois je ſoupirois en penſant à celui qui s'étoit rendu

(1) Celui de *d'Alembert* lui vient d'une terre de ce nom, ſituée près de Mont-Fleuri, appartenante autrefois à M. de Bouquéron, & aujourd'hui à M. de Lemourouz, receveur général des finances à Grenoble.

maître de mon ame. Apprenois-je son arrivée ; ou le voyois-je loin de moi, je courois me cacher en palpitant ; je tremblois que l'altération de mon visage ne décelât l'état de mon cœur ; je voulois au moins avoir le temps de me remettre de mon trouble, avant de paroître aux yeux de mon vainqueur. Dans ma petite *boîte à glace*, il falloit d'ailleurs consulter ma figure, pour ne rien perdre de mes avantages, rajuster ma coëffure, orner mes cheveux de fleurs, rendre une boucle plus flottante, & un ruban plus bouffant, rattacher un pli de ma robe qui pouvoit nuire à la rondeur de ma taille, donner à la gaze légere qui paroit mon sein plutôt qu'elle ne le couvroit, cette négligence étudiée qui favorise les regards d'un amant, sans donner atteinte à la décence. Alors l'amour conduisoit lui-même cette main que l'émotion rendoit tremblante, sans lui rien faire perdre de son adresse.. & tout ce qu'il dicte. L'amour n'est-il pas exécuté par les graces ? c'est lui seul qui embellit son ouvrage.... Parée ainsi par l'amour même, belle par les dons de la nature, j'ose le dire, mais plus belle mille fois encore par le plaisir de l'être, & le desir de plaire à ce que j'aimois ; après avoir hésité quelque temps, emportée par l'amour, & retenue par la crainte,

je me déterminois enfin, ou plutôt j'étois entraînée vers mon amant. A sa vue, l'embarras, la honte, l'émotion s'emparoient de tous mes sens; je chancelois, je tremblois, je rougissois, & n'osois lever les yeux sur le seul que je voyois. Si je lui adressois la parole, je n'avois pas la force de lui répondre, ou ne lui répondois que par des mots mal articulés; mon trouble étoit trop grand pour que je pusse goûter le plaisir de le voir; & je ne sais par quelle fatalité je ne jouissois de sa présence que lorsque je ne le voyois plus. La crainte de m'en voir bientôt séparée ajoutoit encore à mon agitation. Partoit-il enfin, mon cœur le suivoit, mes yeux parcouroient avec avidité les traces de ses pas. Mais bientôt je le rappellois, le son de ma voix frappoit ses oreilles & pénétroit jusqu'à son cœur: il s'approchoit de moi; une nouvelle émotion s'emparoit de tous mes sens, mon cœur palpitoit, mon ame sembloit s'exhaler, l'excès de mes desirs m'en ôtoit presque le sentiment: alors tout mon être étoit subjugué; je ne voyois plus, je ne pensois plus, & n'existois plus que pour sentir...... Alexandrine avoit toujours soin de ne point témoigner à M. de Bouquéron ces excès d'amour en présence du jeune d'Alembert. Les enfants sont communément ce

que font les parents; nous dit un homme fenfé: Les peres & meres font des modeles que le refpect & l'habitude difpofent naturellement à imiter : c'eft une puiffante leçon que leur exemple; & on ne fauroit croire combien la divifion entre époux, l'emportement font impreffion fur de jeunes enfants, qui remarquent les chofes bien plus qu'on ne penfe. Leur efprit peu riche en idées, fe garnit de tout ce qu'il voit ; les excès dont ils font témoins, laiffent en eux des traces profondes, qui fe renouvellent lorfqu'ils font enfuite en même occafion. En général, les hommes feroient meilleurs, fi ceux qui leur ont donné la lumiere s'aimoient davantage & étoient plus fages. Ce n'eft point le commerce du monde qui peut corrompre un jeune enfant; tous les travers qui y regnent ne prendront fur lui, qu'autant qu'un pere ou une mere diffipée les adoptera en fa préfence. La fimple approbation des vices à la mode fuffit même pour les faire paffer aux enfants, toujours portés à eftimer ce qu'ils voient eftimer par leurs parents. Le goût qu'avoit Fauftine pour les gladiateurs, fit de l'empereur Commode, fon fils, un vil gladiateur.

Une mere fpirituelle & fage, bien éloignée d'infpirer à fes enfants les différentes folies courantes, fait les éloigner fans violence de tout

ce qui n'eſt pas d'accord avec la ſageſſe & la raiſon ; elle leur fait voir le monde avec profit, leur en fait remarquer les excès pour les leur faire éviter, & leur offre dans ſa conduite une regle ſûre de celle qu'ils doivent tenir. Nous pouvons dire que Mad. de Tencin, auprès de ſon fils, fut un modele de vertus, & qu'il n'eut jamais à ſoupçonner l'auteur de ſes jours de la paſſion qu'elle avoit pour M. de Bouquéron.

D'Alembert fut obligé d'abandonner le ſéjour aimable de la Suiſſe qu'il chériſſoit, au 24 juillet 1722. Il avoit alors près de cinq ans. Son génie commençoit à ſe déployer. Alexandrine conçut pour ſon fils le projet de l'éducation la plus brillante; le jeune littérateur fut ramené au château de ſon papa. Mad. de Tencin ne craignit point que les ſoins les plus pénibles pour former l'eſprit & le cœur du géometre, nuiſiſſent à ſes charmes; elle étoit trop perſuadée que les impreſſions qu'on reçoit dans un âge tendre ne s'effacent jamais, & que rien ne peut juſtifier une mere même adoptive du ſyſtême d'indifférence à cet égard. Elle ne s'en rapporta jamais, ſur un objet auſſi eſſentiel, à des domeſtiques ordinairement inattentifs, preſque toujours groſſiers, & ſouvent vicieux. En effet, il n'eſt qu'un amour-propre exceſſif qui puiſſe

fermer les yeux ſur les ſuites d'une auſſi indiſcrette confiance.

Quelque tendres que ſoient les ſentiments d'un pere pour ſes enfants, ajoute le même écrivain, ils trouvent encore dans le ſein d'une mere des témoignages d'une plus vive tendreſſe; l'expérience le confirme tous les jours. Le cœur d'une femme, lorſqu'il n'eſt point livré à l'erreur des paſſions, porte toute ſon affection ſur une famille dont elle fait les délices; & il n'eſt point dans la nature de liens comparables à ceux qui uniſſent une mere tendre à des enfants qui la paient de retour.

Ce doux empire cimenté par les bienfaits & par la reconnoiſſance, fait toute la gloire & la félicité d'une femme ſage. Voilà ma parure & mes bijoux, diſoit l'illuſtre mere des Graches, en montrant ſes enfants qu'elle inſtruiſoit elle-même. De tels ornements deſtinés à relever & à ſervir utilement la ſociété, jettent plus d'éclat ſur une femme que ne feroient toutes les pierreries de l'Orient. Mad. de Tencin ſacrifia ſon repos, ſes veilles pour l'éducation de ſon fils, qui, bien jeune encore, lui témoignoit ſans ceſſe les marques les plus vives de reſpect, de reconnoiſſance & d'amour. Que j'aurois aimé à l'entendre répéter à Alexandrine ces paroles inſpirées

pirées par l'amitié la plus tendre. « Bonne ma-
» man, c'eſt toi qui m'as porté dans ton ſein ;
» avant de naître, je t'avois déja cauſé des dou-
» leurs ; en naiſſant, je pouvois te donner la
» mort. Combien de peines & de ſoins t'a coûté
» ma premiere enfance ! Le cri de tes entrailles
» te réveilloit dans le ſilence des nuits, & pré-
» venoit la voix de mes beſoins. Chaque inſtant
» de ma fragile exiſtence a fatigué ta ſenſibilité ;
» chacun de mes dangers ajoutoit à ton amour.
» Aujourd'hui encore à tout moment, je retrouve
» ta vigilance & ta tendreſſe dans ces beſoins
» du cœur que l'ame maternelle ſeule ſait de-
» viner. Au milieu des ſouffrances particulieres à
» ton ſexe, ces ſoins te charment & te conſolent.
» Exclue des nobles travaux & des fréquents
» plaiſirs accordés à la force & à l'indépendance
» de l'homme, tu t'occupes à aimer, tu jouis
» dans ce que tu aimes, & tu n'aimes rien
» comme ton enfant. Oh ! comment pourrois-
» je donc te payer de cet excès d'amour que toi
» ſeul peux m'accorder ? Que mon papa me de-
» mande ma ſoumiſſion, ma confiance, le ſa-
» crifice de ma fortune, de ma vie, je ſuis à
» lui, comme il fut à moi, & mon bonheur ne
» ſe ſéparera pas de mon devoir ; il me ſera doux
» de lui tout rendre, de lui tout donner ; mais

des Corneille, des la Fontaine ; il paroiſſoit inſipide ; ſa bonhommie même contribuoit à le faire juger tel.... ; mais on ne ſavoit pas le juger. Et comment les gens du monde pourroient-ils, ſous le manteau de la ſimplicité, reconnoître l'homme illuſtre ? Il eſt peu de connoiſſeurs en vrai mérite. Si la plupart des Romains, dit Tacite, trompés par la douceur & la ſimplicité d'Agricola, cherchoient le grand homme ſous ſon extérieur modeſte, ſans pouvoir l'y reconnoître; on ſent que, trop heureux d'échapper aux mépris des ſociétés particulieres, le grand homme, ſur-tout s'il eſt modeſte, doit renoncer à *l'eſtime ſentie* de la plupart d'entre elles. Auſſi n'eſt-il que foiblement animé du plaiſir de leur plaire; il ſent confuſément que l'eſtime de ces ſociétés ne prouveroit que l'analogie de ſes idées avec les leurs ; que cette analogie ſeroit ſouvent peu flatteuſe, & que l'eſtime publique eſt la ſeule digne d'envie, la ſeule deſirable, puiſqu'elle eſt un don de la reconnoiſſance publique, & par conſéquent la preuve d'un mérite réel. C'eſt pourquoi le grand homme, incapable d'aucun des efforts néceſſaires pour plaire aux ſociétés particulieres, trouve tout poſſible pour mériter l'eſtime générale.

Les ennemis de d'Alembert l'appelloient *le*

Mazarin de la littérature, & ce juste titre, le géometre dauphinois le méritoit à tous égards.... L'amour de la vérité, le zele pour les progrès des sciences & pour la défense des droits des hommes, formoient, d'un autre côté, le fonds de son caractere. Une probité exacte, un désintéressement noble & sans faste, une bienfaisance éclairée furent ses principales vertus. Plusieurs jeunes gens qui annonçoient des talents pour les sciences & pour les lettres, trouverent en lui un appui & un guide; & l'ingratitude de quelques-uns ne put l'empêcher de se livrer à son caractere officieux. Si le grand homme est toujours le plus indulgent, s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse; s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume adoucissant de la pitié, & s'il est lent à les appercevoir; c'est que la hauteur de son esprit ne lui permet pas de s'arrêter sur les vices & sur les ridicules d'un particulier, mais sur ceux des hommes en général, s'il en considere les défauts; ce n'est point de l'œil malin & toujours injuste de l'envie, mais de cet œil serein avec lequel s'examineroient deux hommes qui, curieux de connoître le cœur & l'esprit humain, se regarderoient réciproque-

ment comme deux ſujets d'inſtruction & deux cours vivants d'expérience morale : bien différents, à cet égard, de ces demi-eſprits, avides d'une réputation qui les fuit, toujours dévorés du poiſon de la jalouſie, & qui, ſans ceſſe à l'affût des défauts d'autrui, perdroient tout leur petit mérite, ſi les hommes perdoient leurs ridicules.

Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite, & qui étoit celui de d'Alembert, tient à la connoiſſance qu'il a de l'eſprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foibleſſe; au milieu des applaudiſſements d'un aréopage, il a été tant de fois tenté, comme Phocion, de ſe retourner vers ſon ami pour lui demander s'il n'a pas dit une grande ſottiſe : que toujours en garde contre ſa vanité, il excuſe volontiers dans les autres des erreurs dans leſquelles il eſt quelquefois tombé lui-même. Il ſent que c'eſt à la multitude des ſots qu'on doit la création du mot *homme d'eſprit ;* & qu'en reconnoiſſance, il doit donc écouter ſans aigreur les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Mais une autre cauſe de l'indulgence de d'Alembert tenoit à la vue nette qu'il avoit de la néceſſité des jugements humains. (Nous verrons dans la ſuite qu'il n'a eu qu'un moment d'erreur & un motif aveugle

de causticité violente contre un poëte estimable ; M. Desmahis.) Il savoit que les hommes sont ce qu'ils doivent être ; que toute haine contre eux est injuste ; qu'un sot porte des sottises, comme le sauvageon des fruits amers ; que l'insulter c'est reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive ; que si l'homme médiocre est stupide à ses yeux, il est fou à ceux de l'homme médiocre ; car si tout fou n'est pas homme d'esprit, du moins tout homme d'esprit paroîtra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence est donc toujours l'effet de la lumiere, lorsque les passions n'en interceptent pas l'action. . . . Voilà quelle étoit la philosophie de d'Alembert : personne n'ignore que la philosophie nécessaire pour plaire, est une mesure assez exacte du degré de philosophie que nous avons ; & que nul éloge ne peut plus flatter un vrai grand homme, que la réponse simple du Suédois qui remplit de la plus douce ivresse le cœur de M. de Fontenelle, lorsqu'on la lui apprit. Cet homme, entrant à Paris, demande aux gens de la barriere la demeure de M. de Fontenelle : ces commis ne la lui peuvent enseigner. « *Quoi ! dit-il, vous autres François, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illustres citoyens ? Vous n'êtes pas dignes d'un tel homme. . . . . . .* » (HELVET. *Liv. de l'esprit*).

Quelques essais historiques exercerent aussi la plume de d'Alembert ; ses réflexions sur la création, imitées de Bossuet, présentent des tableaux qui éclairent, annoncent la vérité, confondent l'orgueil, apprécient les grandeurs, & ne dissimulent point les foiblesses. L'éloquence qui y regne est mâle, abondante & naturelle. On les lira ici avec plaisir.

Le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes, le plus sage des législateurs (Moïse), nous assure que le monde fut créé en six jours (1) : un témoignage aussi authentique est irrécusable. Cependant, nous dit un célebre historien, on auroit tort de s'imaginer, & que ce temps eût été nécessaire à Dieu, & qu'il n'eût pu le créer tout à la fois ; mais on a seulement voulu marquer par-là la solemnité de ses ouvrages. Le mot de *jour*, dans presque toute la Genese, ne doit point se prendre pour ce que nous appellons *jour artificiel* ; mais seulement pour un certain espace de temps : ce qui est encore à observer en d'autres

(1) Selon quelques historiens, la création est quatre mille cinquante-deux ans avant la naissance de Jesus-Christ ; & selon M. Bossuet, quatre mille quatre seulement.

endroits de l'écriture, où les noms *d'année*, *de semaine*, *de jours*, ne doivent point être reçus au pied de la lettre. Ce qui peut donner du poids à ce sentiment, c'est que Moïse, après avoir fait séparément l'énumération des choses qui furent créées en six jours divers, il les réduit ensuite à une seule journée, ou plutôt à un instant fixe. En ce jour là, dit-il, Dieu fit le ciel & la terre & l'herbe des champs. Quoi qu'il en soit, cette dispute ne faisant rien au fond de la religion, chacun peut indifféremment embrasser le parti pour lequel il aura le plus de propension.

En examinant avec un esprit philosophique les différentes opinions de la *création* momentanée ou de la successive, celle de la *création* dans un instant donne une plus grande idée de la puissance de Dieu, qui n'a pas besoin, comme un vil artisan, du temps & de la matiere pour perfectionner un ouvrage : il n'a qu'à dire que la lumiere se fasse, & la lumiere est faite. C'est dans cette prompte obéissance de la chose créée, que se manifeste la puissance du créateur.

Le langage de l'écriture sur la création de l'univers est frappant ; mais la peinture sublime qu'elle fait de la création de l'homme est bien

plus digne de notre admiration : jusqu'alors, tout avoit été fait par le Créateur en commandant : *que la lumiere soit ; que le firmament s'étende au milieu des eaux ; que les eaux se retirent ; que la terre soit découverte , & qu'elle germe ; qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour & la nuit ; que les oiseaux & les poissons sortent du sein des eaux ; que la terre produise les animaux selon leurs especes différentes.* Mais quand il s'agit de produire l'homme, Moïse lui fait tenir un autre langage : *faisons l'homme*, dit-il, *à notre image & ressemblance.* (Genese, chap. I.)

« Ce n'est plus cette parole impérieuse & » dominante, dit M. Bossuet ; c'est une parole » plus douce, quoique non noins efficace. Dieu » tient conseil en lui-même , Dieu s'excite » en lui-même, comme pour nous faire voir » que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse » tous les ouvrages qu'il avoit fait jusqu'alors. » Pour la structure d'un si bel ouvrage il » prend de la terre ; & cette terre arrangée » sous une telle main reçoit la plus belle » figure qui eût encore paru dans le monde. » L'homme a la taille droite , la tête élevée, » les regards tournés vers le ciel ; & cette » conformation qui lui est particuliere , lui » montre son origine & le lieu où il doit » tendre.

» La maniere dont il produit l'ame eſt beau-
» coup plus merveilleuſe ; il ne la tire point
» de la matiere : il l'inſpire d'en haut. C'eſt
» un ſouffle de vie qui vient de lui-même. »
Ne croyons pas, comme l'ont rêvé quelques philoſophes, que cette ſubſtance ſpirituelle ſoit un air ſubtil, ni une vapeur déliée, ni même une portion de l'Etre ſuprême. Dieu n'eſt pas un tout qui ſe partage. Notre ame eſt ſeulement une choſe faite à l'image & à la reſſemblance de la nature divine.

Voilà donc l'homme formé. Mais le Créateur veut donner à ce même homme une compagne ; il la forme de lui : l'un & l'autre ſont mis dans un jardin délicieux (1) ; que ce charmant ſé-

(1) Quant à la déſignation générale du *paradis terreſtre*, les écrivains conviennent qu'il étoit ſitué en Aſie. Mais dès qu'il s'agit de déterminer en quelle partie de l'Aſie, nouveau partage d'opinions. Il ſeroit trop long de rapporter ici celles de tous les hiſtoriens qui ont traité cette matiere ; nous nous arrêterons ſeulement au ſentiment de MM. Huet, Hopkinſon & Bochart : ces trois hiſtoriens dont les ouvrages abondent en une érudition qui étonne l'eſprit & ſuppoſe l'étude la plus longue, la plus immenſe & la plus réfléchie, placent le paradis terreſtre entre le confluent de l'Euphrate & du Tigre, & à l'endroit de leur ſéparation, parce que ces deux fleuves arroſoient le jardin d'Eden.

jour lui offroit de beautés diverfes ! la nature y verfoit richement fes plus douces influences ; l'agréable & l'utile y étoient prodigués avec la même profufion ; les prés émaillés des plus belles couleurs donnoient toutes fortes de fleurs & de fruits. . . . Saifi d'une joie foudaine , Adam parloit ainfi à fa compagne chérie : « Toi feule en qui mon ame trouve un repos parfait , fource de ma gloire , modele de ma perfection , que ta préfence a pour moi de charmes ! continuons d'éprouver les mêmes tranfports ; que mes bras dans les tiens enlacés augmentent l'attrait qui aiguife nos plaifirs ! que la volupté regne feule fur toutes nos facultés ! qu'elle écarte les maux qui peuvent nuire à notre bonheur ou en altérer la jouiffance , & que le plus doux lien nous uniffe à jamais ! »

L'amour leur fourniffoit des expreffions toujours nouvelles : un plaifir fecret d'agir de concert & felon leurs propres penfées les aveugloit : ils goûtoient l'un & l'autre , avec le fruit défendu , la pernicieufe douceur de contenter leur efprit : les fens mêloient leur attrait à ce nouveau charme : ils les fuivoient , ils s'y foumettoient : . . . mais ils en deviennent les captifs , eux qui peu auparavant en étoient les

maîtres. A l'inſtant tout change pour eux ; la terre ne leur préſente plus qu'un aſyle triſte ; le ciel n'a plus cet air ſerein ; le créateur qui avoit tout fait pour leur bonheur, leur tourne en un moment tout en ſupplice. Ils ſont condamnés à fournir une carriere ſemée de ronces & d'épines ; à gemir au milieu des angoiſſes les plus cruelles, des ſoucis les plus noirs, des chagrins les plus dévorants ; & l'immortalité leur eſt ôtée.

Il eſt impoſſible de concevoir un état plus favorable que le leur, avant l'inobſervance du précepte ; la ſérénité étoit peinte ſur leur front ; la joie brilloit dans leurs yeux ; une douce ſatisfaction s'emparoit ſans ceſſe de leur ame par les ſentiments délicieux qu'ils éprouvoient dans leur état d'innocence ; d'un œil reſpectueux & attendri ils parcouroient les beautés que leur offroit la nature : par-tout ils trouvoient cet être bienfaiſant que leur cœur adoroit ; ils le trouvoient dans tous les objets qui fixoient leurs regards ; par-tout ils voyoient des marques particulieres de ſa bonté & de ſa puiſſance ; par-tout ils reconnoiſſoient ſa préſence ; ils le voyoient dans l'aſtre brillant dont les rayons fertiliſent la terre, dans le développement des germes précieux qui la couvrent de biens, dans

les couleurs riantes qui varient à chaque inſtant le ſpectacle touchant de la nature ; ils le voyoient dans la multitude infinie d'animaux de toute eſpece qui ſe réjouiſſoient de leur exiſtence. . . . Pénétrés de reſpect, d'admiration, de reconnoiſſance & d'amour ; leurs penſées s'élançoient dans l'immenſité de toutes les perfections poſſibles ; ils connoiſſoient Dieu, & toutes les vertus naiſſoient dans leur cœur ; mais à peine ont-ils violé le précepte, qu'on lit dans leur regard la triſteſſe, la confuſion & la haine ; ils fuient la préſence de celui qui avoit fait leur félicité, & ils entendent une voix qui leur crie : Allez, mortels, aimez le péché qui vous a perdus, même avant que vous fuſſiez nés.

Ecoutons un moment le célebre Pope sur l'élégante peinture qu'il nous fait des deux états de l'homme dans le paradis terreſtre.

Peinture du premier état.

L'amour-propre régnoit, mais ſoumis & tranquille ;
Du bonheur naturel il étoit le mobile.
Avec les animaux l'homme d'intelligence,
A l'ombre des forêts vivoit en aſſurance.
On ne le voyoit point enſanglanter ſa main
Pour défendre ſon corps du froid & de la faim.
La terre ſans travaux, ſans ſoin & ſans culture,
Leur donnoit même lit & même nourriture.

Dégradation de cet état.

Mais, combien différent & de goûts & de mœurs ;
L'homme dégénéra de ſes premiers auteurs !
Aux cris de la nature il devint inſenſible :
Le ſang n'effraya plus ſon courage inflexible.
Cruel aux animaux, injuſte pour les ſiens,
Avec ſon innocence il perdit tous ſes biens.
De ce luxe effréné l'affreuſe tyrannie,
Par un juſte retour fut auſſi - tôt punie.
La fievre, la douleur, une foule de maux,
Sortirent à l'envi du ſang des animaux.
De ce ſang étranger, la fougue impétueuſe
Mit dans ſes paſſions une ardeur furieuſe.

Etrange & déplorable calamité ! la chûte de nos premiers peres ſemble ouvrir la terre à tous les crimes ! Caïn, premier fils d'Adam & d'Eve, par la ſombre jalouſie de voir que l'offrande de ſon frere Abel eſt plus agréable aux yeux du Seigneur que la ſienne, conçoit le plus noir des attentats. Ce monſtre, à qui l'on répugne de donner le nom d'homme, & pour le châtiment duquel on feroit même tenté d'ajouter aux feux éternels dans l'autre vie, plonge un poignard dans le ſein du plus tendre frere. A la vue de ſon crime, le fratricide recule épouvanté. Où fuir ? il va porter en tout lieu ſon ſupplice. Naïs, petite contrée de

l'Idumée dans la Palestine, est le seul endroit où il puisse trouver un asyle. Il y bâtit Enochée (1). Les courses vagabondes qui remplissoient les loisirs qu'il ne pouvoit donner à la débauche, les infames voluptés auxquelles il se livra, & son crime qui apprêtoit la divinité à la vengeance, ne demeurerent pas longtemps impunis. Egaré un jour dans une forêt qui est à quelque distance de Naïs, il est tué par les mains de Lamech son petit-fils, qui le prend pour une bête farouche ; ainsi le meurtre d'un frere fut vengé par un parricide.

Adam & Eve, le cœur flétri à la vue de tant de crimes, fermerent les yeux à la lumiere, après avoir passé une longue vieillesse dans les chagrins les plus cuisants, par le cruel souvenir des forfaits de Caïn, toujours renaissants dans leur cœur. Adam mourut à Naïs, âgé de 930 ans, & Eve, dans la même contrée, âgée de 140.

Jubal (fils de Lamech) à qui nous devons l'invention des instruments à corde, tels que le luth, le théorbe, la guitare, la harpe, &c. & Tubal-Caïn son frere, qui inventa l'art de

(1) Premiere ville qui ait existé, que Caïn appella *Enochée*, du nom de son fils *Enoch*.

battre

battre & de forger le fer & l'airain, moururent auſſi à Naïs, après une extrême vieilleſſe.

On demandera peut-être ici, pourquoi la vie des premiers hommes étoit beaucoup plus longue que la nôtre ; pourquoi ils vivoient neuf cents, neuf cents trente & juſqu'à neuf cents ſoixante & neuf ans ? Nous répondrons, avec M. de Buffon, que les productions de la terre dont ils faiſoient leur nourriture, étoient alors d'une nature différente ; la ſurface du globe étoit beaucoup moins ſolide & moins compacte dans les premiers temps après la création, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, parce que la gravité n'agiſſant que depuis peu de temps, les matieres terreſtres n'avoient pu acquérir en auſſi peu d'années la conſiſtance & la ſolidité qu'elles ont eues depuis ; les productions de la terre devoient être analogues à cet état, la ſurface de la terre étant moins compacte, moins ſeche, tout ce qu'elle produiſoit devoit être plus ductile, plus ſouple, plus ſuſceptible d'extenſion ; il ſe pouvoit donc que l'accroiſſement de toutes les productions de la nature, & même celui du corps de l'homme ne ſe fît pas en auſſi peu de temps qu'il ſe fait aujourd'hui : les os, les muſcles, &c. conſervoient peut-

être plus long-temps leur ductilité & leur molleſſe, parce que toutes les nourritures étoient elles-mêmes plus molles & plus ductiles ; dès-lors toutes les parties du corps n'arrivoient à leur développement entier qu'après un grand nombre d'années ; la génération ne pouvoit s'opérer par conſéquent qu'après cet accroiſſement pris en entier ou preſque en entier, c'eſt-à-dire, à cent vingt ou cent trente ans, & la durée de la vie étoit proportionnelle à celle du temps de l'accroiſſement, comme elle l'eſt encore aujourd'hui : car en ſuppoſant que l'âge de puberté des premiers hommes, l'âge auquel ils commençoient à pouvoir engendrer, fût celui de cent trente ans ; l'âge auquel on peut engendrer aujourd'hui étant celui de quatorze ans, il ſe trouvera que le nombre des années de la vie des premiers hommes & de ceux d'aujourd'hui, ſera dans la même proportion, puiſqu'en multipliant chacun de ces deux nombres par le même nombre : par exemple, par *ſept*, on verra que la vie des hommes d'aujourd'hui étant de quatre-vingt-dix-huit ans, celle des hommes d'alors devoit être de neuf cents dix ans ; il ſe peut donc que la durée de la vie de l'homme ait diminué peu-à-peu, à meſure que la ſurface de la terre a pris plus

de ſolidité par l'action continuelle de la peſanteur, & que les ſiecles qui ſe ſont écoulés depuis la création juſqu'à celui de David, ayant ſuffi pour faire prendre aux matieres terreſtres toute la ſolidité qu'elles peuvent acquérir par la preſſion de la gravité, la ſurface de la terre ſoit depuis ce temps-là demeurée dans le même état, qu'elle ait acquis alors toute la conſiſtance qu'elle devoit avoir pour toujours, & que tous les termes de l'accroiſſement & de ſes productions aient été fixés auſſi bien que celui de la durée de la vie.

S'il y a aujourd'hui quelque différence tant ſoi peu remarquable dans la durée de la vie, il ſemble qu'on doit l'attribuer à la qualité de l'air : on a obſervé que dans les pays élevés, il ſe trouve communément plus de vieillards que dans les lieux bas. Les montagnes d'Ecoſſe, de Galles, de Suiſſe, d'Auvergne, ont fourni plus d'exemples de vieilleſſes extrêmes, que les plaines de Hollande, de Flandre, de Pologne & d'Allemagne. Mais à prendre le genre humain en général, il n'y a pour ainſi dire aucune différence dans la durée de la vie; l'homme qui ne meurt pas de maladie accidentelle, vit par-tout quatre-vingt-dix ou cent ans : nos ancêtres n'ont pas vécu davantage ; & de-

puis le ſiecle de David, ce terme n'a point du tout varié. Au reſte, après une carriere ordinaire, la mort eſt auſſi naturelle que la vie ; il ne faut pas la craindre, ſi l'on a aſſez bien vécu pour n'en pas redouter les ſuites. Mais n'y auroit-il qu'elle ſeule qui pût arrêter les excès du pécheur obſtiné ? Quelques foudres vengereſſes ſont ſouvent d'autres mobiles réſervés à la divinité ; ſouvent auſſi, la divinité trouve plus digne d'elle de faire ſervir ſes créatures d'inſtrument à ſa vengeance. Le déluge univerſel (1), dont la mémoire ne ſera jamais éteinte dans le cœur des hommes, eſt le tableau le plus frappant de cette vérité.

Les hommes, malgré les ſages leçons de Noë qui leur annonçoit, tous les jours, la punition que Dieu réſervoit à leurs crimes, continuoient de ſe livrer aux plus infames débauches. Le Créateur irrité, réſolut enfin la perte de ſon ouvrage. Il appelle les eaux pour ravager l'univers entier. A l'inſtant les rivieres ſe débordent, la mer rompt ſes bornes, la

(1) Le déluge univerſel eſt fixé par les hiſtoriens, l'an du monde 1656, deux mille trois cents quarante huit ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

terre ouvre ses entrailles, enfante des abymes d'eau & s'en couvre entiérement, ne voulant pas même servir de sépulture au genre humain. Il seroit difficile de s'exprimer avec plus d'énergie. D'Alembert n'avoit que quatorze ans lorsque ce trait est sorti de sa plume.

Mais lisons son tableau inimitable de l'ambition. Tous nos écrivains l'ont attribué à l'auteur du *Traité de l'amitié*; ils se sont trompés; c'est un vol qui a été fait au géometre. Nous ne pouvons garantir cette assertion que par les *Mémoires Secrets* de Mad. de Tencin, qui nous ont été communiqués, & dans lesquels nous avons trouvé ce chef-d'œuvre de morale.

DE L'AMBITION.

L'AMBITIEUX se croit l'homme le plus loin de la dépendance & de la servitude, & il n'est point d'homme aussi esclave que lui. Il aspire à dominer sur les autres; & c'est précisément ce qui le soumet à eux. . . . Peut-il nous paroître heureux, vu sur le trône même de sa puissance, exerçant ce pouvoir dont il est si jaloux, distribuant les honneurs & les graces à cette foule d'hommes avides, qui, les yeux tendus sur lui, lui ouvrent une bouche affamée, semblables à une famille de

jeunes oiſeaux qui s'agitent & crient après la pâture ſuſpendue au bec de leur mere ? Il n'a pas de quoi les aſſouvir tous : pour peu qu'il ait d'humanité, qu'il doit être touché de ſe voir environné de viſages pâles & deſſéchés par l'ardeur du deſir, de malheureux dont les regards retracent leurs peines ſecretes, de cœurs navrés, tremblants dans la crainte de ne rien obtenir, déſeſpérés de n'avoir rien obtenu, & qui, le quittant la rage dans le cœur, vont troubler la paix de leurs familles & propager les malheurs au-delà de ce qu'il en pourra connoître, & peut-être au-delà de ce qu'il en peut concevoir ; ou s'il eſt aujourd'hui inſenſible à des peines qu'il éprouva comme eux, c'eſt lui qui mérite notre pitié ! . . . Ambitieux héros tant célébrés, qui n'êtes connus que par vos crimes, & que la cruauté ſeule a rendu fameux, que le Tout-puiſſant a créés dans ſa colere, & qui n'êtes dans ſa main que le fléau vengeur dont il ſe ſert pour punir ſes coupables créatures ! tigres altérés de ſang, vils eſclaves de la paſſion la plus honteuſe, dont le nom ne devroit être prononcé qu'en frémiſſant ! illuſtres aſſaſſins, brigands célebres, dont aucun châtiment ne peut égaler l'énormité des crimes, rentrez dans la pouſſiere où votre cruauté a

tenté de replonger notre globe ; que le néant de vos grandeurs soit la seule idée qui nous reste de vos victoires sanguinaires ; que le Léthé ensevelisse pour jamais sous ses ondes les traces mêmes de vos barbares exploits, & efface du souvenir des hommes jusqu'au nom de conquérant ! Cruelle ambition, passion injuste ! sans toi tous les habitants de la terre contents des bienfaits que la nature, aidée du travail, leur fournit, en jouiroient sans trouble & ne s'envieroient point réciproquement leur superflu : chacun cultiveroit le champ auprès duquel le hasard ou le choix le fait habiter ; la bonté du terrein, la force ou l'industrie du cultivateur, ne lui procureroient d'autre avantage que celui d'être utile à ses voisins moins heureux ou moins habiles que lui ! Le sentiment dicté par la nature entre des êtres faits pour se soulager, fortifié par la reconnoissance & par l'estime due aux talents, établiroit parmi les hommes une concorde universelle. Le vol & les injustices seroient inconnues, parce que chaque individu seroit sûr de ne jamais manquer du nécessaire, & sans nos passions, nos desirs n'iroient pas plus loin ; mais ces passions & l'ambition surtout les ont étendus au-delà même du possible.

. . . .

. . . .

« Le premier qui fut roi fut un ſoldat heureux, » nous dit M. de Voltaire. Diſons plutôt que ce fut le fléau de ſes ſemblables, le plus malheureux des mortels, homme inquiet, mécontent de lui-même, qui, déchiré par une guerre inteſtine, crut charmer ſes maux & appaiſer la ſoif dont il étoit altéré, en portant chez ſes voiſins le trouble & la diſcorde dont ſon cœur étoit le triſte théâtre. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

L'amour s'éteint par la jouiſſance, ou faute d'aliment : il n'en eſt pas de même de l'ambition ; les ſuccès, l'âge, le temps même deſtructeur univerſel, ne ſervent qu'à l'accroître ; & la mort eſt le ſeul terme qu'un ambitieux met à ſes projets.

Arrêtons-nous un moment, & conſidérons de ſang-froid, s'il eſt poſſible, les effets prodigieux d'une paſſion dont le genre humain eſt la triſte victime. Non contente de ſouiller la terre de crimes & d'enſanglanter l'univers, elle corrompt les cœurs & anéantit la vertu. Par elle les hommes ſont avilis, & rampent ſervilement ſous la puiſſance d'un uſurpateur injuſte, qui,

violant tous les droits de la nature, ne laisse aux malheureux qu'il a asservis, d'autre choix que celui de la mort ou de l'esclavage. . . La mort! la mort n'est rien; nous ne naissons que pour nous y soumettre; & le même instant qui nous donna le jour, n'est que le précurseur de celui qui doit nous le ravir. Nous arracher la vie, n'est donc qu'accélérer de quelques moments l'exécution d'un arrêt porté contre tout ce qui respire; c'est souvent même nous soustraire aux injustices des méchants, à la colomnie, à la trahison, à l'inconstance de ce qui nous est cher, aux regrets de la perte de ce que nous aimons, aux douleurs & aux infirmités qui accompagnent la vieillesse, au malheur de porter dans un corps débile, & qui ne fait plus que végéter, des sens engourdis par les glaces de la caducité, & dont les foibles étincelles ne servent qu'à nous faire regretter leur vigueur; à la honte bien supérieure à tous ces maux, de se survivre à soi-même. Mais m'enlever ma liberté, m'ôter le seul bien réel que j'ai reçu de la nature, m'obliger pour conserver mes jours, ou pour les rendre moins pénibles, de renoncer à la vertu, seul avantage d'être envié, c'est une tyrannie intolérable, & qui surpasse toutes les autres. L'ambition est

contagieuſe plus qu'aucune autre paſſion, parce qu'elle devient preſque indiſpenſable, lorſque des circonſtances malheureuſes nous ont rendus dépendants d'un uſurpateur. L'eſclavage & la ſervitude étant contre nature, tout être raiſonnable qui s'y trouve aſſujetti, doit deſirer d'en ſortir, & faire tous ſes efforts pour ſe mettre dans l'ordre établi par le Créateur. La vertu ſeule & l'exercice de ſes devoirs ne ſuffiſant pas pour le tirer de cet état d'aviliſſement, ſi la force lui manque pour ſecouer ſans danger le joug qu'on lui impoſe, il ne lui reſte que des moyens honteux à employer pour captiver la faveur de l'injuſte conquérant qui l'a ſoumis. Il faut qu'il contracte l'habitude de tous les vices, s'il veut plaire à un être mépriſable, dont tout le mérite eſt dans la force, & qui n'a acquis d'empire ſur les autres hommes, que parce qu'il eſt le plus vicieux. Il faut qu'il flatte ſes paſſions, qu'il lui applaniſſe les voies du crime, qu'il encenſe ſes foibleſſes, qu'il devienne ambitieux & tyran comme ſon maître, bas courtiſan enfin, & par conſéquent le plus vil de tous les hommes.

Les grands crimes ſuppoſent de la vertu; car il eſt rare que les illuſtres ſcélérats ne ſoient pas doués de courage & d'intrépidité dans les

dangers, de constance & de fermeté dans les revers ; mais ces vertus si estimables en elles-mêmes, quand le principe les anoblit, ne servent qu'à rendre plus criminel celui qui les avilit par le coupable usage qu'il en fait.

Cromwel, ce fameux usurpateur, l'étonnement de tous les siecles à venir, & la honte d'un peuple aussi féroce qu'indomptable, qui enivré d'une liberté imaginaire, mais esclave en effet des passions les plus odieuses, reçut des fers qu'il avoit forgés lui-même, & rampa sous la tyrannie de son prétendu libérateur, qui en fit le vil instrument du plus grand des crimes.

Olivier Cromwel, fils d'un marchand de Londres, naquit avec tous les talents, tous les vices & toutes les vertus. Il fit ses études à Cambridge avec les plus grands succès. Il s'appliqua particuliérement à la connoissance de l'histoire & de la politique, étude plus conforme que tout autre à son génie ambitieux, & négligea celle de la jurisprudence, la regardant, comme une science futile. Elle étoit inutile en effet à un homme qui devoit violer toutes les loix, & ne reconnoître que celles que lui dicteroit l'ambition la plus odieuse & la plus effrénée. Il crut sans doute trouver les

moyens de la ſatisfaire en prenant le parti du ſervice ; car il n'eut point d'autre but toute ſa vie , & nul ſentiment d'honneur n'entra jamais dans ſon ame. Mais ne pouvant probablement ſupporter le joug que cet état impoſe , il le quitta bientôt. En effet , un eſprit auſſi altier & auſſi impérieux que le ſien , devoit ſouffrir impatiemment toute eſpece de diſcipline. Libre alors , il embraſſa l'état eccléſiaſtique , dans l'eſpérance de s'élever par cette voie. Il prit dans cet état des connoiſſances de théologie , & des idées de controverſe , qui contribuerent dans la ſuite à la faveur qu'il accorda aux preſbytériens , & même à l'établiſſement de cette ſecte en Angleterre. Mais voyant qu'il ne pouvoit parvenir aſſez-tôt par cette route au gré de ſon impatience , ſon eſprit inquiet & turbulent lui fit quitter un parti que les ſeules idées de la fortune lui avoient fait prendre , & l'engagea pour la ſeconde fois dans celui des armes. Il alla ſervir en Irlande ſous les ordres du comte Straffort. A ſon retour il fut nommé membre de la chambre des communes , au parti de laquelle il s'attacha contre Charles I. Ce malheureux prince étoit alors en guerre avec ſes ſujets. Cromwel ſaiſit cette occaſion avec joie pour ſe révolter contre ſon roi ; ſa vanité &

son ambition furent flattées de faire trembler son maître. Il s'arma contre lui, se jeta dans la ville d'Urst qu'il assiégeoit, & traversa pour s'y rendre, toute l'armée royale, accompagné seulement de douze cavaliers. Il fit des prodiges de valeur dans cette expédition, sauva la ville, & contraignit le roi à lever le siege. Quelle ardeur les passions ne donnent-elles pas, quand elles sont animées par l'espoir d'une récompense accordée & méritée par le vice, mais qu'on ne rougit pas d'accepter quand on a secoué lé joug de la vertu!

Les exploits & le courage de Cromwel lui firent obtenir le titre de colonel après la délivrance d'Urst. Ce nouveau grade enfla son orgueil, en lui donnant les plus flatteuses espérances. Animé par ses succès, il fit les plus grandes actions, sans craindre les périls auxquels il s'exposoit sans ménagement; car sa vie fut plus d'une fois en danger dans le cours de cette cruelle guerre, que l'infortuné Charles eut à soutenir contre sa propre nation, & dont il fut enfin la triste victime. Envoyé à Oxfort & à Cambridge pour soumettre ces deux villes, il y exerça la plus grande tyrannie, sans avoir égard à la reconnoissance qu'il devoit à l'université de Cambridge, dont il étoit docteur, &

où l'on avoit cultivé avec tant de soin les talents éminents qu'il avoit reçus de la nature, dont il faisoit un si criminel usage. Mais quel empire peut avoir la reconnoissance sur un cœur corrompu par le venin de l'ambition ! Sa cruauté & son ingratitude furent récompensées par les rebelles mêmes qu'il devoit bientôt subjuguer; il fut fait lieutenant général; il s'acquit dans ce nouveau grade la plus haute réputation de prudence & d'intrépidité. Plus il s'élevoit, plus sa passion prenoit d'empire sur lui & le portoit à tout risquer pour parvenir à son but. Quoique blessé dangereusement dans un combat où l'armée du parlement fut mise en déroute, il ne voulut jamais souffrir qu'on bandât sa plaie; le temps étoit trop précieux à son ambition fougueuse, pour vouloir en sacrifier la moindre portion à la conservation même de sa vie : il vole au Général, ranime son courage abattu, le force de revenir sur ses pas, ramene les fuyards, les rassure, remet la confiance dans les esprits, & donne le lendemain une seconde bataille où l'armée du roi fut entiérement défaite. Enivré par ce succès, il ne met plus de bornes à ses projets. Il entreprend d'enlever ce monarque qui s'étoit sauvé à Naseby après la déroute de ses troupes : mais l'attachement

d'un des gens de ce malheureux prince, le sauva du piege que son cruel ennemi lui tendoit. Il mit lui-même le feu au château : la confusion & le désordre inséparables d'un pareil événement, donnerent au roi le moyen d'échapper au barbare qui le poursuivoit. Cromwel enflammé de fureur de voir son dessein échoué, tailla en pieces les restes de l'armée royale échappés au carnage des révoltés ; & l'infortuné Charles fut contraint, pour se sauver, de se remettre entre les mains des Ecossois. Hélas ! c'étoit se livrer à ses plus mortels ennemis ! car Cromwel, l'année suivante, ayant eu l'audace d'aller lui-même au parlement demander qu'on ôtat la souveraineté au roi, ce peuple perfide eut la lâcheté de le livrer aux Anglois pour deux millions sterlings. C'est alors que Cromwel, ayant obtenu le grade de général par l'abdication de Fairfax, se vit au comble de la gloire, maître des troupes & de son roi, & par conséquent en état de donner des loix à ses concitoyens. Mais cet habile politique sentit qu'il n'étoit pas temps encore d'arborer l'étendard de la puissance souveraine, & que pour s'assurer un pouvoir durable sur un peuple aussi altier qu'inconstant, il ne devoit pas se presser de jouir de ses forfaits, mais attendre

des circonſtances encore plus favorables pour ménager ces eſprits remuants, & obtenir ſur eux un empire plus abſolu. Quelle profondeur dans ſes vues ! quelle adreſſe & quelle prudence pour les faire réuſſir ! quelle intrépidité dans les dangers ! . . . . Ah ! pourquoi faut-il que les grands hommes aient à rougir de partager avec un traître les qualités du héros & les appanages de la vertu ? (penſée vraiment philoſophique.)

Le parlement, après ſes honteux ſuccès, vouloit congédier l'armée qui lui devenoit inutile, & le perfide Cromwel paroiſſoit être du même ſentiment, tandis qu'il ſemoit ſecrétement la révolte parmi les troupes & la diviſion dans Londres, par ſes cabales, afin de ſe rendre plus néceſſaire. En effet, le parlement, ſentant le beſoin qu'il avoit d'une armée pour contenir le peuple mutiné, fut contraint de la conſerver & d'approuver même le choix que les ſoldats avoient fait de Cromwel pour leur généraliſſime. Hamilton, fidele à ſon roi, voulut tenter de le tirer de la priſon où ſes ſujets le tenoient renfermé par les indignes manœuvres de Cromwel, & s'arma pour ſa défenſe à la tête du reſte de la nation, que la contagion du crime n'avoit pu corrompre. Mais l'ingratitude des

des Anglois envers leur légitime ſouverain, ne méritoit pas de clémence, & Dieu les punit dans ſa colere, en les livrant au pouvoir de leur tyran, par l'entiere défaite d'Hamilton. Cromwel courut dans ce combat les plus grands riſques, car les royaliſtes, qui en vouloient particuliérement à ſa perſonne, firent tous leurs efforts pour le prendre mort ou vif. Mais la deſtinée de l'Angleterre étoit d'être la proie du vice en punition de ſes forfaits. Cromwel rentra triomphant dans Londres, & pour récompenſer ſes barbares ſervices, on le chargea d'examiner les papiers qu'on avoit enlevés au malheureux Charles. Il avoit trop d'intérêt à la perte de ce prince pour ne pas chercher à le faire paroître coupable. Il donna à ſes correſpondances & à ſes projets les plus odieuſes interprétations, & conclut qu'il s'étoit rendu indigne de porter la couronne. Cette horrible déciſion ayant révolté pluſieurs membres du parlement, auxquels il reſtoit ſans doute encore quelque étincelle de vertu, Cromwel apprit qu'ils cherchoient des voies d'accommodement avec le roi : il frémit à cette nouvelle, & craignant que ſa proie ne lui échappât, après s'être oppoſé fortement à toute eſpece de réconciliation avec ce monarque, il le fit enlever

de Wight, où Charles s'étoit retiré, après s'être ſauvé d'Homby, où Cromwel le tenoit renfermé. Le traître avoit favoriſé ſecrétement cette évaſion, afin d'avoir le prétexte de publier dans la ſuite que Charles ne prenoit la fuite que pour perdre l'état, en le précipitant dans une guerre plus cruelle encore que celles qu'il avoit déja ſoutenues. Il le fit tranſporter de château en château, de l'un deſquels ce prince infortuné penſa encore ſe ſauver; mais ſa malheureuſe étoile ne le permit pas. Enfin il fut transféré à Windſor: quand il y fut, Cromwel ne garda plus aucun ménagement, & voyant que le parlement ne ſe prêtoit qu'avec répugnance à faire le procès à ſon ſouverain, il penſa le caſſer de ſa propre autorité; mais ſon gendre l'en ayant empêché, il fit entrer l'armée dans Londres, & y fit conduire le roi. Sûr alors de ſon pouvoir, il fit mettre dans les fers ceux qu'il croyoit contraires à ſes coupables projets. La crainte fit prendre la fuite aux autres, & il ne reſta pour repréſenter ce fier parlemenet d'Angleterre, que de vils & criminels eſclaves des volontés d'un ſcélérat. Il ne manquoit plus qu'un crime à Cromwel, c'étoit la ſeule barriere qui reſtât entre le trône & lui; il la franchit ſans remords, & ce fa-

trilege ambitieux parvint enfin à faire condamner son maître à perdre la tête, & à périr par les mains d'un infame bourreau.

Cette image sanglante, qui fait frémir l'humanité, est le tableau le plus frappant des excès horribles où l'ambition peut porter un homme qui n'existe que pour cette passion féroce, & qui ne connoît de bonheur que celui d'asservir ses semblables. Cromwel, s'étant délivré par une mort ignominieuse du seul rival qui pût lui disputer la souveraineté, se conduisit en maître plus ouvertement que jamais ; sans que personne osât réclamer contre sa tyrannie. Mais que pouvoit-on attendre d'un peuple qui avoit eu la lâcheté de laisser condamner son prince légitime, & la cruauté de le voir exécuter sans l'arracher au supplice ? Le nouveau tyran fit casser la chambre haute, & permit seulement que les pairs pussent être élus par les villes pour faire partie de la chambre des communes. Il fit ensuite changer de face au gouvernement, abolit la monarchie, & établit à sa place un conseil d'état composé de ses bas courtisans, auquel il donna le titre pompeux de *Protecteur du peuple*, *& de défenseur des loix*. Comme il craignoit cependant encore que la fermeté de plusieurs seigneurs qui étoient

par la crainte que ſon audace venoit de leur inſpirer ; les renvoya & caſſa le parlement. Cet acte de vigueur fit perdre à tous les eſprits le peu de reſſort qui leur reſtoit ; chacun rampa ſous le joug, & Cromwel jouit paiſiblement juſqu'à ſa mort du fruit de ſes crimes.

LETTRES
DE M. D'ALEMBERT,
ET SES MÊLANGES POLITIQES (1).

M. d'Alembert étoit doué par excellence de cet esprit observateur qui ne néglige aucune face des objets. Son imagination vive & féconde saisissoit rapidement toutes les nuances, & une érudition aussi vaste que bien digérée, étoit toujours prête à le seconder. A une heureuse habitude de réfléchir, il joignoit le talent de donner à ses idées une tournure saisissante, & d'embellir, par la vivacité du style, le fruit de ses profondes méditations.

Ses lettres & ses mêlanges politiques respirent tour-à-tour ces différents caracteres.

---

(1) Je donne ces mêlanges tels que je les ai trouvés dans le porte-feuille de Mad. de Tencin. Ils sont tous marqués au coin d'une raison lumineuse & d'un esprit éclairé.

LETTRE

De M. d'Alembert à M. de Voltaire.

Paris, ce 1 mars 1744.

MONSIEUR,

SEREZ-VOUS donc toujours l'adulateur du vice ? ſuivez plutôt la fougue de votre imagination impétueuſe. Comment votre plume a-t-elle pu s'abaiſſer à louer un magiſtrat (1) qui s'eſt rendu coupable de plus de crimes qu'il n'a prononcé d'arrêts ? Vous ignoriez ſans doute ſes expéditions ſanglantes à Mérindol & à Cabrieres contre les Vaudois. S'il vous ſouvenoit

(1) Le baron d'Oppede, préſident au parlement d'Aix ſous Louis XII, ennemi juré des Vaudois, & qui avoit porté dans toutes leurs habitations la terreur & la mort. Cet homme cruel brûloit les maiſons de ces malheureux, violoit leurs filles & leurs femmes, & renouvelloit au ſein de la paix toutes les horreurs de la guerre.

qu'à peine entré dans cette derniere ville, il fit conduire dans un pré les soixante hommes qui la défendoient & les fit tous égorger par ses soldats ; que les femmes qui chercherent alors un asyle dans les églises furent violées jusques sur les marches de l'autel, & que celles dont l'âge & la laideur étoient un frein contre la licence, furent renfermées & brûlées dans une grange pleine de paille; s'il vous souvenoit que vingt-deux autres villages partagerent le sort de Cabrieres, & que cette horrible persécution coûta la vie au moins à quatre mille personnes, & que l'élite de la jeunesse Vaudoise, au nombre de sept cents, fut réservée à l'opprobre le plus honteux (1), vous abandonneriez bientôt votre langage cynique & révoltant, pour vous élever contre les emportements de la plus criminelle des persécutions. Adieu, Monsieur, ma plume va vous paroître un peu hardie ; mais je ne puis fermer la bouche à la vérité.

D'ALEMBERT.

---

(1) Elle fut réservée aux galeres.

RÉPONSE

De M. de VOLTAIRE à M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 9 mars 1744.

MONSIEUR,

MA plume, il eſt vrai, n'auroit jamais dû s'abaiſſer à embellir le langage du vice ; elle auroit dû au contraire prononcer hautement contre le plus cruel fanatique que la France ait renfermé dans ſon ſein. Excuſez ma foibleſſe & la petiteſſe de mes paſſions. . . . Les bévues de l'ignorance ſont aſſez l'appanage d'un homme qui veut tout embraſſer (1).

VOLTAIRE.

(1) Cette lettre peut être regardée comme le repentir le plus ſincere de l'erreur ; elle joint aux proteſtations de zele pour la vérité les ſentiments les plus nobles, & la philoſophie la plus éclairée. . . .

LETTRE

De M. D'ALEMBERT au Roi de Prusse.

SIRE,

VOTRE bienfaisance éclairée procure sans cesse aux lettres par ses largesses ce qu'elle voudroit leur procurer par ses travaux. Je pleure tous les jours ; les soins du gouvernement vous ravissent les plus doux loisirs : votre majesté prouveroit aux hommes que les lettres les rendent plus sociables: leur charme fut ignoré des Attilla, des Gengis, de cette foule de barbares qui, plus destructeurs que le conquérant macédonien, n'ont pas été comme lui fondateur & réparateur : loin de leur imputer les maux qu'Alexandre, Charlemagne & leurs semblables ont fait à la terre, il est à croire que par les heureuses distractions & les tempéraments salutaires qu'elles donnerent à l'insatiable ambition, ou plutôt à à l'avide fureur de ces conquérants, elles ont préservé l'humanité de bien des malheurs qu'ils auroient pu ajouter à tant d'autres qu'ils avoient

déja caufés. . . Héros fatigué de vos triomphes & accablé de votre gloire, revenez à des loifirs fi doux. Eft-il un délaffement plus noble & plus agréable que celui qui eft offert par l'étude ? Les Trajan, les Marc-Aurele, les Titus en ont toujours fait leurs plus cheres délices.

Je ferai toute ma vie avec le plus profond refpect & la plus vive reconnoiffance, &c.

LETTRE

*De M. D'ALEMBERT à Mad. de St. AND**, Religieufe de Mont-Fleuri.*

MADAME,

ON vous a impofé des devoirs aufteres, lorfque vous avez embraffé la vie monaftique; mais cette même auftérité n'eft-elle pas rachetée par la paix & la tranquillité de l'ame dont vous pouvez jouir plus aifément que dans le monde ? Un jeune époux preffe dans fes bras avec confiance & fans alarmes une époufe adorée; il eft au comble de la félicité.... O malheur! il l'obtient, il la perd en un jour, & fa mort laiffe

dans ſon cœur déchiré des regrets éternels. Tendre mere, qui contemple aujourd'hui dans une douce extaſe le fruit de tes longues douleurs, demain peut-être tu le verras paſſer du berceau dans la tombe. Voyez ce pere affoibli par les ans ſuivre triſtement ſa jeune fille, le ſeul plaiſir de ſes yeux, le ſeul appui de ſa vieilleſſe, à ce tombeau qu'il implore en vain pour lui-même.... Hélas! Madame, ceux qui nous conſolent de la vie, en font auſſi les peines!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

RÉPONSE

*De Mad. de St. And** à M. d'Alembert.*

MONSIEUR,

VOUS parlez comme un ange; mais vous ne penſez pas en homme. Les tendres affections ne ſe ſont donc jamais éveillées dans votre cœur? n'eſt-ce pas un tourment continuel d'être forcé de réſiſter ſans ceſſe aux impreſſions de la nature, qui eſt le plus puiſſant adverſaire qu'on

puiſſe nous oppoſer ? Entretenir des ſentime
ſans les ſatisfaire, pourroit-on inventer de p
affreux ſupplices ? Ce tourment eſt ſi affreux q
a donné aux diſciples de Platon l'idée de l'e
fer. Qu'il eſt cruel, Monſieur, de ne ſer
autour de ſoi perſonne à qui l'on puiſſe ſouhai
du fond du cœur tout le bien qu'on veut à ſ
même, perſonne à qui l'on prenne un tend
intérêt ! L'état d'une femme ainſi iſolée n'eſt
pas un état déplorable ? Adieu, Monſieur. L
mour maternel impoſe le plus grand des d
voirs ; mais il eſt auſſi le plus grand bonheur
la vie.

Je ſuis avec le plus ſincere attachement,

Votre très-humble & trè
obéiſſante ſervante,

Sœur de St. AND **.

LETTRE

De M. d'Alembert au Pere Rey, Jésuite, Aumônier des prisonniers de Grenoble.

Mon révérend pere,

Que je suis touché des soins généreux que vous donnez à ces victimes infortunées ! Quelle douce jouissance pour une ame aussi noble, aussi sensible que la vôtre, dont les qualités précieuses demeurent trop long-temps cachées sous le voile de la modestie ! pardonnez si j'ose en révéler le secret : lorsque l'éloge est une justice, il ne blesse ni celui qui le donne, ni celui à qui on l'adresse. Vous seriez bien aimable s'il vous prenoit fantaisie de venir passer quelques jours à Bouquéron. Je tâcherois de ravir à votre ame ces étaux de cadavres défigurés que nous voyons toujours à nos portes, & dont se rit le scélérat fataliste. Adieu, Mon Révérend Pere.

Je suis bien sincérement,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

D'Alembert.

LETTRE

De M. D'ALEMBERT *à Mlle. de* DOL***, *pensionnaire du couvent de Mont-Fleuri.*

MADEMOISELLE,

LORSQU'ON vous parle d'amour, vous plaisantez sans cesse, & avec ce Dieu vous voulez qu'on badine. Petite friponne ! m'avoir tendu les pieges les plus adroits ; m'ouvrir les portes de votre jardin délicieux, & les fermer aussi-tôt pour me laisser l'horreur de la nuit la plus cruelle ! Grand Dieu ! que de gens en vous faisant des protestations d'une amitié désintéressée vous prennent pour une imbécille, & n'ont d'autre but que de vous voler votre affection, & le fruit qu'ils s'en promettent. . . . . . Ah ! l'honnête homme est perdu, s'il juge toujours des autres par son cœur ! L'amitié n'est qu'un nom ! la haine seule est sincere !

RÉPONSE

RÉPONSE

*De Mlle. de Dol*** à M.* D'ALEMBERT.

MONSIEUR,

EN vérité, une légere affliction vous tourne le cerveau ! oh ! pour cette fois, je n'aurois jamais cru que celui de Jean le Rond eût été aussi peu solide ! Demain matin, vous recevrez de l'ellébore pour le purger. Vous êtes bien fou de me croire entiérement occupée de vous. Je vous respecte, & vous estime, mais je ne saurois vous aimer. Se faire ouvrir les portes d'un jardin, pour se promettre une aventure galante, c'est bien là la conduite d'un novice ! Allez, Monsieur, allez vous faire fesser au temple d'Eleusine : là on vous mettra au nombre des initiés, & vous y serez certainement fêté plus qu'aucun autre. A des procédés aussi flatteurs, vous pourrez vous livrer sans réserve..... *Grand Dieu ! que de gens en vous faisant des protestations d'une amitié désintéressée vous prennent pour un imbécille, & n'ont d'autre but que de vous voler votre affection & le fruit*

qu'ils s'en promettent ! Grand Dieu ! que les gens d'esprit sont sots quelquefois ! Adieu, Monsieur.

Je serai toujours avec le même sourire de l'affection,

Votre très-humble & très-obéissante servante,

DE DOL***, pensionnaire du couvent de Mont-Fleuri.

LETTRE

*De M. D'ALEMBERT à Mad. de P***, Prieure du couvent de Mont-Fleuri*

MADAME,

QU'IL est digne d'envie le séjour que votre monastere présente à une ame bien née ! Loin du tumulte des cours, tous vos jours sont filés de soie ! Que vous êtes heureuse ! Cette passion qui fait tous les malheurs de la vie, l'amour, vous avez su le bannir de votre cœur ; mon ame qu'il obsede n'est plus aujourd'hui qu'un mélange hideux de ténebres, de précipices, de tempêtes, de ruines, de tombeaux & de fan-

tômes effrayants. Quelquefois, Madame, lorſque j'éprouve ce délire effréné, à peine ſuis-je en état de rendre ce que je ſens. Tantôt enivré de mon bonheur, & tantôt tranſporté de rage ou plongé dans un déſeſpoir ſtupide, je ne connois de cette paſſion terrible que les mouvements dont je ſuis agité, & ne vois dans l'objet que j'aime que les agréments qui alimentent ſans ceſſe le feu qui me dévore..... Madame, celui qui n'a jamais ſenti l'amour, n'a jamais ſenti de peines.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

D'ALEMBERT.

RÉPONSE

*De Mad. de P*** à M. D'ALEMBERT.*

MONSIEUR,

LA paſſion qui fait aujourd'hui toutes vos peines fera un jour les délices de votre ame noble & ſenſible. Ce ne ſont que les erreurs momentanées de votre imagination qui vous la rendent redoutable. Votre eſprit éclairé & votre

raiſon lumineuſe vous empêcheront de la déifier. Vous n'êtes point au nombre de ces hommes qui, pour la rendre indomptable, mettent en uſage tout ce que l'art peut inventer pour augmenter ſon pouvoir ; les feux dont ils brûlent ne doivent leur exiſtence qu'à la volupté factice dont ils ſont enivrés. La nature bienfaiſante leur accorde des plaiſirs toujours purs : en voulant embellir ſes dons, ils défigurent ſes traits ; & ce qui n'étoit fait que pour leur bonheur, eſt devenu par leurs ſoins le poiſon le plus dangereux..... Reprenez, Monſieur, cette ſérénité que je vois ordinairement peinte ſur votre front ; vous poſſéderez dans peu l'objet de votre amour ; nous ne penſons point à engager les parents de mademoiſelle de P** (1) à la vouer à la vie monaſtique ; elle reſſemble trop à ſa mere, pour la ſouſtraire à l'état qui promet le plus de bonheur.... Ceſſez de me faire un mérite de la tranquillité d'ame dont je jouis ; je ne ſentis jamais vivement les feux de l'amour. Adieu, Monſieur.

Je ſuis bien ſincérement ;

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

Sœur de P**.

(1) On l'avoit promiſe en mariage à M. d'Alembert.

RÉPONSE

De M. D'ALEMBERT.

MADAME,

DANS quelle ivresse inexprimable vous venez de plonger mon ame ! avec quel transport je presserai dans mes bras cette amante chérie ! Rien n'éteindra jamais les feux que je respire & la douce amitié que je lui réserve. Rien ne sera comparable à un état qui offre à la fois les plaisirs des sens, ceux de la raison, & rassemble tous les agréments de la vie. Je vous dirai toute ma vie, Madame, ce que le divin Pline répétoit sans cesse à la tante de son épouse : « *Nous » vous remercions, moi de ce qu'elle est ma femme, » elle de ce que je suis son mari, tous deux de ce » vous avez uni deux personnes faites l'une pour » l'autre* (1). »

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT,

Au château de Bouquéron, ce 1 avril 1732.

---

(1) M. d'Alembert n'eut pas le bonheur de contracter cet hymen. Il devoit épouser Mlle. de P ** le 20 avril 1732. Une mort subite l'enleva à ses parents & à l'amant le plus tendre, la veille de son mariage.

RÉPONSE

De M. D'ALEMBERT.

MON RÉVÉREND PERE,

QUEL moment désastreux pour vous ! le Créateur lassé de votre résistance, retire enfin sa main, & vous livre à vous-même. Malheureux ! brisez vos liens ; un crime mene à un autre crime : cessez, cessez de vous livrer à une cruelle démence, & de vous applaudir de la liberté que vous accorde un fanatique. Insensé ! vous ne sentez pas le danger de cette fatale indépendance ! Fuyez, fuyez cette funeste cour. Dites-vous à vous-même : où est donc cette sensibilité, cette tendresse de mon jeune cœur ? Hélas ! elle m'abandonne aujourd'hui. Grand Dieu ! frappe, brise ce cœur dur ; prends pitié de moi ; sauve-moi de ma fureur : si je suis coupable, tu sais pardonner : n'as-tu pas toujours pour moi les entrailles d'un pere ? ne suis-je pas ton fils ? ne suis-je pas l'ouvrage de tes mains ? Ne le dédaigne pas ; ne le détruis

pas : la vengeance t'eſt pénible .... mais plutôt fais pleuvoir autour de moi les traits de ta vengeance. Combien de crimes j'ai voulu ! combien de fois j'ai étouffé ton ſouvenir dans mon cœur! combien de fois j'ai foulé ſous mes pieds ta loi ſacrée ! Grand Dieu ! tu le ſais .... & je vis encore ! Tu l'as vu , & tu es reſté paiſible ; ton bras impatient s'étendoit pour me frapper , & tu l'as retenu ! Lance aujourd'hui ſur l'être le plus vil & le plus mépriſable toutes tes foudres vengereſſes (1).

D'ALEMBERT.

---

(1) Le moine fut inſenſible à cette lettre. Il vécut dans le crime juſqu'à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir fait mourir cruellement dans les noirs cachots de l'inquiſition plus de deux mille étrangers.

LETTRE

*De M. D'ALEMBERT à Mad. de TRI***.*

MADAME,

QUE votre modeſtie tient de vertus dans l'ombre ! tant il eſt vrai de dire que la gloire des femmes eſt de faire peu parler d'elles ! Bien dif-

LETTRE

De M. D'ALEMBERT *au premier Inquisiteur* (1) *de Madrid.*

MON RÉVÉREND PERE,

LES fureurs des plus noires persécutions sont donc maintenant de votre caractere ? Je n'aurois jamais cru qu'un agneau devînt un jour un tigre altéré de sang. Ministre infame ! c'est le seul nom que vous méritez ! Que la France ne vous revoie jamais dans son sein ! Exercez, exercez sans remords vos lâches cruautés ; elles ne peuvent être que l'appanage d'une ame aussi perfide que la vôtre. Si votre colere est moins destructive encore, c'est que votre pouvoir n'est point aussi étendu que celui du prince fanatique sous lequel vous vivez ; c'est qu'elle ne peut point se donner carriere & se déployer comme la

---

(1) Dom Rovila ou Robilard, échappé du sein d'une famille honnête de Grenoble pour aller remplir en Espagne le plus affreux des ministeres.

sienne dans l'enceinte de sa puissance. Rendez hommage à la vérité : combien de fois votre colere ronge-t-elle dans la journée les barrieres qui l'enferment & la captivent ?... Mais combien de fois aussi elle se déchire & se dévore elle-même ! Lâche ministre ! ministre infame! je ne saurois trop le répéter : marchez, marchez entre le mépris & l'horreur : les coups que vous portez retourneront sur vous & vous frapperont avec plus de violence encore.

LÂCHE RÉPONSE

De l'Inquisiteur à M. D'ALEMBERT.

MONSIEUR,

EST-CE un crime que d'exécuter les volontés de son roi ? Dieu l'a dit : obéissez même aux tyrans ; c'est la loi que je vous impose. Si j'ai pris un cœur insensible ; si je me suis fait de la multitude des coupables une apologie pour les plus noirs forfaits ; si je tremble devant les regards d'un fanatique à qui je suis obligé d'obéir aveuglément : dois-je exercer le moindre repentir pour les crimes qu'il me fait commettre ?

RÉPONSE

De Mad. de TRI***, *à M.* D'ALEMBERT.

MONSIEUR,

VOUS faites l'apologie de toutes nos vertus, & vous taisez tous nos vices. Vous ne me dites rien du triomphe de la pudeur qui n'est pas toujours le dernier sacrifice que nous ayons à faire. L'absence de cette vertu fait disparoître toutes les autres, qui sont ses compagnes inséparables. Monsieur, lorsqu'une fois nous avons renoncé à cette retenue qui est le premier mérite de notre sexe, il n'est point d'excès dont nous ne devenions capables. Une femme sans pudeur troublera un état comme une société particuliere. Ce furent des femmes de ce caractere qui attiserent les feux de la fronde; & la France se ressouvient encore avec douleur des honteuses intrigues & des attentats d'une Isabelle de Baviere. . . . .

Devrions-nous oser déclamer contre la fausseté

& la noirceur des hommes ? N'eſt-ce pas à nous-mêmes que nous devons imputer les pieges qu'ils nous tendent ? Il eſt ſans doute des hommes faux & trompeurs que la vanité attache à la ſuite des femmes ; mais il n'eſt pas difficile de les reconnoître ; les viles adorations & les complaiſances outrées par leſquelles ils cherchent à plaire, ſuffiſent pour les rendre ſuſpects, & nous porter à nous méfier de leurs hommages. Monſieur, ſi notre ſexe brille de quelques vertus, il a bien des défauts ; & notre foibleſſe que nous attribuons à notre ſenſibilité, eſt digne de toute notre pitié.

Je ſuis bien ſincérement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

DE TRI***.

Grenoble, ce 21 juin 1743.

RÉPONSE

*De M. d'Alembert à Mad. de Tri ***.*

MADAME,

VOUS outrez les caracteres. On ne voit qu'un très-petit nombre de femmes se dépouiller d'une modestie qui semble née avec elles : ce n'est même que par des chûtes répétées que quelques-unes viennent à bout de détruire en elles ce précieux instinct. Celles-là, Madame, ne méritent plus d'être comptées parmi le sexe ; elles en ont abjuré toutes les vertus, & disputent d'impudence avec les plus effrontés du nôtre.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur
D'ALEMBERT.

Bouquéron, ce 24 juin 1743.

LETTRE

*De M. D'ALEMBERT à Mad. la Marquise de CHATEL***.*

MADAME,

LE premier mouvement que nous sentons pour une personne vertueuse, fait que nous lui souhaitons du bien ; mais son impression n'est pas encore assez forte pour nous faire partager ses maux ; & il faut presque toujours deux passions pour nous convaincre d'un tendre amour, la joie de voir l'objet aimé, & la douleur de ne le voir plus. Mais l'amitié d'un jeune fat, faux bel esprit, est aussi foible que le roseau ; il ne peut estimer personne, parce qu'il croit devoir à son propre mérite tout l'encens de son esprit : c'est la cruelle alternative dans laquelle je me trouve aujourd'hui. M. le marquis d'A** m'accorde la sienne ; mais il m'en fait trop sentir le prix. Il est toujours prêt à abuser du mauvais état de ma fortune & des connoissances littéraires qu'il me voit acquérir. Cette persuasion ne produit en lui que de secretes jalousies

& d'inutiles confusions. Toutes les preuves d'amitié qu'il me donne ne tendent qu'à trouver dans ma tendresse la dupe de sa vanité. Madame, il est bien malheureux d'être forcé d'invoquer une ame étroite & pusillanime. Oui, désormais quand je demanderai un ami, je veux un homme dont la vie me devienne si chere, que je sois toujours prêt d'exposer la mienne pour la conserver généreusement; je veux un homme dont l'exil me bannisse aussi bien que lui, qui puisse disposer de moi comme d'un bien qui lui est propre, qui fasse avec moi communauté de fortune aussi bien que de sentiment, & qui croie m'obliger extrêmement lorsqu'il me fera partager les disgraces de sa faute ou de son malheur : à ces titres seuls je veux un ami, ou je préfere mener la vie du plus simple anachorete.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur
D'ALEMBERT.

Bouquéron, ce 3 juillet 1743.

RÉPONSE

RÉPONSE

De Mad. la Marquise de CHAT ***
à M. D'ALEMBERT.

MONSIEUR,

IL eſt bien fâcheux pour vous qu'une tendre liaiſon vous uniſſe à un petit-maître ! . . .
. . . .
. . . .

L'équité de l'eſprit eſt un des plus ſolides fondements que la belle union puiſſe avoir ; c'eſt ce qui rend les jeunes gens incapables de ſe lier ; ils ont d'ordinaire des paſſions qui rompent toutes les meſures de l'amitié ; & n'ayant ſelon leur différent caractere qu'une fineſſe mal réglée ou un véritable emportement, ils craignent les conſeils d'un ami qui voudroit combattre leur caprice & ſe piqueroit de ſincérité. Ce qui éloigne le jeune marquis d'A*** de la belle & ſolide amitié, c'eſt qu'il eſt ennemi de la ſeule idée de la vertu. Ce nom lui donne autant d'horreur qu'il eſt flatté par ſon contraire ;

& ne prenant sa sévérité que pour un appanage du retour, il croit se faire tort d'être sage & de donner moins aux sens qu'à la raison. Fuyez, Monsieur, fuyez ce jeune fat; il pourroit même vous engager dans ses passions criminelles: s'il vous en demande votre conseil, c'est comme d'une chose résolue pour être applaudi, & non pas pour être éclairé. Voilà la base de son caractere. Il ne veut pas concevoir qu'on ne le puisse mieux obliger qu'en ne flattant pas ses inclinations, & ne pouvant séduire ses amis par ces foibles amusements dont il a été séduit lui-même; il aime mieux conserver par caprice le déréglement de ses passions, que de renoncer par tendresse à la liberté de faillir. Que de prudence il vous faudra pour éviter tous ces écueils!

Je suis avec la plus vive sincérité,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissante servante
DE CHAT***.

Grenoble, ce 6 juillet 1743.

LETTRE

*De M. d'Alembert au Marquis de P***.*

MONSIEUR,

Votre parallele de l'amour & de l'amitié eſt frappant (1) : vous voudrez bien qu'à mon tour je faſſe quelques réflexions que je deſireroi être auſſi juſtes que les vôtres. . . . . .

. . . .

Monſieur, l'amour étant fondé ſur le deſir de ſa propre joie, & l'amitié n'ayant pour objet que le plaiſir de ce qu'on aime, l'on voit aux amants & aux amis dans les viciſſitudes de la fortune des ménagements bien oppoſés. L'amant qui veut forcer le cœur de ſa maîtreſſe à expliquer ſes ſentiments ou à les peindre ſur ſon viſage, lui donne avis de tous ſes malheurs, & par la part qu'il lui voit prendre dans ſes diſgraces, il croit reconnoître aiſément qu'elle en a pris dans ſon amour. Ainſi l'épanchement qu'il lui en fait, réfléchit toujours ſur lui-même, & cela ſe peut bien moins appeller confidence que

(1) M. de P** l'avoit envoyé à M. d'Alembert quelques jours avant ſa mort.

71309

l'art de découvrir un ſecret ; il cache au contraire avec ſoin toute la proſpérité de ſes affaires, de peur qu'on ne donne à ſon bonheur ce qu'il veut devoir à ſon mérite ; & quand la perſonne qu'il aimeroit ne ſeroit pas intéreſſée, la crainte qu'il auroit de prendre le change dans les paſſions de ſon cœur, corromproit toute la douceur des avances, & fortifieroit beaucoup plus ſes ſoupçons que les faveurs les plus honnêtes & les plus déſintéreſſées ne pourroient charmer ſon amour. La conduite d'un vrai ami doit être toute différente ; il doit avec empreſſement communiquer à ſon ami tous les ſujets qu'il a de joie, & trouver beaucoup plus de plaiſir dans le partage qu'il en fera, que dans la réſerve qu'il en auroit faite s'il avoit manqué de liaiſon. Lorſqu'au contraire il eſt mal-traité des caprices de la fortune, il doit ménager un épanchement qui feroit beaucoup plus d'impreſſion ſur le cœur d'un fidele ami, que le malheur le plus cruel n'en eût pu faire ſur le ſien.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

D'ALEMBERT.

ENVOI

AU ROI DE PRUSSE.

SIRE,

TOUTES les paſſions rendent injuſte, même le zele pour la juſtice quand il eſt inexorable. La clémence, cette mere des vertus, quand elle n'eſt pas innée dans un monarque, doit toujours être au moins une politique dont il faut qu'il ſe ſerve pour gagner l'affection des peuples. . . . .

. . . .

A force de vouloir tout découvrir & tout punir, on convertit les ſimples ſoupçons en peuve, & l'on ſe met en danger de punir l'innocent. Auſſi VOTRE MAJESTÉ ſe contente-t-elle de ce qui eſt évident & ne va jamais au-delà. Le deſir de déterrer les crimes & de donner des preuves de ſévérité, forme des préjugés & ne convient point à un prince équitable & humain qui ne ſe porte au châtiment qu'à regret, & qui ſouhaiteroit de n'y être jamais forcé : c'eſt pour cette raiſon qu'on ne vous voit point affecter d'employer toute votre autorité, où celle des loix ſuffit.

ENVOI

A l'Impératrice de Russie.

MADAME,

QUELLES délices m'offre le gouvernement françois ! l'intégrité de ses juges tire toute sa force & sa vigueur du zele de la justice : sans ce zele un juge pourra bien faire son devoir, mais il le fera mollement : il voit l'iniquité sans en être ému ; il dit ce qu'il faut, mais sans lui donner le poids & la force que mérite la vérité ; mais lorsqu'il a du zele & de l'ardeur pour la justice, il est attentif à tout ce qui peut la faire connoître ; il emploie tout ce qui peut la défendre ; il s'afflige amérement quand elle est abandonnée. Du zele résulte la fermeté ; car le zele est un amour ardent, & l'amour a du courage à proportion de son ardeur. Il affermit le cœur où il domine, contre les sollicitations, les insinuations, les espérances, les craintes, les menaces, les dangers, les dernieres extrémités : il résiste au torrent & au mauvais exemple ; il ne s'occupe point des in-

convénients, mais de ſon obligation; il eſt reſpectueux, mais invincible. Tels ſont les caracteres admirables qui ont frappé d'étonnement l'Europe dans les dernieres diſgraces des parlements de la France : en périſſant, ils ſe ſont couverts d'une gloire immortelle, qui paſſera ſans altération à la poſtérité la plus reculée. .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Ames foibles & puſillanimes! le moindre intérêt découvre le fond de votre cœur, les moindres périls vous alarment, l'amour de la juſtice diſparoît de vos cœurs, parce qu'il eſt étouffé par un autre amour plus dominant, celui de votre intérêt perſonnel! & il en ſera toujours ainſi, juſqu'à ce que le cœur n'obéiſſe qu'à un ſeul maître, & que l'amour-propre ſoit pleinement ſoumis à celui de la juſtice. . . . .

Ecoutez la voix de ce monarque auguſte. Si vous aviez à braver les menaces & les craintes d'un deſpote, vous devriez détourner les coups redoublés d'un tonnerre foudroyant : mais ſa juſtice, ſa bonté & ſa clémence furent toujours ſon appanage. . . . Etouffez pour jamais tout intérêt perſonnel. Sans ces heureuſes diſpo-

ſitions, les ſervices que vous rendrez à l'état ſeront peu importants, & auront tous le caractere des actions les plus lâches, & l'empreinte du mépris le plus ſouverain pour les loix.

ENVOI

A Gustave, Roi de Suede.

SIRE,

De quel ſentiment de reſpect & d'admiration je fus ſaiſi quand jentendis VOTRE MAJESTÉ prononcer cet arrêt plein de juſtice & d'équité :

« Magiſtrats, pour qui ma bonté ſera toujours » ſans réſerve, c'eſt une fidélité à toute épreuve » que j'exige de vous ; vous ne devez écouter » que votre devoir, & ne connoître auſſi que » votre maître ; vous ne recevrez jamais rien ni » d'un étranger, ni même d'aucun prince qui » n'a pas la conduite de l'état ; vous ſerez eſſentiellement ennemi de toutes les factions & » de tous les partis qui ſe forment contre le » gouvernement ; vous ne ſerez ébloui par au» cun prétexte du bien public ; vous ne ſerez

» tenté par aucune eſpérance de réforme ; au-
» cune diſgrace ne ſera capable d'affoiblir votre
» inviolable attachement pour moi. Le devoir
» & la conſcience vous en font un principe, &
» non l'intérêt, & dans des temps difficiles,
» vous ſerez prêt à tout quitter, à tout ſacrifier,
» à tout perdre pour un prince qui vous auroit
» peu ménagés, & qui n'auroit pas rendu juſtice
» à votre mérite. C'eſt là la fidélité inviolable
» que j'exige de vous. »

En effet, SIRE, cet amour unique de la juſtice ſe manifeſte par l'amour du bien public, qui eſt la grande qualité d'un magiſtrat, & qui eſt fondé ſur le déſintéreſſement ; car dès qu'on tient à quelque intérêt particulier, on eſt incapable de ſoutenir comme il faut l'intérêt public ; & l'on meſure de telle ſorte tout ce qu'on dit & tout ce qu'on fait, qu'on penſe plus à ſoi qu'au bien commun. On ne doit rien attendre de grand ni de généreux d'un homme de ce caractere. Il a toujours quelque ſecrete vue dont il eſt le centre & la fin : l'état n'eſt que le prétexte, & le peuple n'eſt que le voile qui cache ſes deſſeins.

ENVOI SUBLIME (1)

A l'Impératrice de Russie.

MADAME,

IL est un lien plus puissant que tous les autres, auquel l'Europe entiere doit aujourd'hui l'espece de société qui s'est perpétuée entre ses membres, le christianisme. Méprisé à sa naissance, il servit d'asyle à ses détracteurs, après l'avoir si cruellement & si vainement persécuté. L'empire romain y trouva les ressources qu'il n'avoit plus dans ses forces ; ses missions lui valoient mieux que des victoires ; il envoyoit des évêques réparer les fautes de ses généraux, & triomphoit par ses prêtres quand ses soldats étoient battus. C'est ainsi que les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, & mille autres reconnurent enfin l'autorité de l'empire après l'avoir subjugué, & reçurent du moins en apparence, avec la loi de l'évangile, celle

(1) Ce chef-d'œuvre qui décele l'ame la plus noble a été le dernier que d'Alembert ait mis au jour.

du prince qui la leur faisoit annoncer. . .

. . . .

. . . .

. . . .

Quelques prétendus esprits forts disent que le christianisme est gênant : c'est avouer qu'on est incapable de porter le joug des vertus qu'il commande. Il est nuisible, ajoutent-ils : c'est fermer les yeux aux avantages les plus sensibles, les plus indispensables qu'il procure à la société ; ses devoirs excluent ceux du citoyen : c'est le calomnier manifestement, puisque le premier de ses préceptes est de remplir les obligations de son état. Il favorise le despotisme & l'autorité arbitraire des princes : c'est méconnoître son esprit, puisqu'il déclare dans les termes les plus énergiques, que les souverains seront jugés au tribunal de Dieu plus sévérement que les autres hommes, & qu'ils paieront avec usure l'impunité dont ils ont joui sur la terre. La foi qu'exige encore le christianisme, contredit & humilie la raison : c'est insulter à l'expérience & à la raison même, que de regarder comme humiliant un joug qui soutient cette raison toujours vacillante & toujours inquiete quand elle est abandonnée à elle-même. Que deviendroit donc le monde, Madame ? Que devien-

droient ceux qui l'habitent, si par la douceur de ses consolations, par l'attrait de ses espérances, par les compensations inestimables qu'elle offre aux malheureux, la religion n'adoucissoit dans cette vie les maux inévitables à chaque individu, & plus encore aux gens de bien ? C'est sur-tout dans l'inégalité des conditions, dans la disproportion des fortunes, dans l'inexacte distribution des honneurs & des récompenses, que cette religion fait connoître la douceur de son empire & la sagesse de ses loix, qui temperent & réparent, autant qu'il est possible, les adversités humaines. Comme l'ordre de la société exige pour son propre soutien de la subordination, de la dépendance, de la fatigue; comme la corruption de l'humanité répand sur le général & sur les particuliers des afflictions, des peines, des travaux, des oppressions, des injustices; quel homme pourroit se soumettre aux rigueurs d'un partage si cruel à la nature, sans une lumiere qui lui apprend à supporter les amertumes de son sort, sans un contre-poids qui réprimât les soulévements d'une sensibilité trop souvent juste, sans une loi de soumission qui lui fit accepter, par des vues sur-humaines, tout ce qui peut blesser son esprit & révolter son cœur? Le mal du chrétien n'est, aux yeux

de ſa foi, qu'un mal paſſager ; & toujours propre à lui mériter des récompenſes éternelles. Le mal du philoſophe eſt un aiguillon pour ſa malice, un ſujet pour ſes révoltes, un ferment pour ſon humeur, un motif d'injuſtice & d'iniquité. Par la religion ſeule les maux ceſſent d'être ce qu'ils ſont ; par elle ſeule, ſouffrir eſt un moindre mal que de goûter les douceurs de la vie au préjudice de ſa conſcience & de ſes devoirs ; par elle ſeule, l'homme élevé au deſſus de lui-même, ſe dérobe en quelque ſorte aux mauvais traitements, à la perſécution, à l'iniquité pour ſe repoſer, ſous ſes auſpices, dans un centre de bonheur & de paix au deſſus de tous les revers. (Quelle ſagacité dans ces réflexions ! quelle rapidité dans la narration ! quelle étendue & quelle profondeur dans les vues ! que la religion eſt reſpectable, lumineuſe & conſolante ſous un tel pinceau !)

On aura une idée de M. d'Alembert, en liſant ici ſon portrait par M. l'abbé Sabatier : il eſt vrai à certains égards. « On nous a reproché, dit ce critique éclairé, d'avoir traité avec trop d'indulgence les *Mêlanges de littérature* de M. d'Alembert ; de n'avoir pas aſſez inſiſté ſur les défauts de ſa métaphyſique, ſouvent obſcure, imperceptible, entortillée ; ſur les iné-

galités de son style, tantôt foible, tantôt plein de morgue, & presque toujours froid & bourgeois; de n'avoir pas mis sous les yeux du lecteur le contraste qui résulte de la médiocrité de ses productions, & du ton de mépris qu'il affecte, dans toutes les occasions, pour ce qu'il appelle le *bas peuple* des poëtes, des orateurs, des historiens. C'est à ces critiques à développer leurs sentiments sur cet écrivain. Pour nous, en persistant à dire qu'on le regarde comme un des plus habiles géometres parmi ceux qui n'ont pas eu le génie de l'invention, nous avouerons de bonne foi que nous avons eu tort de le placer parmi nos bons littérateurs. » (Cette derniere réflexion est un peu hasardée, & ne fait pas honneur à la justesse & à la finesse de tact que possede ordinairement M. l'abbé Sabatier.)

« M. d'Alembert, continue ce critique, a cependant joui, sous ce dernier titre, d'une grande réputation, qu'il paroît conserver encore dans les provinces & dans quelques pays septentrionaux. Mais ne doit-on pas convenir qu'il a trop abusé de cette réputation, en voulant établir dans les lettres certains paradoxes qui tendent à dénaturer les genres, & que l'esprit géométrique, si nous entendons par ce mot la

justesse des idées, auroit dû être le premier à réprouver? Les sentiments de M. d'Alembert sur la poésie, par exemple, ne sont nullement d'accord avec les principes fondamentaux & consacrés par l'aveu de tout le monde. En exigeant des vers renforcés de pensées; en préférant dans les vers, les pensées à tout autre mérite, n'est-ce pas en bannir ce qui en fait l'agrément & la vie, l'imagination? Assujettir les fictions, les images, la hardiesse, les écarts de la poésie au ton lourd & pénible de la vérité, c'est ôter à l'esprit humain ces charmes séducteurs qui l'attachent, le captivent & lui font goûter le vrai qu'ils ont embelli. Ce n'est pas que la poésie ne puisse & ne doive accorder son langage avec celui de la raison; mais la gêne du raisonnement & des preuves énerve son activité, & fait avorter les traits de lumiere & de sentiment propres à frapper & à convaincre plus vivement que toutes les pensées, les sentences ou les démonstrations géométriques.

« Pourquoi donc cet écrivain n'a-t-il pas respecté ce que tant d'autres géometres avoient respecté avant lui? Libres de s'exercer dans la sphere des combinaisons, ils ne se sont point élancés dans le monde poétique où ils auroient

paru étrangers ; ils se sont bornés aux plaines arides & immenses du calcul, sans songer à venir ravager les campagnes fertiles qu'arrose le Permesse.

» D'ailleurs, ne seroit-il pas facile de prouver, par des exemples, à l'auteur des *Mélanges*, que des vers aussi *pensés* qu'il le desire, ne pourroient être que des vers détestables ? Ceux de *la Motte Houdart*, les plus pleins de pensées, sont précisément ceux qu'on lit avec le moins de plaisir ; les vers de *St. Evremont* ne sont pas supportables, quoiqu'ils fourmillent de pensées (ce jugement est un peu téméraire) ; tandis qu'un seul trait, un seul tour, une seule image échappée au génie poétique, attache l'esprit, échauffe le cœur & y laisse des impressions profondes.

» La poésie a toujours été regardée comme une imitation de la nature, non comme une science de raisonnement : elle est l'art de peindre, non l'art d'enfiler des pensées. Tous les auteurs qui en ont traité, depuis *Aristote* jusqu'à *Despréaux*, en ont cette idée, *ut pictura poesis erit*. C'est là ce qui forme son essence ; c'est là le but qu'elle se propose ; c'est là ce qui la rend si agréable, si intéressante, & ce qui a de tout temps établi son empire sur les ames sensibles.

» Les

» Les philosophes eux-mêmes ont si bien reconnu sa puissance à cet égard, qu'ils n'ont pas dédaigné d'en emprunter la parure, toutes les fois que leurs talents naturels leur ont permis d'en faire usage. *Pithagore*, *Seneque*, *Mallebranche*, aussi heureusement pourvus des dons de l'imagination, que de la pénétration philosophique, n'ont fait goûter leurs systêmes, leurs maximes, leurs raisonnements, qu'en les assaisonnant des graces que la poésie pouvoit leur prêter. Quand nous disons *poésie*, nous ne prétendons pas la réduire à la simple versification : on sait en particulier que *Mallebranche* n'a fait que deux vers en sa vie, qui l'ont même rendu ridicule ; nous parlons de cette poésie, qui, bien loin d'être ennemie de la prose, en est l'ame & l'ornement. L'immortel *Fénélon* n'a pas eu besoin de s'assujettir aux regles de la mesure & de la rime pour être poëte, & ce n'est que parce qu'il est poëte qu'il se fait lire avec intérêt, & que tout ce qu'il dit s'insinue profondément dans le cœur. S'il se fût borné à accumuler des pensées & des vérités dans son *Télémaque*, il n'auroit pas trouvé des lecteurs, sur-tout s'il eût écrit en vers.

» M. d'*Alembert*, par un retour de réflexion,

a sans doute rétracté intérieurement cette assertion anti-poétique.

» Il auroit pu en faire autant à l'égard de ses principes sur l'éloquence, qui sont à peu près les mêmes que ses principes sur la poésie, & qu'on peut réfuter par les mêmes réponses.

» On trouve encore dans les mêlanges du même écrivain, différents morceaux traduits de *Tacite.* Il faut convenir qu'on doit peu louer sa modestie d'avoir redouté la traduction de l'ouvrage entier. Quoique ces morceaux aient leur mérite, à l'inexactitude près, on ne trouvera pas étrange qu'on leur préfere la traduction de M. l'abbé de la *Bletarie*, qui a paru depuis, & sur-tout celle de feu M. de la *Beaumelle*, que nous connoissons par quelques fragments, & dont nous nous flattons que le public jugera aussi favorablement que nous.

» Nous pensons que personne n'attribuera à un abus de critique le jugement que nous portons sur ce qui nous paroît repréhensible dans les ouvrages de M. d'Alembert. Il ne s'agit ici que de productions littéraires qui semblent être le fruit de ses délassements, & sur lesquelles il n'a pas fondé sans doute sa réputation.

» Il paroît, sur-tout dans son *Abus de*

la critique en matiere de Religion, qu'il s'attache plus aux raiſons, qu'aux graces du ſtyle. Cet ouvrage, composé dans le deſſein de juſtifier les philoſophes du reproche d'incrédulité, n'offre ni plan, ni ſuite, ni liaiſon; mais en revanche on doit rendre juſtice à la dextérité avec laquelle l'auteur traite ce ſujet épineux. Plein de ſoupleſſe & de modération, il préſente ſes penſées dans un jour ménagé, qui écarte de lui le blâme de l'excès, autant que le ſoupçon d'un zele trop vif. Il ſeroit à ſouhaiter que le réſultat de cet ouvrage fût un peu plus décidé; qu'il y eût moins d'ambiguité dans l'enſemble, & que la maniere de procéder de l'apologiſte ne rappellât pas ſi ſouvent ce vers de *Virgile*:

Et fugit ad ſalices & ſe cupit ante videri.

» Il ſemble que la philoſophie auroit dû être plus franche, ſur-tout quand elle a ſa ſource dans une ame auſſi philoſophique que celle de M. d'*Alembert*.

» On ne doit cependant pas condamner cette réſerve: il auroit pu faire comme beaucoup d'autres philoſophes, ſes ſubalternes, ne garder aucune meſure, déclamer à outrance, inſulter ſans égard, prodiguer les épithetes dures, trai-

ter de ſtyle de laquais les écrits anti-philoſophiques, qualifier de libelles les ouvrages où l'on venge l'honneur outragé de quelques gens de lettres, &c. &c. &c. Mais ce perſonnage eût été indigne de lui, & contraire aux intérêts de la philoſophie, qui ſe fait gloire d'un pareil ſoutien. Les chefs d'une ſociété quelconque ne doivent pas ſe compromèttre légérement; il eſt de la dignité de leur prééminence de ſe maintenir irrépréhenſibles. Un commandant de troupes conſerve ſon ſang froid, & laiſſe la témérité au ſoldat. Monſieur d'*Alembert* trouvoit cet heureux tempérament dans ſon caractere autant que dans ſa politique, & il reſpectoit trop le public, pour ne pas ſe faire un devoir de donner du poids à ſon zele, par ſa prudence.

» Après avoir oſé éclipſer quelques rayons de ſa gloire, nous nous livrons avec plaiſir aux juſtes éloges qu'il mérite par d'autres productions.

» Son *Eſſai ſur les gens de lettres* eſt un aſſemblage de ſagacité, d'élévation, d'une noble indépendance, qu'il ſeroit à ſouhaiter, pour l'honneur du monde littéraire, que chaque homme de lettres pût réduire en pratique. Nous ne rougirions plus alors de voir ſubſiſter parmi

nous ces rivalités malignes, ces basses jalousies; ces cabales iniques, qui avilissent les talents & révoltent l'honnêteté ; on verroit s'anéantir l'esprit particulier, qui n'admet que ce qu'il approuve, qui n'approuve que ce qui le flatte; chaque littérateur trouveroit des amis dans les compagnons de sa carriere, & le génie indigent n'auroit pas besoin de chercher des protecteurs en rampant ; on proscriroit sur-tout ces bureaux d'esprit où l'on anathématise les meilleurs ouvrages, quoiqu'on ne puisse s'en dissimuler le mérite ; où l'on encense la médiocrité, parce qu'elle est en état de protéger ou de nuire ; où l'on n'admet tant d'adorateurs stupides, que pour en faire des écho, dont la voix ira d'oreille en oreille déifier tous les membres du tyrannique sénat, & promulguer ses intrépides arrêts : nous aurions la douce joie de voir couler le lait & le miel à côté de l'hypocrene, de pouvoir cueillir les fruits du sacré vallon, sans redouter ceux de la discorde; de dormir sur le Parnasse, sans craindre des réveils fâcheux ; nous verrions renaître en un mot l'âge d'or de la poésie, & le monde savant retraceroit le modele de cette république, dont M. d'*Alembert* auroit été le *Platon*.

» Mais hélas ! la destinée de ce littérateur

philosophe étoit de proposer des félicités qui ne se réalisent pas. Rien n'étoit plus fait pour produire un excellent ouvrage que son discours pour servir de *prospectus* à l'encyclopédie. Si la profondeur des vues, l'intelligence du plan, l'ordonnance des distributions, l'exposition des matieres, l'exactitude des regles, la vigueur des pensées, l'heureuse aisance des tours, la noblesse du style, eussent été capables d'animer les exécuteurs de ce grand dessein, comme tous ces traits réunis ont réussi à attirer les suffrages & les souscriptions ; toute l'Europe seroit en possession du trésor des sciences qu'elle attendoit, & M. d'*Alembert* n'auroit pas eu la douleur d'avoir contribué, par un bel ouvrage, à faire naître de fausses espérances. . . . »

Lorsque M. l'abbé Sabatier dit à M. d'Alembert, *que sa philosophie devroit être plus franche, puisqu'elle a sa source dans une ame vraiment philosophique*, le reproche est légitime. Tout le monde connoît les poésies de M. *Desmahis* ; elles sont pleines de naturel, de délicatesse, de vivacité, de douceur, d'images & d'agréments, & nous ne pouvons que regretter que ce digne éleve des neuf sœurs n'ait pas joui d'une plus longue vie (1). A peine son épître

(1) Il naquit à Sully sur Loire en 1722, & mourut en 1761.

à Mad. de *Marville* fut-elle achevée, que le poëte qui respectoit les lettres, s'empressa de l'envoyer à monsieur d'Alembert, & la voici. (M. Desmahis y fait un aveu de ce qu'il a été, de ce qu'il étoit, & de ce qu'il desiroit être.)

Mais c'est peu de prêter à ma philosophie
Ce tendre, ce touchant que le cœur déifie :
Il est d'autres devoirs, des décrets adorés,
Plus d'une chaîne qui nous lie,
Et des engagements sacrés.
Nous naissons tous sujets d'une double puissance ;
Chaque peuple a son culte, & chaque état ses loix :
Malgré l'audace impie & l'aveugle licence,
Respectons les autels, obéissons aux loix,
Toujours vertueux par systême,
Coupable trop souvent, mais par fragilité,
Du moins, lorsque d'*Aaron* j'entends la voix suprême,
Fidele Israélite, & m'oubliant moi-même,
De ma folle raison j'abaisse la fierté,
Et laisse captiver devant un diadême
Mon impuissante liberté.
Cependant, ennemi du cruel fanatisme,
Secrétement blessé d'un trop grand despotisme,
Je n'ai point l'air esclave au milieu de mes fers.
Telle est mon ame toute entiere,
Et telle sera la matiere
De mes écrits & de mes vers.

Dira-t-on que ce morceau de poésie ne respire pas le langage de la philosophie la plus

pure ? M. Desmahis n'eût-il fait que cette épître, ce seroit plus qu'il n'en faudroit pour consacrer son nom à l'amour, au respect, autant qu'à l'immortalité. Mais pour un envoi aussi flatteur dont les princes les plus vertueux auroient été honorés, quelle fut la réponse du géometre qui préconise si hautement la vertu ? Il est impossible de prononcer en ce moment le nom de M. d'Alembert sans être révolté. L'envie est de toutes les passions la plus difforme & la plus détestable, elle dirigea sa plume. . . . . Voici sa réponse à M. *Desmahis*.

MONSIEUR,

« Je vous aurois lu avec le plus vif intérêt, » si je vous avois trouvé tout entier dans le » miroir de la vertu que vous offrez à mes » yeux : laissez ces sentiments vraiment philo» sophiques à ceux qui le sont eux-mêmes. » Je n'aime à entendre une telle apologie que » de la bouche d'un homme réellement ver» tueux. Cherchez, autant qu'il vous plaira, » à justifier par vos écrits la corruption de » votre cœur ; la meilleure justification est une » conduite saine, ouverte à tous les hommes.

» Vous vous déguisez pour vous rendre plus
» visible. Mon langage va vous paroître un peu
» hardi, Monsieur : à Dieu ne plaise cepen-
» dant que je veuille censurer ici votre piété
» intérieure ; j'en respecte le motif, mais j'en
» blâme l'effet. »

Adieu, MONSIEUR.

Votre très-humble, &c.
D'ALEMBERT.

J'ai de la peine à me persuader que ce trait soit parti des mains de M. d'Alembert. On pourroit le lui pardonner s'il avoit lancé contre ces écrivains dont les systêmes ne renferment qu'un enchaînement de contradictions révoltantes, où la nature se ment à elle-même à chaque page ; un chaos de raisonnements absurdes, un renversement général de toutes les institutions, ou un monstrueux assemblage d'inconséquences & d'atrocités. On pourroit pardonner à M. d'Alembert, s'il l'avoit lancé contre ces frénétiques dont les organes sont entiérement dépravés ; contre ces hommes ineptes qui osent s'ériger en précepteurs du genre humain ; contre ces prétendus judicieux observateurs, qui se vantent de remonter à la source des choses, &

ne s'apperçoivent pas qu'ils la troublent, l'empoisonnent, & n'en font découler que des torrents d'erreurs, de vices & de crimes : on pourroit enfin pardonner à M. d'Alembert, s'il avoit lancé le trait contre *Boulanger*, dont les ouvrages sont remplis d'extravagances, de blasphêmes, d'imprécations & de raisonnements aussi absurdes que rebutants; ou contre *la Métrie*, dont les productions l'auroient conduit sur l'échafaud, sans une prompte fuite, qui le déroba aux perquisitions des magistrats Hollandois.

Mais comment sa plume a-t-elle pu sévir contre un philosophe dont les sentiments ont toujours répondu du bon usage de ses talents? Car on sait que M. Desmahis, quoique éleve de M. de Voltaire, respecta toujours la religion, les mœurs, les lettres & les loix; & que dans toutes ses productions il parut plus jaloux des qualités du cœur que des talents de l'esprit. Quelque vapeur noire dominoit alors le cerveau de M. d'Alembert. Il a eu un moment d'erreur. Quel est l'homme qui en est exempt? Plaignons la sienne en la combattant.

Nous n'avons point prétendu affoiblir par la copie de cette lettre le mérite littéraire de M. d'Alembert. L'équité, qui dirigea ses jugements

ſur les écrivains qui ont contribué à la perfection des ſciences, eſt digne d'un philoſophe impartial : voici un trait qui juſtifie ce que nous avançons. Le patriarche de Ferney, dans un libelle intitulé, *Défenſe de mon Oncle*, a vomi un torrent d'injures contre M. Larcher, littérateur plus verſé que lui dans l'hiſtoire des anciens peuples, & dans la connoiſſance des bons auteurs grecs & latins. M. d'Alembert outré des *tudieu !* des *tout-doux !* des *ventre-ſaint-gris !* des menſonges, des traits de mauvaiſe foi que le génie de l'auteur de *Zaïre* n'avoit pas craint d'employer, ſe tranſporta à *Ferney*, avec M. *Larcher*, pour appaiſer la bile du Patriarche.

Arrivés au domicile de M. de Voltaire : Vous venez ſans doute, Meſſieurs, dit-il aux deux députés, pour rendre hommage à mes lumieres & à mes talents ? Eſt-ce par haſard de la part de quelque puiſſance que vous venez ? C'eſt de la part du monde ſavant, répondent M. d'Alembert & M. Larcher. L'hommage du monde ſavant vaut bien celui d'un prince, reprit modeſtement M. de *Voltaire*. Oui, ſans doute, continuent les députés ; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Le monde ſavant, ajoutent-ils, eſt fort étonné que vous uſurpiez ſes droits,

ſans avoir pour ce les connoiſſances requiſes. Vous parlez des écrivains grecs que vous n'entendez pas ; vous employez le mot barbare de *Baſiloi*, qui n'eſt point grec, au lieu de *Baſileis* ; vous vous ſervez du mot de *Deſpote*, ſans en ſavoir la ſignification ; vous avez ſouvent le mot de *Demiourgos* à la bouche, & vous ignorez ce qu'il veut dire ; vous prenez le nom de *Dynaſtie*, pour celui d'une province ou contrée ; vous appellez les prêtres égyptiens des *Bouteilles* ; car c'eſt ce que ſignifie le mot *Choas* que vous leur appliquez : vous faites paſſer à *Hercule* le détroit de *Calpé* & d'*Abila* dans ſon gobelet, au lieu de dire qu'il le paſſa dans un navire appellé *Scyphus* ; enfin vous êtes véhémentement ſoupçonné, par pluſieurs de vos citations, de ne pas entendre ce dont vous voulez parler.

Le ſavant du pays de Gex étonné, ſe mit auſſi-tôt à crier : *Je ſuis ſeigneur de Ferney, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, & membre de cent académies.* Ce n'eſt pas ce dont il eſt queſtion, reprit M. d'Alembert, nous parlons de grec. Alors l'interrogé entre en fureur, & ſe met à crier : *cuiſtre*, *fauſſaire*, *paillard* ; ce n'eſt pas du méchant françois, c'eſt du grec qu'on vous demande. L'interrogé répond : *bouc*, *craſſeux*, *ſodomite*. Ceci eſt encore du françois,

& non du grec, ajouta le député : mais puisque vous ne voulez pas répondre ſur le grec, voyons ſur les auteurs.

Pourquoi vous êtes-vous aviſé de dire que *Ninive* n'étoit éloignée de *Babylone* que de quarante lieues, tandis qu'il y en avoit cent de diſtance de l'une à l'autre ? Pourquoi faites-vous de cent quatre-vingts ſtades, huit de nos grandes lieues, tandis que cent quatre-vingts ſtades ne font qu'environ trois & demi de nos petites lieues ? Pourquoi établiſſez-vous des temples à *Eleuſine*, où il n'y en eut jamais ? Pourquoi faites-vous d'*Eleuſine* une divinité particuliere, tandis qu'*Eleuſine* n'eſt qu'un ſurnom de *Cérès* ? Pourquoi faites-vous flageller par des prêtres d'*Eleuſine* les pénitents & les initiés, tandis qu'il ne s'agit dans le paſſage de *Pauſanias*, que vous avez cité pour preuve, que de petites baguettes, avec leſquelles les prêtres frappoient, dans les cérémonies, non les initiés & les pénitents, mais les images des dieux des enfers, parce que ces dieux retenoient *Proſerpine* ?

Le grec moderne eſt interdit par toutes ces queſtions, ſes accès le reprennent ; & ſe tournant vers M. Larcher, il ſe met à crier, dans ſon délire : *Janſéniſte, qu'on a vu donner des*

ſcenes au cimetiere de Saint-Médard, vil & ancien répétiteur du college Mazarin! . . .

Je le vois bien, dit M. Larcher à M. d'Alembert, l'étude du grec vient de renverſer, dès le commencement, la cervelle à ce pauvre homme. Il dit que j'ai donné des ſcenes au cimetiere de Saint-Médard, moi qui ſuis né en 1726, & les convulſions en 1729! Il me fait répétiteur au college Mazarin, moi dont la fortune a permis que j'euſſe un répétiteur! Ne nous én étonnons pas, c'eſt ainſi qu'il renverſe tous les faits, qu'il les ſuppoſe, qu'il les défigure. Voilà où l'ont conduit ſes lectures d'*Hérodote*, ſa rage pour le *Sanchoniaton*, forgé par *Porphyre*; ſa fureur de vouloir ſe perdre dans l'antiquité, pour perdre enſuite le ſiecle préſent par ſes rêveries.

Pendant qu'il parloit ainſi, le philoſophe hiſtorien étoit tombé en foibleſſe, ſes petits yeux de feu s'étoient fermés, & ſa grande bouche reſtoit ouverte. Les députés ſe retirerent & le laiſſerent dans cet état, en prenant la précaution d'avertir qu'on allât lui jeter de l'eau ſur la tête, & lui faire prendre de l'ellébore pour purger ſon cerveau.

M. d'*Alembert* & M. *Larcher* retournerent à Paris, faire leur rapport juridique, & le monde

ſavant convaincu que M. de Voltaire étoit *mentis & græcæ linguæ non compos*, il fut délibéré, d'une voix unanime, de lui envoyer un rudiment grec, un répétiteur du college Mazarin, & un *prêtre d'Eleuſine* pour le *feſſer*, d'après ſon ſyſtême, en qualité de pénitént ou *d'initié* : en attendant, ordre à lui de n'écrire que très-peu en françois, & défenſe de parler jamais de grec. (*Les trois ſiecles.* Tome 3.)

Après cette démarche en faveur de M. *Larcher* (dont les mœurs douces & honnêtes méritent autant d'égards, que l'utilité de ſes travaux), il ſeroit plus que téméraire, & j'oſe dire odieux, d'attenter au mérite littéraire de M. d'Alembert. Nous nous ſommes permis cette digreſſion, parce qu'il eſt même flatteur pour un homme de lettres quelconque de ſe voir ainſi critiqué, & l'on doit rendre cette juſtice à quelque zélateurs de la philoſophie qui procurent ſouvent cette conſolation. Quand on veut faire des critiques plaiſantes, il faut d'abord être plaiſant, puis inſtruit, puis véridique, puis honnête. M. *Larcher* ne méritoit pas certainement de la part de M. de *Voltaire* ce torrent d'injures : mais ce ſavant lui avoit été incommode, par ſon zele à relever quantité de bévues répandues dans ſes écrits ; & à re-

dresser les falsifications qu'il s'étoit permises pour appuyer ses systêmes. L'amour-propre de l'auteur de la *Prude*, de l'*Indiscret*, &c. avoit été blessé, & la haine de M. de Voltaire étoit implacable.

Mais nous perdons de vue notre *Découverte Littéraire*. On pourroit donner un conseil à M. *Sabathier*, de Condom, & à M. *Sabatier*, de Cavaillon, dit M. l'abbé *Sabatier*, de Castres, celui de ne pas désavouer des ouvrages qui ne leur sont point attribués. Il est dans la regle que la foiblesse & la timidité, ne jouissent point, aux yeux du public, de la gloire d'un écrit (1) qui ne peut être que l'effet du zele & du courage; mais cette timidité va jusqu'à la crainte servile, quand elle s'empresse avec affectation de désavouer ce que tout honnête littérateur voudroit avoir fait pour l'honneur des lettres, les intérêts de la justice & de la vérité.

Ce conseil est celui d'un critique juste & éclairé : nous voudrions bien pour la gloire de l'*Auteur des trois siecles* qu'il ne s'en fût jamais écarté; mais il se fait des vols en littérature,

(1) M. l'abbé Sabatier parle du *tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire.*

auxquels on ne peut, tout au plus, que donner le nom de *larcins :* mais ces mêmes *larcins* ne devroient jamais se faire, ou du moins on ne devroit jamais les taire ; & puisque *ce genre de trafic ne doit pas plus être interdit en littérature, que dans le commun des arts* (1), pourquoi rougiroit-on de l'avouer ? il faut toujours être de bonne foi. . . . .

. . . .

. . . .

Rendons hommage à la vérité ; nous le répétons, elle ne peut blesser que les esprits ardents, enthousiastes, ou les ames doubles & faussement politiques.

M. l'abbé Sabatier a donc eu tort de nous céler le pinceau de M. d'Alembert lorsqu'il lui a envoyé le portrait de M. de Voltaire, qu'il n'a pas craint de dire lui appartenir entiérement. . . . . Pourquoi taire un plagiat ? Le procédé est-il vraiment de ce littérateur, d'ailleurs estimable (2) ? . . . Taisons-nous.

De grands talents, & l'abus de ces talents porté aux derniers excès : des traits dignes

---

(1) Paroles de M. l'abbé Sabatier.

(2) Tout ce qui est marqué par des guillemets, ou en lettres italiques, est de cet écrivain.

d'admiration, une licence monſtrueuſe : des lumieres capables d'honorer ſon ſiecle, des travers qui en ſont la honte : des ſentiments qui anobliſſent l'humanité, des foibleſſes qui la dégradent : tous les charmes de l'eſprit, & toutes les petiteſſes des paſſions : l'imagination la plus brillante, le langage le plus cynique & le plus révoltant : de la philoſophie & de l'abſurdité : la varieté de l'érudition, & les bévues de l'ignorance : une poéſie riche, & des plagiats manifeſtes : de beaux ouvrages, & des productions odieuſes : de la hardieſſe, & une baſſe adulation : des leçons de vertus, & l'apologie du vice : des anathêmes contre l'envie, & l'envie avec tous ſes accès : des proteſtations de zele pour la vérité, & tous les artifices de la mauvaiſe foi : l'enthouſiaſme de l'intolérance, & les emportements de la perſécution : des hommages à la religion, & des blaſphêmes : des marques publiques de repentir, & une mort ſcandaleuſe : telles ſont les étonnantes contrariétés, qui, dans un ſiecle moins conſéquent que le nôtre, décideront du rang que cet homme unique doit occuper dans l'ordre des talents & dans celui de la ſociété.

Une admiration outrée lui a prodigué autant de louanges, que le zele & la bonne critique

ont enfanté de cenſures contre lui. Ses ſuccès dans quelques genres lui ont procuré des ſuffrages qu'il ne méritoit pas dans d'autres. Les lumieres du diſcernement ont été éclipſées par les tranſports de l'enthouſiaſme, & on aura peine à croire juſqu'à quel point cette eſpece de fanatiſme a pouſſé ſon aveuglement; en un mot, malgré tant de diſparates capables de faire ouvrir les yeux, tout ce que cet écrivain a produit a été accueilli, cru, préconiſé; il eſt devenu l'idole de ſon ſiecle, & ſon empire ſur les eſprits foibles ne ſauroit être mieux comparé qu'à celui du grand *Lama*, dont on révere, comme chacun ſait, juſqu'aux plus vils excréments.

La poſtérité eſt également à l'abri de la ſéduction & de la partialité; elle ſait apprécier les beautés, démêler les défauts, modérer les louanges, fixer les degrés de gloire & de blâme. Le vrai moyen de juger M. de *Voltaire* eſt donc de ſe tranſporter dans l'avenir, de ſe mettre à la place de nos deſcendants, de leur ſupoſer des lumieres, du goût, de l'honnêteté, & de prononcer enſuite, en tâchant d'être leur organe.

Nous ne nous propoſons pas d'analyſer les différents travaux de cette eſpece d'*Hercule* lit-

téraire. L'épopée, la tragédie, la comédie, l'opéra, l'ode, la poésie légere, tous les genres de poésie ont été de son ressort. Dans la prose : historien, philosophe, dissertateur, politique, moraliste, commentateur, critique, romancier, sa plume s'est exercée sur tout. Examinons avec quels succès, en défiant quiconque d'oser nous taxer avec fondement de méconnoître ce qu'il y a de bon dans cet écrivain ou d'outrer la censure dans ce qu'il y a de mauvais.

La Henriade peut, sans contredit, être regardée comme un chef-d'œuvre de poésie, pourvu qu'on n'exige dans un poëme, que la richesse du coloris, l'harmonie de la versification, la noblesse des pensées, la vivacité des images, la rapidité du style ; à cet égard cet ouvrage l'emporte sur tout ce que les muses françoises ont pu produire jusqu'à ce jour de plus brillant. Mais ces qualités, quelqu'éminentes qu'elles soient, suffisent-elles pour l'élever à la hauteur du poëme épique ? Cet intérêt, fruit de l'art & du génie, cet heureux tissu de fictions, ces combinaisons d'incidents qui saisissent & captivent l'ame du lecteur, la tiennent dans un enchantement continuel & la conduisent au dénouement à travers une inépuisable variété de sensations : où les trouve-t-on dans

M. de *Voltaire* ? La magie des grands maîtres a toujours consisté dans ses puissants ressorts ; c'est en les maniant avec habileté qu'ils se sont élevés au dessus de la sphere des esprits ordinaires, & ont donné à leurs ouvrages ce germe d'immortalité qui les rend précieux à tous les peuples & à tous les siecles.

S'il est vrai, comme l'a dit un grand poëte, que le plus ou le moins d'invention & d'intérêt, soit ce qui distingue ou subordonne entr'eux les hommes célebres, on sera forcé de convenir, qu'à ce titre M. de Voltaire ne pourra soutenir de comparaison avec les poëtes qui l'ont précédé. Seroit-ce, en effet, un paradoxe que son héros n'intéresse que parce qu'il est Henri IV ; c'est-à-dire, un roi dont le nom chéri de toutes les nations, adoré dans la sienne, parle à tout le monde en sa faveur ? Pour peu qu'on y fasse réflexion, on trouvera que c'est peut-être à cet avantage que la Henriade a dû son succès ; avantage que n'ont pas eu les autres poëtes, qui ont été obligés de créer leur personnage principal & tous les événements de leur poëme. De quelles ressources d'imagination n'ont-ils pas eu besoin pour intéresser au sort de leurs héros, pour lui concilier successivement l'admiration, l'amour, tous

les ſentiments dont une ame ſenſible eſt capable ? Dans la Henriade le monarque françois eſt toujours heureux ou au moment de l'être : auſſi eſt-on rarement dans le cas d'éprouver par lui ces alternatives de crainte & d'eſpérance, ces intéreſſantes perplexités qui font tour-à-tour partager les diſgraces & goûter les triomphes. Par-là, malgré les graces de ſon élocution, le poëte tombe dans une monotonie inſipide, & cette monotonie produit un ennui invincible comme on l'a déja remarqué.

Tout au contraire eſt varié dans l'Illiade, tout y reſpire, tout y eſt en action. S'agit-il d'un conſeil, d'une bataille, ou de quelque autre événement ? ce n'eſt pas le poëte qui raconte ; il rapproche les objets, il les rend préſents ; le lecteur devient un témoin qui voit & écoute ; l'imagination d'*Homere* entraîne la ſienne toutes les fois qu'il lui préſente de nouveaux tableaux, & ces tableaux varient à l'infini.

Le ton de la Henriade eſt, ſans doute, noble, animé, toujours élégant, mais trop narratif : point de ces douces illuſions qui vous mettent à la place du perſonnage qui parle ou qui agit ; aucun tranſport de cet enthouſiaſme, de cette ardente vigueur d'une ame enflammée

qui maîtrise les autres ames ; aucune éruption imprévue de ce beau feu, qui fait taire la critique lors même qu'elle trouve à condamner dans ces écarts.

Virgile étoit moins animé de ce beau feu qu'*Homere* : il y supplée par l'éclat, la constance & l'égalité. *Stace* & *Lucain* n'en ont produit que des étincelles ; mais ces étincelles donnent au moins par intervalles de la chaleur & de la clarté. Chez *Milton*, c'est un volcan qui embrase & consume tout. Le *Tasse* a su mieux modérer son essor, sans lui rien faire perdre sous le joug de l'art qui le conduit. Le feu du chantre de *Henri IV* n'a d'autre effet que celui d'éblouir ; il pétille, il éclate ; jamais il n'échauffe & ne transporte.

Seroit-ce encore un excès de sévérité que de reprocher à M. de *Voltaire* de s'être trop délecté à prodiguer les portraits ; de n'avoir pas répandu dans ces portraits assez de variété ; de les dessiner tous de la même maniere ; de les peindre des mêmes couleurs ; de n'y avoir ménagé d'autre contraste que celui des antitheses ; de les terminer constamment par des pointes ou des sentences ; d'oublier ensuite dans le cours de l'action, l'idée qu'il a donné de ses personnages pour les laisser agir au hasard,

ſans aucune conformité avec le caractere ſous lequel il les a annoncés ?

Les grands poëtes ſont bien éloignés de ce défaut. Au lieu de s'amuſer à faire le portrait de leurs héros, ils ſe ſont contentés de les peindre par leurs actions, de leur donner des caracteres puiſés dans la nature, d'en diſtinguer les nuances avec autant d'énergie que de vérité, de régler conſtamment leur mouvements & leurs diſcours, ſelon les paſſions & les intérêts qu'ils ont cru devoir leur attribuer pour le reſſort & le développement du poëme.

Ce qui diminue encore le mérite de la Henriade, comparée aux autres poëmes, c'eſt le défaut de merveilleux. On a prétendu excuſer M. de *Voltaire*, en s'efforçant de prouver qu'elle ne comportoit pas ce genre d'ornement. Quand les raiſons qu'on apporte ſeroient auſſi convaincantes qu'elles ſont foibles, que s'enſuivroit-il, ſi ce n'eſt qu'il auroit eu tort d'entreprendre un poëme, dont le ſujet n'étoit pas ſuſceptible de toutes les parties de l'épopée ? Mais a-t-on fait attention que ſa ſtérilité eſt la vraie cauſe de cette diſette ? N'eſt-il pas aiſé de s'appercevoir qu'il a employé le merveilleux par-tout où il a pu, qu'il l'a même outré d'une maniere ridicule ?

Les personnages de la discorde, du fanatisme & de la politique, sont sans doute puisés dans le systême du merveilleux ; mais on sent au premier coup-d'œil qu'ils ont une maniere d'exister & d'agir, dans son poëme, absolument contraire à toute vraisemblance : quoique les divinités du paganisme eussent une existence réelle dans l'opinion des Grecs & des Latins, *Homere* & *Virgile* les représentent sous des images visibles & connues, toutes les fois qu'ils les introduisent sur la scene pour leur faire jouer un rôle. Dans la Henriade, au contraire, la discorde & le fanatisme sont des êtres bizarres, fantastiques ; on ne les voit point, quoique l'auteur les fasse agir & discourir avec ses autres personnages.

M. de *Voltaire* avoit donc raison d'être indécis sur le nom qu'on pouvoit donner à la Henriade ; il s'exprime ainsi lui-même à ce sujet : « Nous n'avions point de poëme épi-
» que en France, & je ne sais même si nous
» en avons aujourd'hui. La Henriade, à la
» vérité, a été imprimée souvent ; mais il y
» auroit trop de présomption à regarder ce
» poëme comme un ouvrage qui doit effacer
» la honte qu'on a reprochée si long-temps à
» la France, de n'avoir pu produire de poëme
» épique. »

Quel que ſoit le nom qui lui convienne, le *lutrin* lui eſt, ſans contredit, très-ſupérieur du côté de l'invention, & l'emporteroit à tous égards, ſi les perſonnages qui figurent étoient plus nobles & l'action plus importante. Malgré la ſtérilité du ſujet, avec quelle adreſſe & quelle fécondité *Boileau* n'a-t-il pas ſû répandre dans ce poëme les richeſſes de la fiction, les reſſources de l'imagination, la diverſité des caracteres, la variété des tableaux, le jeu d'une verſification toujours ſoutenue.

Que dirons-nous du Télémaque, qui eſt & ſera toujours un vrai poëme aux yeux des connoiſſeurs ? . . . . Quiconque ſaura apprécier les traits de l'art & du génie, ſera forcé de convenir qu'un ſeul des épiſodes de cet ouvrage immortel renferme plus d'invention, de conduite, d'intérêt, de mouvement & de vraie poéſie, que la Henriade entiere, moins approchante de l'épopée que du genre hiſtorique.

Pourquoi les admirateurs du chantre de Henri IV ſe ſont-ils tant preſſés de lui attribuer l'honneur excluſif d'avoir donné le ſeul poëme épique dont notre nation peut ſe glorifier ? N'eût-ce pas été aſſez pour ſa gloire & pour celle de leur jugement, de ſe contenter

de dire qu'il a donné le premier poëme héroïque en vers, qui ait réussi en notre langue ?

D'autres littérateurs, aussi inconsidérés, n'ont pas craint d'élever la muse tragique de M. de Voltaire au dessus de celle de Corneille & de Racine. N'est-ce pas insulter à la crédulité publique ? & ont-ils pu espérer qu'on les en croiroit sur leur parole ? On convient, sans doute, que l'auteur de *Mérope*, d'*Alzire*, de *Mahomet* est digne du premier rang, après ces deux peres de la tragédie : on sait qu'il s'est fait un genre qui paroît lui être propre ; mais les esprits judicieux & éclairés savent, en même temps, qu'il ne doit ce genre qu'au tragique qui l'avoit précédé, sans en excepter l'auteur d'*Atrée* & de *Radamiste*, qu'on peut lui opposer comme un rival redoutable. Corneille éleve l'ame, Racine l'attendrit, Crébillon l'effraie. M. de Voltaire a tâché de fondre dans sa maniere le caractere dominant de ces trois poëtes ; ce qui a fait croire, avec assez de raison, à plusieurs critiques, qu'il n'est alternativement que leur copiste, sans avoir de genre qui lui soit véritablement particulier: quoi qu'il en soit, si cette facilité à s'approprier si habilement les qualités de ses modeles, ne suppose pas le

véritable génie, elle annonce du moins un talent assez distingué pour justifier en partie les éloges de ses admirateurs. Nous croyons devoir même ajouter que du côté de la morale & d'un certain ton d'humanité qui respire dans toutes ses tragédies, l'auteur de *Zaïre* l'emporte sur les autres poëtes tragiques; mais il falloit, pour conserver cet avantage, qu'il respectât les vrais principes & se défiât de la maniere de débiter, à tout propos, des sentences & des maximes. Qui ne s'apperçoit en effet que ses personnages montrent trop de penchant à discourir; qu'ils raisonnent le plus souvent, lorsqu'ils devroient agir; que le poëte se met indiscrétement à leur place? mal-adresse qui nuit toujours à l'illusion & affoiblit l'intérêt. La passion ne fut jamais sentencieuse; la nature sait s'expliquer sans emphase & sans détours. Comment après cela la raison & le goût pourroient-ils trouver des acclamations prodiguées à ces tirades philosophiques, applaudies d'abord par la surprise de la nouveauté, aujourd'hui par habitude? & encore sont-elles abandonnées au peuple des spectateurs.

Si M. de Voltaire est plus moraliste que nos autres poëtes tragiques, combien lui sont-ils supérieurs pour l'invention des sujets, la con-

texture des plans, la conduite de l'intrigue; l'art de deſſiner les caracteres, de les ſoutenir, de les varier, fruit précieux du vrai talent & la marque la plus ſûre du genie? Pourquoi faut-il, au contraire, que par une fatalité qui n'établit pas ſon mérite dans les eſprits clairvoyants, il ne ſe ſoit preſque jamais attaché qu'à des ſujets traités avant lui? D'un autre côté, où trouvera-t-on dans les plans qui lui appartiennent, la hardieſſe, la régularité, la ſoupleſſe, la dextérité qui caractériſent ceux de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon*? Les reſſorts de ſes pieces ſont communément foibles, meſquins, & peu dignes de *Melpomene*. Des lettres ſans adreſſe, des quiproquo, des enfants inconnus, des reconnoiſſances, des oracles, des prodiges; tels ſont les agents perpétuels de ſa muſe toujours timide, embrouillée, chancelante, pour peu qu'elle ſoit abandonnée à elle-même.

Sur quelles raiſons les admirateurs s'appuient-ils pour établir ſa ſupériorité? Ils diſent que ſes tragédies ſont plus ſouvent repréſentées que celles de ſes prédéceſſeurs. Qui ne ſentira que ce raiſonnement eſt à peu près de la même force que celui de Scudery, qui prétendoit également prouver la ſupériorité de ſa tragédie

de l'*Amour tyrannique*, ſur celle du *Cid*, parce qu'il y avoit plus de Suiſſes tués à ſa piece qu'à celle de Corneille ? Quand on ignoreroit que le choix des repréſentations dépend des comédiens, & non du public, on ſeroit encore en droit de leur répondre, que les pieces de *Corneille* & de *Racine* ne paroiſſent ſi rarement, que parce qu'elles ont occupé la ſcene pendant près d'un ſiecle; qu'il eſt peu de perſonnes qui ne les ſuſſent par cœur, & que l'amour de la nouveauté fait ſouvent courir après des beautés frivoles, ſans affoiblir le tribut d'admiration qu'on doit aux beautés ſolides : on pourroit leur répondre encore, que M. de *Voltaire* étant devenu le poëte à la mode, le goût du ſiecle, corrompu par ce poëte lui même, ne doit pas ſervir de regle, quand il s'attaque uniquement à lui; qu'il paroît aſſez que ce goût ne s'occupe que de ce qui peut l'amuſer ; qu'il s'inquiete peu s'il eſt d'accord avec les vrais principes ; & qu'enfin, indépendamment des diſpoſitions de la multitude pour ſon poëte favori, les reſſorts de la cabale qui le préconiſe, contribuent plus que tout le reſte, à le rendre poſſeſſeur excluſif du théâtre, &c. &c. &c.

Fin de la premiere Partie.

MÉMOIRES SECRETS
DE Mde. DE TENCIN,
SES TENDRES LIAISONS AVEC GANGANELLI,
OU
L'HEUREUSE DÉCOUVERTE
RELATIVEMENT A D'ALEMBERT;

Pour ſervir de ſuite aux Ouvrages de cette femme eſtimable.

PAR M. l'Abbé BARTHELEMI.

La vérité ſera toujours mon idole.

SECONDE PARTIE.

1792.

PRÉFACE.

UNE femme honnête vous confie le ſecret d'une galanterie qu'elle aura eue en ſonge ; mais vous le révélez imprudemment : je dis que votre révélation ne peut porter à ſon cœur qu'une très-légere bleſſure ; les devoirs de l'hymen qu'elle ne ſauroit violer, en effacent toute l'empreinte : elle eſt perſuadée que des plaiſirs illicites ſont une fleur dont l'éclat s'éteint pour toujours ſous la main qui la cueille ; d'ailleurs raſſurée par la conviction forte qu'on a de ſa chaſteté, ce motif irrépréhenſible eſt un mobile trop puiſſant pour ne pas diſſiper chez elle toute crainte.

Révélez le myſtere d'une coquette, elle pourra être vivement affectée ; mais ſa douleur ne ſera qu'inſtantanée ; elle ne conçut jamais le projet de la ſageſſe ; nouvelle Celimene du Miſanthrope, la fauſſeté & la légéreté de ſon caractere lui feront bientôt oublier votre calomnie.

Dévoilez les petites fortunes d'une laïs, quoi-

qu'elles lui aient ſouvent coûté beaucoup de peines, elle vous pardonnera facilement votre crime. La pudeur fut éteinte dans ſon cœur dès ſa naiſſance, & la prodigalité de ſes faveurs ne ſauroit réveiller en ſon ame le moindre reſſentiment.

Que conclure de ces différentes révélations? qu'elles ne portent atteinte à aucune des trois S*** que nous peignons ici. La premiere eſt une Lucrece, dont la chaſteté détruit toute opinion défavorable à la chaſteté même; la ſeconde rit de la fleur que mille inſenſés s'arrachent à ſes genoux. Comment pourroit-elle être bleſſée de votre légere indiſcrétion? La troiſieme ſe met entiérement à l'abri d'une ſcrupuleuſe délicateſſe; toute regle de mœurs eſt chez elle annéantie. Ainſi vous l'offenſerez très-rarement, parce que le joug de la pudeur auquel elle s'eſt ſouſtraite à jamais, la rend preſque toujours inſenſible aux procédés les moins flatteurs.

Je ne ſais par quelle fatalité ſe trouve dans

ce dernier portrait celui de quelques Angloiſes très-ſpirituelles ; mais où peuvent conduire la lecture *de la lettre à Leucippe de Thérese la philoſophe*, & celles d'autres écrits auſſi déteſtables ? A une fauſſe philoſophie, au pyrrhoniſme, au matérialiſme & à la dépravation des mœurs. Cependant leur imagination quelquefois exaltée par les pieces les plus ſaillantes, a produit les rêves les plus intéreſſants ; on les lira avec plaiſir dans cet eſſai.

Dans les deux premiers portraits ſe trouvent peintes des *Bregy*, des *la Suze*, qu'il ne faudroit ni voir, ni entendre pour ſe garantir de leurs charmes. Je n'ai pas été le ſeul admirateur de leur beauté & de leur eſprit. La tragédie, la comédie, l'opéra, l'ode, la poéſie légere, l'hiſtoire, la philoſophie, la mythologie, la morale, la critique qui les occupoient tour-à-tour, ont donné lieu à des rêves auſſi utiles & auſſi agréables que les objets qui les ont produits. Toutes avoient ſoin d'en faire à leur réveil un détail circonſtancié, & me les man-

doient ſucceſſivement. M. l'abbé qui a eu les mêmes ſoins, rêve à ſon tour de la maniere la plus intéreſſante, ſi je puis m'exprimer ainſi.

PROLOGUE.

PERSONNE n'ignore que Mad. de Tencin fut long-temps le joujou de M. de Voltaire, qui étoit bien des fois derriere la toile lorſque cette femme charmante écrivoit.

RÊVES
DE M^DE. DE TENCIN,
ÉCRITS AVEC M. DE VOLTAIRE.

PREMIER RÊVE.

L'INFIDÉLITÉ VENGÉE PAR L'INFIDÉLITÉ MÊME.

Miſs Colcy à Floribonde.

VOUS ſavez, Floribonde, que lorſqu'il arrive pendant le ſommeil que les eſprits animaux qui ſont dans le cerveau en ébranlent quelques parties de la même maniere que, ſi un objet agiſſoit ſur les organes des ſens, pour lors l'ame éprouve une ſenſation qu'on appelle *ſonge*. Vous n'ignorez pas également qu'on ne ſonge preſque jamais en dormant qu'aux choſes qu'on a ſenties étant éveillé, parce que les parties du

cerveau qui ont déja été ébranlées par l'action de quelque objet extérieur, sont bien plus aisées à être ébranlées que celles qui sont toujours demeurées en repos.

Cette nuit Morphée a fait de moi une des plus célebres actrices (1) que la France ait renfermées dans son sein. Frappée des beautés que j'avois senties à la représentation du chef-d'œuvre de Racine ; émue par les charmes puissants des passions douces que j'y avois éprouvées, & attendrie par le plus intéressant des ressorts (la pitié) ; je me suis vue sur la scene, fondant en larmes & prête à jouer. Athalie étoit mon rôle. Après l'avoir rempli avec toute la noblesse qu'il exigeoit, je suis allée déposer chez moi les lauriers du théâtre.

Inquiete cependant de n'avoir point vu le pere de la tragédie dans sa loge enfoncée, & nourrie par un sentiment d'orgueil, je me transporte en sa maison pour lui faire part des applaudissements qu'on m'avoit prodigués. A peine suis-je arrivée au premier escalier, que la jeune Zélinde (c'est le nom d'une jeune actrice que

---

(1) Mlle. Champ-Mêlé, digne élève de Melpomene, qui recueillit plus d'une fois les tendres hommages de l'auteur de *Britanicus*.

l'auteur d'Efther formoit pour la tragédie; la mort l'enleva au théâtre à l'âge de quatorze ans) me dit d'un air attendri & malicieux : « Le bon papa, dont vous faites les plus cheres » délices, & qui foupire fi fouvent à vos ge- » noux, vient de........ » Comment, petite friponne, à mes genoux?... Ah! vous trouvez que je devine. « Oui, vous dis-je, le bon papa » de qui j'efpere partager un jour la fenfibilité, » s'eft tranfporté chez.... chez.... » Achevez, lutin, confeffez la vérité: « Le bon papa » eft allé fouper chez Mad. de Fontanges. » Un malin fourire qui accompagnoit fa réponfe chancelante, me fit foupçonner un fouper bien différent. Il me fouvint auffi-tôt qu'il y avoit deux feftins fplendides chez les amis des neuf fœurs. Alors M. Regnier Defmarais (1) & M. l'abbé de Chaulieu (2). Je penfe que la li-

(1) Les élégies, les églogues, les odes & les fonnets de M. Regnier Defmarais, refpirent le naturel, la délicateffe & l'enjouement.

(2) Les poéfies de M. l'abbé de Chaulieu font pleines d'aménité, de fentiments, & la volupté qu'on y rencontre à chaque pas, y eft toujours peinte avec les caracteres qui lui font propres, le regard tendre, le fourire gracieux & l'air négligé.

berté qu'on respire chez l'abbé d'Aumale (1) l'aura plus volontiers porté à partager les délices de la volupté que les mets exquis de la table du secrétaire de l'académie. Je m'y transporte. On me dit que Racine n'est point encore venu, & qu'il sera très-surement chez monsieur Desmarais. Je veux satisfaire ma curiosité : un honnête domestique y répond, en me disant que M. Racine est sorti avec Mad. Délindes pour se rendre à l'invite gracieuse de M. l'abbé de Chaulieu. Je vole chez l'abbé d'Aumale. Un laquais à physionomie empruntée me dit fort doucereusement, qu'il n'avoit point encore vu entrer M. Racine. Cet honnête refus augmente ma jalousie secrete, & me rend ingénieuse.

Le desir de briser les chaînes de l'esclavage qu'un mari couvre ordinairement de fleurs, ne sauroit susciter un artifice plus puissant que celui auquel je recours pour punir le perfide. Je vais chez une marchande de modes qui avoit quantité d'habits de masque ; j'y prends une soutanelle, un collet, une calotte, enfin tout l'accoûtrement d'un grand-vicaire inutile ou d'un poupin ambré. Ainsi déguisée, je retourne chez l'abbé de Chaulieu, & m'annonce pour l'abbé

(1) On sait que M. de Chaulieu étoit abbé d'Aumale.

Abeille. Mais j'ai mal emprunté le nom; je n'aurois jamais soupçonné que la migraine du prieur lui eût permis d'aller s'asseoir au milieu des plaisirs. L'abbé de Chaulieu veut connoître *ce nouvel abbé Abeille*; il vient lui-même, & m'invite à partager les délices de sa société. J'entre dans son salon voluptueux; le premier objet qui s'offre à ma vue, est Mlle. Dusanos, dont le langage dicta souvent les loix de Melpomene, sans inspirer les mêmes passions que sa beauté. Son front noble, ouvert, peignoit l'expression de son ame. Deux globes étincelants, couronnés par deux sourcils hardiment ceintrés, exprimoient avec énergie tous les sentiments de l'amour. Ses levres, trône de son cœur, avoient la fraîcheur des roses, & sa bouche le tour le plus voluptueux. Trente deux sœurs d'albâtre qu'unissoient des gencives de corail, disputoient la victoire aux riches perles d'Orient; ses cheveux bruns sur son col blanc, étoient de l'ébene & de l'ivoire. . . . . Pour mieux la peindre, Junon n'eut jamais autant de majesté, ni Vénus autant de graces. . . .

Je cherche en vain à me soustraire aux regards fixés sur moi; ma folie décele mon amour; je suis connue, & j'entends murmurer de toutes parts: *c'est Champ-Mêlé! c'est Champ-Mêlé!* L'ingrat

ſeul ne veut point ſe perſuader la préſence de ſon amante ; il inſulte à l'excès de ma tendreſſe par une raillerie piquante & s'écrie : « Nouvelle Abeille, qui picorez ſi bien les fleurs, vous nous ferez part des ſucs brillants dont votre miel ſe compoſe. » A l'inſtant on éteint les bougies pour me faire goûter les délices d'un ſpectacle que M. Deſmarais avoit promis au cercle. Mais je me dérobe à la ſcene qu'on me préparoit, & me gliſſe dans un petit ſalon, ſéjour de la molleſſe & du plaiſir. Le traître va être puni de ſa perfidie. Mélanthe, le jeune Mélanthe va s'unir à mes chaînes pour toujours. Je me jette ſur un couſſin mollement étendue, & me croyant dans l'iſle merveilleuſe qu'habiterent autrefois *Irza* & *Marſis*. Ma débile voix lui dicte ces paroles qu'inſpire une vive tendreſſe :

« Vois-tu mon ſein ? comme il eſt enflammé !
» Vois comme il bat. . . Viens, ô mon bien aimé !
» Viens, que ta bouche humecte un peu la mienne.
» Mets ſous ma tête un bras qui la ſoutienne. . . . .
» L'Amour combat, il veut être vainqueur,
» Il entre au port, y fait un doux ravage ;
» L'épine cede, il enleve la fleur,
» Et le plaiſir a conſommé l'ouvrage. »

Je me réveille après avoir goûté quelque temps les douceurs du repos. Mélanthe ! m'écrié-je,

viens enlacer de nouveau tes bras dans les miens ! que ta présence a pour moi de charmes ! combien elle augmente l'attrait qui aiguise nos plaisirs ! quelle volupté tu as fait régner sur toutes les facultés de mon ame ! viens, que le plus doux lien nous unisse à jamais. Mes cris sont inutiles...... Mélhante n'est plus....... Son absence ne fait que me rappeller le souvenir amer de mon premier égarement. Je veux le pleurer : larmes injustes !..... n'est-il pas dans la nature de venger l'infidélité par l'infidélité même ?

SECOND RÊVE.

État des femmes dans la société.

J'ÉTOIS cette nuit au sein d'une société brillante. Dix-huit à vingt femmes la composoient. Chacune regardoit son ton supérieur à celui des gens d'esprit. Elles étoient toutes, pour ainsi dire, comme les paysans de diverses provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation ; mais qui préferent la langue nationale au patois des autres provinces. Leur conversation roula pendant longtemps sur les prérogatives des charges de leurs

maris, fur celles de leur naiffance, fur leurs aventures galantes, & fur les ridicules donnés ou rendus à un fouper. Une d'entre elles que ce langage ennuyoit, parla celui de la raifon, & s'exprima en ces termes : « Nous fommes les
» fleurs charmantes deftinées à relever le coloris
» de l'univers; mais ne nous laiffons jamais fé-
» duire par ces jolis madrigaux; gardons-nous
» bien de nous en tenir à ces avantages fuper-
» ficiels; il n'en eft déja que trop parmi nous,
» qui, contentes de ce partage, femblent avoir
» renoncé à tout autre emploi qu'à celui de
» charmer les yeux. Nous avons une deftination
» différente, nous fommes créées pour une fin
» plus noble que celle d'offrir un vain fpec-
» tacle; nos charmes ne font que l'annonce
» d'autres qualités plus touchantes. Nous réduire
» à la beauté, c'eft nous dégrader, & nous
» mettre prefque de niveau avec nos tableaux.
» De petits foins, des complaifances minutieu-
» fes, une fervile imitation de la part des
» hommes; tout cela fuffira-t-il donc toujours
» pour les mettre en faveur ? Serons-nous fans
» ceffe jetées par eux dans une diffipation con-
» tinuelle, pour laquelle nous ne fommes point
» faites ? Les afferv irons-nous tellement à nos
» caprices, qu'ils fe trouveront toujours con-

» fondus avec nous ſous les mêmes travers ?
» Ne trouveront - ils donc plus chez nous qu'une
» foibleſſe capable d'augmenter la leur ? Renon-
» çons donc à jamais à de perfides adorations
» qui font la honte de notre ſexe ; ceſſons d'être
» l'objet public d'un culte qui nous déshonore :
» nous ſommes bien faites pour être aimées &
» pour faire les délices d'une ſociété bien ré-
» glée ; mais appellées à une vie tranquille,
» nous ne devons point être abandonnées à ce
» tourbillon d'hommes inappliqués, qui ſe repro-
» duiſent journellement autour de nous ; nos
» graces, pour être moins communiquées, n'en
» feront que plus d'impreſſion. Il nous ſied bien
» de vivre un peu à l'ombre, & de ne nous
» répandre qu'autant qu'il faut pour mieux goû-
» ter le plaiſir d'être rendues à nos familles &
» à nous-mêmes. » A ce diſcours je crus entendre un oracle ; ou c'eſt un Socrate déguiſé qui parle ainſi, me dis-je à moi-même : non, il n'eſt point de femmes à qui cette fantaiſie raiſonnable ait jamais paſſé par la tête. J'avoue que je demeurai long-temps interdite ; & je ne ſais quelle divinité vint en ce moment préſider à ma raiſon, pour tenir moi-même un ſemblable langage : « C'eſt la foule, dis-je, à ces
» femmes qui étoient toutes d'une beauté raviſ-

» sante, c'est la foule qui est à craindre pour les
» mœurs ; je vous conseille de l'éviter, si vous
» voulez vous soustraire aux impressions d'un air
» contagieux ; mais il est très-avantageux, &
» pour vous, & pour nous, que vous ne vous
» refusiez pas à une société paisible & choisie :
» dans une telle société, bien loin de se faire
» un échange de vices, il se fera une utile al-
» liance du plaisir & de la vertu ; notre esprit
» s'y polira sans s'énerver ; & vous, en épurant
» nos joies, vous nous communiquerez de cette
» douceur qui vous fait obtenir tout ce que vous
» desirez. Vous êtes l'ame de la société, à la-
» quelle vous faites prendre la forme qui vous
» plaît. Les cours les plus brillantes ne vous
» doivent-elles pas une partie des agréments
» qui les décorent ? Oui, vous savez non-seule-
» ment éveiller la société, mais on peut même
» vous regarder comme le grand ressort qui la
» fait mouvoir. Il est vrai que l'administration
» des affaires & les différentes branches du gou-
» vernement sont entre nos mains ; mais cette
» distribution ne fait que confirmer votre pou-
» voir d'une maniere plus authentique. Nous
» nous conduisons plus par le cœur que par l'es-
» prit ; en quelque mains que soit le pouvoir,
» n'est-il pas toujours à la disposition de ce

» qu'on

» qu'on aime ? Cherchez, cherchez à étendre la
» ſphere de vos penſées, & vous ſerez en état
» de nous ſournir d'utiles conſeils : vous êtes
» douées d'une vivacité qui vous fait ſaiſir des ob-
» jets qui nous échappent, & ſouvent vous êtes
» capables de la même rigueur que les hommes
» les plus hardis. Pour moi, le malheur que je
» vous imputerai toujours, eſt celui de faire trop
» peu d'attention à ce que vous valez. Vous
» vous occupez inutilement toute votre vie d'une
» beauté à laquelle vous ne pouvez rien ajouter,
» & vous ne vous donnez aucun ſoin pour aug-
» menter votre eſprit : à cet égard vous vivez
» dans la plus criminelle indifférence, & votre
» dernier ſoupir eſt plus pour la perte de la
» beauté que pour la perte de la vie. Apprenez
» que la beauté ne mérite nos hommages qu'au-
» tant qu'elle accompagne une belle ame. La na-
» ture n'a ordinairement revêtu de charmes que
» ce qui pourroit être ſalutaire ; un beau fruit
» eſt rarement un poiſon ; auſſi eſt-ce un monſtre,
» pour ainſi dire, dans la nature qu'une belle
» perſonne vicieuſe. Réfléchiſſez ſur vos heureuſes
» diſpoſitions, & vous ne verrez plus cette con-
» damnable indifférence étouffer en vous les plus
» précieux dons. »

TROISIEME RÊVE.

Les Richesses.

Je croyois être seul dans le temple de Plutus : aveugle & juste Dieu, lui disois-je, à qui voit-on distribuer les trésors ? A des avares qui les enterrent, à des prodigues qui les dispersent sans raison, à des ames viles qui les emploient d'une maniere conforme à leur bassesse, à des hommes affreux qui les rendent l'instrument de leurs projets criminels. Ah ! si tu faisois tomber sur moi tes faveurs, je les répandrois avec une sage économie dans le sein de mes amis vertueux ; je soulagerois l'honnête homme pauvre & languissant ; je soutiendrois ces jeunes gens d'une heureuse espérance, qui dès leurs premieres années, privés de leurs peres, sans appui, sans fortune, perdent le fruit des dispositions qu'ils ont reçues des dieux ; je conserverois à la vertu ces jeunes filles, encore innocentes, que leur pauvreté semble destiner au vice. L'humanité te rendroit graces des trésors que tu m'aurois accordés, parce que mes richesses seroient, en effet, celles de l'humanité.

Je finissois de parler, le temple trembla ; je vis la statue du Dieu s'ébranler. « Cesse de » te plaindre, me dit-il, prends cet or : la » seule reconnoissance que je te demande, » c'est d'en faire l'usage que tu promets. »

. . . .

. . . .

. . . .

A ces mots, je vis un monceau d'or devant moi : je le ramassai avidement, & je gagnai ma maison, sans même me ressouvenir de rendre grace à Plutus. Rentré chez moi, je me dis à moi-même : que tu vas faire d'heureux ! Tout en parlant, je tournai les yeux de côté & d'autre dans ma chambre étroite, digne de ma philosophie & de mon ancienne pauvreté : mais, dis-je, quel tort ferai-je aux hommes que je veux servir ? & quand j'emploierois une petite portion des richesses que je leur destine, à me loger, à me meubler décemment, je pourrois même, dans la retraite resserrée qui m'a suffi jusqu'à présent, recevoir avec commodité les malheureux qui viendront implorer mon secours ?

Aussi-tôt je sors, en fermant ma porte avec soin : je vois une maison à vendre ; elle étoit vaste, superbement décorée & remplie de tou-

tes les commodités imaginables. Je fus ébloui ; j'oubliai que ce faste convenoit peu à ma philosophie, & au plan que je m'étois fait ; j'en fis l'acquisition : de-là j'allai acheter les meubles qui m'étoient nécessaires. . . . .

. . . .

Je les pris d'une magnificence qui répondoit à celle de la maison où ils devoient être placés. C'est dans cette maison, disois-je, que je vais donner l'hospitalité. Le voyageur accablé de fatigue, qui trouvera chez moi toutes les aises de la vie, bénira long-temps le ciel de lui avoir fait rencontrer pour hôte, un homme aussi bienfaisant, & Jupiter me comblera de ses bienfaits.

Sans penser jamais à moi-même, & toujours rempli de l'idée de procurer aux heureux que j'allois faire, toutes les douceurs desirables, j'achetai une grande quantité d'esclaves. En mon chemain je trouvai un nombre innombrable de malheureux qui imploroient avec larmes ma pitié : les uns étoient jeunes : ils peuvent travailler, disois-je, ce sont des fainéants à charge à l'état, par mauvaise volonté, & que la république devroit punir ; d'autres estropiés, couverts de plaies & d'ulceres, sembloient ne

traîner que des restes informes de l'humanité : ah ! disois-je tout bas, leurs maux ne sont que factices ; ce sont des ruses inventées par ces misérables pour toucher le cœur du public ! Les autres étoient accablés par l'âge : ce ne sont point là, continuois-je, les malheureux que je dois secourir ! . . . .

. . . .

. . . .

Ils subsistent, parce qu'ils ne rougissent pas de demander leur subsistance ; leurs besoins sont soulagés, parce qu'ils ne cachent point qu'ils ont des besoins ; prêtons une main secourable à ces infortunés, qui, gémissant sous le poids du malheur, n'osent pas même avouer qu'ils sont malheureux, qui conservent cette fierté que la misere augmente encore dans les ames élevées, & qui trouvent leur mort dans ce sentiment si louable. En retournant à mon nouveau palais, je rencontrai nombre d'amis dont les traits même ne m'étoient pas connus ; l'un m'avoit vu au portique, l'autre sur l'empyrée, un autre dans le temple ; tous avoient pour moi la plus haute estime, l'amitié la plus tendre. Je les conduisis chez moi ; la plupart sembloient peu opulents : leur donner un répas frugal, c'étoit remplir la promesse que j'avois

faite au dieu Plutus. Le repas fut ſplendide, & rien n'y fut épargné. Lorſqu'il fut fini, j'eus le malheur de bâiller; tous les convives me propoſerent de faire ma partie pour me récréer. Je penſai que l'amour des malheureux ne devoit pas me priver de toutes ſortes de plaiſirs. On apporta des dés; je jouai d'abord petit jeu, & je perdis. L'intérêt, l'opiniâtreté, la fureur qui animent tous les joueurs s'emparerent bientôt de moi.

Le jeu fut doublé, triple, quadruplé; je parios à chaque coup, & à chaque coup je perdois. On ne quitta pas le jeu que je n'euſſe perdu le quart de mes richeſſes. . . . . .
. . . .

J'avois trouvé les convives très-aimables; ils m'avoient témoigné mille égards; leur imagination s'étoit épuiſée à inventer des ſoins pour moi. Ils m'offrirent de renouveller leurs viſites; je l'acceptai; mais je me promis bien de ne plus jouer. Je ſuis encore riche aſſez, diſois-je, pour ſecourir les malheureux, & pour goûter la douceur de la ſociété. Le dieu Plutus ne ſauroit trouver mauvais que je ne vive point en hibou & que je reçoive des amis. L'un d'eux m'offrit de m'amener ſa ſœur: voir la ſœur d'un ami n'eſt point une action blâmable, &

je lui témoignai tout le plaiſir que j'aurois à la connoître. Dès le lendemain matin il me l'amena : une affaire preſſante le forçoit de me quitter un inſtant ; il me laiſſa ſeul avec ſa ſœur : elle étoit belle & touchante ; je lui parlai avec indifférence ; mais quelle indifférence peut tenir contre la beauté ? Ma voix s'attendrit, bientôt elle devint foible & tremblante ; dans une diſtraction, ma main prit la ſienne ; dans une autre diſtraction, ma bouche ſe colla ſur ſes levres ; dans une autre diſtraction, j'imprimai un baiſer ſur ſon ſein ; dans une autre diſtraction. . . . . . que la philoſophie eſt foible, quand la paſſion ſe fait ſentir ! je ceſſai d'être philoſophe avant d'avoir ſeulement imaginé que je pouvois ceſſer de l'être. . . . .

. . . .

Ma nouvelle maîtreſſe m'avoit rendu heureux aſſez gaiement ; mais après l'inſtant de plaiſir elle verſa un torrent de larmes. Que je ſuis malheureuſe, s'écria-t-elle ! ô fatale foibleſſe ! ah, cruel ! vous avez abuſé d'un inſtant où je ne me connoiſſois plus ! quelle victoire avez-vous remporté ? Je n'étois plus à moi, pouvois-je me défendre ? Que deviendrai-je ?

Déshonorée dans tout Athenes, vil mépris de ma nation entiere, ſans fortune, objet du mépris des hommes même les plus mépriſables, que dis-je ? objet de ma propre haine, où fuir, loin des mortels & de moi-même ? . . .

. . . .

Je lui donnai une ſomme conſidérable ; le remede opéra, ſa gaieté lui revint, & jamais amante ne fut plus tendre. Elle me propoſa de prendre l'air. Nous avions à peine fait quelques pas dans les rues d'Athenes, qu'elle parut admirer les riches étoffes étalées ſur la boutique d'un marchand. Je les lui achetai. Une femme, des plus riches de la république, paſſa couverte de tous ſes diamants ; ils attirerent l'attention de ma maîtreſſe ; je lui en donnai de ſemblables. Une jolie maiſon fixa ſes regards ; j'en fis l'acquiſition pour elle. Elle loua les plaiſirs champêtres ; je m'informai s'il n'y avoit pas de maiſon de campagne à vendre : on m'en indiqua une ; nous y allâmes, & je m'en accommodai avec le propriétaire. Je prévins tous ſes deſirs ; j'eus ſoin qu'elle eût la compagnie la plus agréable. Elle m'apprit que ſon frere étoit pauvre ; je l'enrichis. Elle me

dit qu'elle avoit un oncle malheureux ; je lui fis du bien. Elle me parla d'un coufin peu aifé ; je rétablis fa fortune. Elle aimoit le jeu ; j'avois juré de ne jouer jamais, cependant je manquai à mes ferments pour l'amour d'elle, & nous jouâmes auffi malheureufement l'un que l'autre. Tous les jours je formois pour elle de nouvelles parties, je travaillois à inventer pour elle de nouveaux plaifirs ; les dépenfes les plus fortes ne me coûtoient rien, & j'avois oublié la promeffe que j'avois faite au dieu Plutus, & l'ufage que je devois faire de fes faveurs.

Je m'en fouvins un jour, & je voulus compter avec l'efclave que j'avois fait mon intendant ; je trouvai qu'il ne me reftoit plus rien, & que j'étois confidérablement endetté. Je vendis ma maifon, mes effets, mes efclaves, & ce que j'en tirai ne put fuffire à payer mes dettes. Je devins pauvre ; ma maîtreffe qui refta dans l'opulence, ne me regarda plus, & je me réveillai fatisfait de n'avoir été riche qu'en fonge. . . . .
. . . .
. . . .

QUATRIEME RÊVE.

L'Homme.

Je crus une nuit que Jupiter formoit le monde, & que j'étois à ſes côtés. Il prit un peu de terre, & dit : Je veux que tu ſois un lion, & auſſi-tôt je vis un lion paroître au lieu du morceau de terre. Il créa ainſi ſucceſſivement tous les animaux, & il voulut enfin que le dernier morceau de terre qu'il tenoit, fût un homme. D'un morceau de terre faire un homme ! quelle ſeroit donc cette puiſſance ? J'avoue que cette penſée me jeta bientôt dans un chaos de raiſonnements d'où il ne pouvoit réſulter que des idées vagues. . . . . D'un morceau de terre faire un homme ! former un corps qui voie, qui penſe, qui agiſſe, qui puiſſe faire le bien & enfanter tous les crimes ! Je fus tourmenté bien long-temps par un réchauffé de délires les plus extraordinaires.

Cependant à cet ordre du ſouverain des dieux, je vis ſur la terre ſe remuer quelque choſe de foible & d'aſſez informe ; ce quelchoſe ne put qu'au bout d'un très-long-temps s'élever ſur ſes pieds, & déja les autres ani-

maux avoient acquis toute leur force. Je m'approchai de ce quelque chose que Jupiter avoit nommé un homme ; mais je l'abandonnai bientôt , parce que la plupart des autres animaux me parurent avoir beaucoup plus d'instinct , & être bien plus amusant. Tout chez eux me ravissoit, m'enchantoit ; j'étois témoin de leurs caresses mutuelles ; leurs sens étoient la base de leur amour, pour lequel ils n'admettoient aucun examen ; leurs sensations me faisoient éprouver des sentiments délicieux. . . . .

Enfin l'homme grandit peu-à-peu , sa bouche formoit des sons articulés , par lesquels il exprimoit ses pensées , & je les comprenois : ce qui me donna encore plus d'éloignement pour lui ; car elles étoient d'une folie & d'un orgueil dont je ne pus qu'être irrité. Il mendioit mes regards ; eussé-je été le plus vil des hommes , je crois qu'il m'auroit même tendu la main. Sa vanité étoit extravagante , il vouloit que je lui rendisse un salut. « Il est plus no-
» ble de mendier du pain , lui répondis-je ,
» que de mendier un salut , un coup d'œil ,
» car le pain est utile. »

Mais je suis, me dit-il , le plus bel ouvrage de Jupiter , & beau comme je suis , je dois croire que je lui ressemble ; c'est pour moi qu'il

a créé tout ce que je vois ; cette terre eſt deſtinée à me ſervir de promenade , ces fleuves ne coulent que pour me déſaltérer , cette mer eſt deſtinée à faire un ſpectacle agréable à mes yeux ; ce ſoleil , qui eſt plus grand que ma tête , a été attaché au haut des cieux pour m'échauffer ; cette lune , qui eſt preſque auſſi grande que la paume de ma main , doit m'éclairer dans l'obſcurité des nuits ; ces étoiles , qui ne ſont guere moins grandes que mon petit doigt , ont été ſemées dans le ciel pour que ma tête fût couverte d'un d'ais d'aſur & de feu. O Jupiter ! je te rends graces ; tu pouvois me laiſſer dans le néant , & tu m'as élevé preſque juſqu'à toi , tu m'as donné l'empire de l'univers. Tout me dit , tout me répete que je ſerai toujours parfaitement heureux ; que je ne dois être né que pour toi ; que c'eſt ici le ſéjour éternel qui convient à cette ame ſublime émanée de ta divine puiſſance ; que jamais je ne marcherai au milieu des noires perſécutions , des inquiſitions odieuſes , des trahiſons , des aſſaſſinats , des horreurs du carnage ou de la ſervitude. . . . .

. . . .

. . . .

Oui , tous ces animaux ont été créés pour

me ſervir ; pour obéir à ma voix ; je ſuis leur ſouverain , & je n'ai de maître que Jupiter même. . . . .

. . . .

Tandis qu'il parloit , un lion ſortit d'un antre. L'homme prit à l'inſtant la fuite , & grimpa ſur un arbre en murmurant encore tout bas, que ce lion qui l'effrayoit , étoit créé pour lui être ſoumis. . . . .

. . . .

Tremblant & preſque inanimé, il laiſſa paſſer le lion , & deſcendit enſuite de ſon arbre. Je ſais tout, continua-t-il, & mon œil ſublime & perçant pénetre tous les ſecrets de Jupiter.

. . . .

Ce ſoleil, qui brille de tant d'éclat , eſt une plaque d'or que le maître des dieux a clouée au ciel , & cette lune eſt par conſéquent une plaque d'argent , rien n'eſt ſi clair.

. . . .

Je puis, ajouta-t-il, commander à mes paſ-

ſions & y mettre un frein. A ces mots, il vît une vigne ; il cueillit quelques grappes, les preſſa, en fit une liqueur, la goûta, & la trouva délicieuſe. La liqueur lui monta à la tête; il s'en apperçut : elle pourroit me nuire, dit-il, il faut que je n'en boive pas davantage d'aujourd'hui; & puiſque je commande à mes paſſions & à mes deſirs, rien n'eſt ſi aiſé. Il laiſſa donc ce vaſe. Mais quand j'en boirois encore un coup, cela me pourroit-il faire quelque tort ? Et il boit. Hé bien, ce coup que je viens de boire ne m'a guere plus étourdi que je n'étois : quand je redoublerois, quelle conſéquence y auroit-il ? Il but encore ; & reprenant toujours le même raiſonnement, & diſant toujours qu'il ſavoit dompter ſes paſſions, l'homme tomba ivre. . . . .

. . . .

. . . .

Il reſta long-temps enſeveli dans un ſommeil léthargique. A ſon réveil, ſa tête étoit appeſantie, ſon corps foible & douloureux, ſon cœur abattu. Toujours perſuadé que rien n'avoit été fait que pour lui, & que les herbes qui l'environnoient devoient renfermer une vertu ſalutaire, il en cueillit & en mangea. Auſſitôt il tomba dans des convulſions affreuſes,

& touchoit à ſon dernier moment. Je m'apperçus qu'il s'étoit empoiſonné ; je pris pitié de lui, je lui fis avaler le ſuc d'une herbe qui étoit un contre-poiſon certain. Il me dut la vie, & n'en fus pas plus reconnoiſſant. Il prétendit que la nature ſeule l'avoit ſauvé, & non pas mon remede. C'eſt que la gratitude eût coûté à ſon amour-propre, & que ſon orgueil ne vouloit pas avouer que j'euſſe des connoiſſances qu'il n'avoit pas. . . . .

. . . .

Ceſſes donc du moins, lui dis-je, créature ingrate de tout rapporter à toi ſeul, de croire que tout a été fait pour toi ! Eſt-ce pour toi qu'a été formée cette herbe qui te donne la mort ? Eſt-ce pour te ſervir qu'exiſtent ces animaux qui menacent tes jours, & à qui peut-être cette même herbe qui t'ôteroit la vie, ſert de nourriture ? Tu penſes que Jupiter a fait de toi ſon ouvrage de prédilection ; & combien d'animaux l'emportent ſur toi par la force ! Il n'y en a pas, du moins, qui ſoient ſujet à autant d'infirmités ; il n'y en a pas qui ne connoiſſent mieux que toi ce qui leur eſt ſalutaire & ce qui peut leur nuire. En as-tu vu engloutir comme toi les ſucs des fruits qui

peuvent leur causer une ivresse dangereuse ? En as-tu vu comme toi manger des herbes empoisonnées ? Toi seul est nu & exposé à toutes les insultes de l'air ; toi seul n'as aucune arme pour repousser les attaques des animaux tes ennemis ; tous peuvent t'outrager & te trouvent sans défense. Quitte donc ton orgueil ; & loin de te croire le chef-d'œuvre de Jupiter, reconnois qu'il n'a fait de toi qu'un ouvrage de caprice. . . . .

. . . .

. . . .

L'homme humilié & embarrassé de mon discours, resta long-temps enseveli dans un profond silence & les yeux inclinés vers la terre ; mais enfin levant son front avec plus d'orgueil que jamais, ah ! me dit-il, ne soyez pas étonné de la bizarrerie qui regne dans l'univers : je viens d'en découvrir la cause. Vous avez toujours cru qu'il est un Jupiter, & il n'y en a point. Comment, m'écriai-je, aussi indigné que surpris, est-ce toi qui t'es fait toi-même ? est-ce toi qui as formé ce monde ? Non, me répondit-il avec la même audace : le hasard à tout fait, & rien n'est plus facile à comprendre. Les éléments, où la matiere premiere, où les atomes confondus ensemble, nageoient indifféremment

remment dans l'immenſité de l'étendue ; les uns de ces atomes étoient quarrés, les autres crochus, les autres octogones : ſans ceſſe ils ſe rencontroient, ſe fuyoient, ſe rapprochoient les uns des autres. Par ſucceſſion de temps, à force de mouvements & de rencontres variés à l'infini, la terre s'eſt formée, le ſoleil de même, &c. Cette matiere premiere, diſpoſée d'une certaine façon par le haſard, a fait des corps organiſés, qui ſont des animaux : ces organes diſpoſés auſſi d'une certaine façon par le haſard, ont produit la faculté de penſer que je poſſede ſeul, à l'excluſion de tous les animaux.

. . . .

. . . .

. . . .

Ici, l'homme finit ſon diſcours, & l'on voyoit à ſon air qu'il s'applaudiſſoit fort de tout ce qu'il venoit de dire. . . . . . .

. . . .

. . . .

Un taureau fier & majeſtueux, qui étoit toujours reſté auprès de nous pendant notre converſation, & qui avoit toujours paru ruminer profondément, ne put retenir plus longtemps ſon indignation & parla en ces termes :

. . . .

. . . .
. . . .

Tu mériterois, animal auffi fuperbe que foible, que je te frapaffe d'une de mes cornes, & te rendiffe au néant dont jamais tu n'aurois dû fortir. Toi feul des animaux as, dis-tu, la faculté de penfer : je fuis de ton avis, fi par cette faculté tu entends le pouvoir de former des idées bizarres & infenfées. Tu es, as-tu dit, le premier des animaux ; & nous, nous fentons l'égalité que Jupiter a mife entr'eux tous. Le chien eft vainqueur du lievre, & eft terraffé par le loup : d'un coup de corne, je donne la mort à celui-ci, & le lion m'affomme d'un coup de fa queue : lui-même feroit enlevé par l'éléphant avec facilité. Nul de nous ne croit que tout a été fait pour lui ; mais nous fentons tous que nous fommes chers au maître des dieux, qui nous a faits, & qui a voulu que chacun de nous trouvât fur la terre fa fubfiftance. Nous ne fommes pas furpris en voyant des plantes qui nous feroient dangereufes, parce que nous penfons qu'elles font utiles à d'autres animaux qui ne font pas moins dignes que nous de la vie. Tu te vantes de tout favoir ; & nous, nous nous vantons feulement d'avoir formé le foleil qui donne la vie & la chaleur à

tout ce qui eſt ſur la terre, tandis que d'autres êtres lui rendent grace, ſans doute, d'avoir créé ces autres aſtres, dont l'utilité nous eſt moins ſenſible. Tu dis que tu commandes à tes paſſions ; mais Jupiter a bien plus fait pour nous, car il ne nous en a point donné. Il a fait que nous ayons envie de manger, quand notre corps a beſoin de nourriture ; il a fait que le taureau deſire la geniſſe, quand il doit procurer la propagation de ſon eſpece. Cette raiſon que tu eſtimes tant, & que nous n'avons pas, n'eſt qu'un deſir aveugle & effréné de ſavoir tout, & le fruit que tu en tires, c'eſt de ſavoir ſi tu es de bonne foi, que tu ne peux rien connoître ; elle fait ton ſupplice, & le maître des dieux te l'a donnée pour te punir de ton orgueil ; ſache donc que tous les autres animaux ont été formés par lui dans un inſtant de tendreſſe, & qu'il t'a créé dans un inſtant de haine ; auſſi nous te fuyons tous, car nous t'avons tous en horreur. . . . .

. . . .

. . . .

Le ſage diſcours du taureau me frappa au point que je m'éveillai en ſurſaut, & le ſonge de cette nuit me donna matiere à réflexion pendant bien des jours.

CINQUIEME RÊVE.

Le Philosophe.

JE songeai une nuit que j'errois dans une forêt épaisse, sans savoir où j'étois. Tous les pas que je fis pour retrouver mon chemin ne firent que m'égarer davantage : enfin je me trouvai auprès d'une grotte que la nature s'étoit plu à embellir ; une douce horreur régnoit à l'entour ; des arbres hauts & touffus l'environnoient & y formoient le plus épais ombrage ; des rocailles variées à l'infini faisoient l'ornement de l'entrée de la caverne ; auprès étoient des sieges de gazon & de mousse : je m'y reposai, & déja je tombois dans les plus profondes réflexions, lorsqu'elles furent tout-à-coup interrompues par l'arrivée d'un vénérable vieillard.

Jamais je n'ai été frappé de tant de respect : sa taille étoit noble, son port majestueux, son regard mêlé de douceur & de fierté ; une longue barbe lui tomboit sur la poitrine : ce n'étoit qu'à la blancheur de ses cheveux, à des traits plus grands & plus marqués qu'on reconnoissoit qu'il avoit atteint à la vieillesse ; car il avoit conservé toute la vigueur du

jeune âge : à peine osai-je lever les yeux sur lui ; je le pris pour Saturne, le pere du maître des dieux ; je tombai à ses genoux ; il me releva en souriant : c'est aux dieux seuls, dit-il, en me serrant la main, que doit être réservée cette marque de respect. Eh quoi ! m'écriai-je, seriez-vous un mortel ? Oui, mon fils, je le suis, répondit-il, & les ans qui s'accumulent sur ma tête, m'avertissent que la mort n'est pas loin de moi. . . . .
. . . .
. . . .

O mon pere ! comment accorder avec cette bonté tendre que vous me témoignez, la haine que vous avez sans doute pour les hommes, puisque vous les fuyez ? . . . . Je ne hais pas les hommes, répartit le vieillard, mais je ne puis rien faire pour leur bonheur, & j'ai cru qu'il m'étoit permis de chercher le mien dans la solitude. . . . .
. . . .
. . . .

Ils l'ont donc traversé, votre bonheur, lui dis-je ? vous les avez donc trouvé méchans ?
. . . .
. . . .
. . . .

J'ai cru du moins qu'ils l'étoient, répondit-il ; mais depuis que je suis éloigné d'eux, depuis que j'ai fait des réflexions sur leur cœur, & que j'ai cherché à les excuser, je crois qu'en général il est peu d'hommes méchants, mais qu'il n'en est point qui ne fasse du mal, ce qui revient au même pour ceux qui vivent avec eux.

. . . .

Eh ! mon pere, comment sans méchanceté peuvent-ils tous faire du mal ? . . . .

C'est, mon fils, qu'ils n'ont qu'une très-foible lueur de raison. Oui, leurs crimes n'ont d'autres causes que leurs erreurs ; ce défaut de raison les empêche de voir que tout dans le monde n'est que bagatelle & misere : ils se sentent malheureux, & se croient capables de parvenir au bonheur, comme s'il n'étoit point réservé aux dieux seuls. . . . .

Le pauvre croit qu'il ne faut qu'être riche pour le goûter : il s'enrichit & n'en est que plus infortuné. Une maison considérable à sou-

tenir lui donne mille soins ; des débiteurs par leurs faillites le font trembler pour sa fortune ; sa femme ne s'occupe qu'à la dissiper ; ses enfants le déshonorent , parce qu'ils savent que leur pere peut acheter leur impunité. . . .

. . . .

. . . .

Que le riche feroit heureux s'il en étoit quitte à ce prix ! L'ambition vient encore le dévorer. Il parvient à occuper les principales places de l'état, il fait de grandes choses, & mille envieux jurent sa perte. Il fait des fautes, parce qu'il est homme, & tout un peuple l'accuse ; on lui reproche jusqu'à ses bonnes actions. Il ne connoît plus de répos ; nuit & jour il faut que par vanité il travaille pour le bien du peuple qu'il n'aime point & qui le hait. La crainte de la disgrace est un ver rongeur qui le tourmente sans cesse ; son ambition qui avoit paru satisfaite, renaît encore avec plus de force. La seconde place avoit fait tous ses vœux : la premiere seule peut à présent le tenter. Il se fait un parti ; le crime ne l'épouvante plus : heureux s'il périt ! mais s'il parvient à ce qu'il desire , ce n'est qu'un nouvel instrument qu'il ajoute à son supplice. . . .

. . . .

Les mêmes rôles ſe jouent dans toutes les claſſes des hommes ; ſans ceſſe on change d'état, de lieu, de ſociété, & l'on ne ſe trouve pas plus heureux dans un temps que dans un autre : on eſpere tout de l'avenir ; il ne peut rien faire pour nous, ſi ce n'eſt de nous amener la mort : c'eſt dans nos cœurs qu'eſt la ſource de notre miſere. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Voilà où conduit la fauſſe idée du bonheur ; delà les cabales, les trahiſons, l'envie, les forfaits. On n'aime point à faire du mal, mais on ſe détermine à en faire pour devenir plus heureux, c'eſt-à-dire, plus riche ou plus grand.

. . . .

. . . .

. . . .

Que les hommes feroient bien différents, ſi la ſaine raiſon parloit à leur eſprit ! ils reconnoîtroient alors quel eſt leur véritable intérêt & que cet intérêt eſt inſéparable de la vertu. Peut-être dans l'état de nature les hommes n'avoient-ils que le beſoin phyſique qui leur crioit de le ſatisfaire : mais il n'en eſt pas de même dans la ſociété ; il y a tels préjugés qui

peuvent y devenir des vertus indiſpenſables ; parce que tous les membres s'y ſoumettant, celui qui s'éleve contre détruit l'harmonie ; ſouvent telle action condamnable qu'on traite légérement, eſt un crime contre la ſociété, & qui tend à ſa deſtruction, ou du moins à en troubler la paix. Fuyez, mortels coupables, qui ne regardez que vous, comme ſi vous exiſtiez ſeuls ; fuyez loin de l'aſſemblée des hommes, ſi vous ne pouvez que leur arracher leur repos. . . . .

. . . .

. . . .

O le plus ſage de tous les humains, m'écriai-je ! vous n'avez jamais connu les foibleſſes de l'humanité, & en fuyant les hommes, vous vous êtes élevé au deſſus d'eux. . . . . .

. . . .

. . . .

Je n'ai pas toujours vécu dans la ſolitude, interrompit le vieillard ; j'ai été, comme un autre, enveloppé dans le tourbillon du monde ; j'ai aimé des femmes qui me jouoient, des amis qui ne m'aimoient point ; j'ai rampé ſous mille protecteurs qui m'ont fait mille promeſſes, & qui m'ont toujours trompé. Dégoûté des déſagréments que j'avois eſſuyés, j'ai

fui les hommes ; l'aigreur de mon esprit s'est adoucie par l'éloignement : je ne dirai pas que je les aime, mais je ne les méprise ni ne les estime. . . . .

. . . .

Mais, lui dis-je, si les hommes ne sont pas foncièrement méchants, ils peuvent n'être pas incorrigibles. Je me fais un plaisir d'espérer qu'un sage quelque jour leur prouvera que c'est en eux-mêmes qu'ils doivent chercher leur bonheur, que ce n'est qu'en eux-mêmes qu'ils peuvent le trouver, que ce n'est point un état plus ou moins haut qui rend plus ou moins fortuné ; que le laboureur peut être aussi heureux que le monarque, s'il est persuadé que le monarque peut être aussi malheureux que lui.

. . . .

Votre sage n'opéreroit rien, me répondit le solitaire : on l'écouteroit, on l'applaudiroit, mais on ne se corrigeroit point, parce que les hommes ne suivent que le conseil de leur cœur.

. . . .

Je lui repréſentai qu'il y avoit, ſans doute, des hommes qui, par la force de la raiſon, ſe trouvoient exempts des vices de l'humanité, pour qui l'ambition n'avoit point de charmes, en qui l'amour n'étoit point fureur, qui étoient contents du peu que le ciel leur avoit accordé, & qui le béniſſoient de ne leur en avoir pas encore accordé moins. Ces mortels, ajoutai-je, ſont-ils d'une nature privilégiée, ou plutôt tous ne leur reſſembleront-ils point quand on leur aura fait connoître la véritable & ſaine raiſon? . . . .
. . . .
. . . .

Les hommes dont vous parlez, répondit froidement le vieillard, ont peu de vices, parce qu'ils ont peu de paſſions ; ils ne font point d'efforts pour être vertueux ; je vous l'ai dit, ils ſuivent l'impreſſion de leur cœur. Direz-vous qu'un eunuque ſoit tempérant, parce qu'il n'attente point à la vertu de votre fille? Mais, n'eſt-il point, répondis-je avec feu, des hommes bienfaiſants qui ſe plaiſent à ſecourir l'humanité? Direz-vous que ce ſoit par défaut de paſſion, ou plutôt n'eſt-ce point par la noble paſſion de faire des heureux? . . . . .
. . . .

. . . .

On a des vertus par orgueil & par foiblesse, interrompit le vieillard. Un grand accorde des graces, parce qu'il n'a point la force de résister aux importunités ; un riche répand ses trésors, parce qu'il veut passer pour généreux. Heureux du moins les vices qui ressemblent à la vertu !

. . . .

Mais vous, lui dis-je, vous êtes un véritable sage : pourquoi voulez-vous être seul ?

. . . .

Je suis sage parce que je suis dans un désert. Si je retournois parmi les hommes, je redeviendrois, sans doute, bientôt semblable à eux. Le feu des passions est couvert, mais il n'est point éteint : on le verroit reparoître dès qu'il trouveroit des aliments. Mais comment donc corrigera-t-on les hommes ? . . . .

. . . .

On ne les corrigera point, parce que Jupiter

ſeul peut changer la nature des êtres. Il eſt vrai qu'il y a des hommes que leurs paſſions portent au crime & à la noirceur ; mais ainſi l'a voulu Jupiter, & nous devons le bénir. S'il n'a pas tout fait pour le mieux, il a tout fait ſuivant ſa volonté. Eſt-ce à nous de nous plaindre, & nous a-t-il créés pour lui preſcrire des loix ? Je priai mon ſolitaire de ſouffrir que je reſtaſſe auprès de lui ; mais il le refuſa : il craignoit que la compagnie même d'un ſeul homme ne le rendît moins vertueux.

SIXIEME RÊVE.

L'Amour.

JE rêvois une nuit que je me promenois dans le lieu le plus agréable du monde ; des arbres plantés dans l'ordre le plus recherché, & taillés avec art, formoient des allées où régnoit une douce obſcurité. J'y errois avec plaiſir, & mon eſprit éprouvoit la gaieté que la beauté de ces lieux inſpiroit. Au bout des allées, je vis des parterres jonchés des plus belles fleurs : les jets d'eau qui s'élançoient avec impétuoſité dans les airs, répandoient à l'entour une fraîcheur délicieuſe. Je ne pouvois me laſſer d'admirer. Enfin je vis un berceau, j'y entrai pour goûter un inſtant de repos : j'apperçus un lit de roſes, & deſſus un enfant qui dormoit : que de graces, que de charmes avoit cet enfant ! J'avouai dans ce moment qu'avant de l'avoir vu, j'avois toujours ignoré ce que c'eſt que la beauté. . . . . . Il étoit profondément endormi, & cependant on remarquoit ſur ſon viſage une vivacité inexprimable. Il y avoit dans ſon air quelque choſe de malin, & même, ſi l'on veut, de perfide : mais je ne ſais com-

ment cet air lui ſeyoit. Quoique ſes yeux fuſſent fermés, il ſembloit qu'on en démêlât les attraits. Je ne pouvois le quitter ; je m'aſſis à côté de lui, je l'éveillai malgré moi, par un ſoupir qui m'échappa ; il ſoupira lui-même en ouvrant les yeux, & les tournant de mon côté : Ah ! c'eſt-toi, dit-il, qui viens interrompre mon ſommeil ! il faut bien que je me venge. A ces mots, il me perça d'un trait qu'il tenoit caché. Mon premier mouvement fut de pouſſer un cri ; je me croyois frappé d'un coup mortel. Ah ! traître enfant, m'écriai-je, qui pourroit d'un âge ſi tendre, craindre une telle perfidie ? Cependant un charme inconnu ſe gliſſoit dans mon ame ; j'éprouvois, au lieu de douleurs, un ſentiment délicieux ; je ne me trouvois plus le même : mon cœur s'attendrit, des pleurs coulerent de mes yeux ; mais que ces larmes étoient douces à verſer ! Enchanté, ravi, ne me connoiſſant plus, j'embraſſai cet enfant qui venoit de me frapper. Il ſourit : Hé bien, dit-il, les bleſſures de l'amour ſont-elles bien douloureuſes ? Pour toute réponſe, je voulus l'embraſſer encore . . . . . . Ce n'eſt pas moi qu'il faut embraſſer ; c'eſt en rendant hommage à la beauté que l'on doit révérer l'Amour. Tourne les yeux. . . . . J'obéis ; je vis une nym-

phe . . . . . qu'elle étoit belle ! après l'Amour, je n'avois rien vu de si charmant! . . . . . . Amour, lance encore un de tes traits dans mon cœur. Je ne saurois assez l'aimer: comme la pudeur colore ses joues de ce vif incarnat qui enflamme les desirs ! les graces l'ornent de tout ce qu'elles ont de plus séduisant ! Amour, divin Amour ! embrase tout mon être ! qu'un torrent de faveurs enivre ma tendresse ! prépare mon ame à la volupté & mes sens à la jouissance !

Je dis, je vole à elle, j'allois me jeter à ses genoux : je n'ose, mon cœur le veut, la crainte m'arrête. Je la regarde, elle baisse les yeux, je les baisse moi-même ; je veux parler, je garde le silence ; je brûle, & je forme le dessein de lui cacher mes feux. . . . . . Ah ! que je puisse seulement obtenir d'être souvent auprès d'elle ! je la verrai, je lui parlerai, je serai trop heureux ! Cette permission que je desirois, je l'obtins. J'avois cru qu'elle suffisoit à mon bonheur ; mais qu'il est cruel de voir sans cesse ce qu'on aime & de n'oser le lui dire ! . . . . Quelquefois elle jetoit sur moi les yeux avec douceur ; quelquefois elle me parloit avec bonté & même presque avec tendresse ; quelquefois elle soupiroit,

piroit. . . . . . . Quelle joie je ressentois alors ! une douceur inexprimable me couloit de veine en veine ! . . . Elle m'aime, disois-je : peut-être auroit-elle autant de plaisir à m'apprendre son amour, que j'en aurois à lui déclarer le mien ; la pudeur de son sexe est tout ce qui l'arrête. Ah ! parlons. . . . . . si je lui étois indifférent . . . . si ce n'étoit que de l'amitié qu'elle eût pour moi . . . . ah ! gardons le silence. Si j'allois l'irriter ! . . . D'autres fois elle étoit plus sérieuse, plus réservée ; c'en étoit assez pour inquiéter un amant. Quel tourment mon cœur éprouvoit alors ! . . . Je me suis toujours trompé : non, elle ne m'aime point. Eh ! comment ai-je cru qu'elle m'aimât ? Pourquoi lui aurois-je plu ? Quel titre avois-je pour la charmer ? . . . O la plus adorable des nymphes, ai-je pu me croire digne de toi ? C'étoit trop t'offenser . . . . Tu ne m'as jamais aimé ; tu ne m'aimeras jamais ; l'inégalité est trop grande entre nous . . . Fuyons loin d'elle ; cherchons loin de ses yeux un repos qu'ils ne me rendroient jamais. . . . . La fuir ! ah ! si je dois mourir de douleur ; mourons du moins auprès d'elle, ou qu'un nouveau trouble agitant mon cœur, s'empare de tous mes sens ; que mon ame semble s'exhaler, & que

l'excès de mes desirs m'en ôte presque le sentiment. . . . .
. . . .
. . . .

Tels étoient les mouvements qui se passoient dans mon cœur ; ils l'agitoient quelquefois ensemble, quelquefois tour-à-tour. Que l'amour, quand il est sincere, donne de plaisir & cause de douleur ! à peine ose-t-on lever les yeux sur la beauté qu'on aime ! Mes regards timides annonçoient la violence de mes desirs ; tout mon être en étoit subjugué ; je ne voyois plus, je ne pensois plus, & cependant je n'existois que pour sentir. . . . .
. . . .
. . . .

Enfin l'occasion de me déclarer fut amenée par ma nymphe elle-même. J'étois assis avec elle sur le bord d'une fontaine ; elle prononça le nom de l'amour. Ah ! lui dis-je, que quelquefois il est cruel d'aimer ! figurez-vous quel doit être l'état d'un amant qui craint sans cesse d'offenser celle qu'il aime, qu'il adore & n'ose le lui dire ! Tel est tout amant véritable.

L'amour sincere est toujours craintif. Je finis en poussant un soupir qui s'exhaloit du fond de mon cœur. L'embarras & la timidité insé-

parables d'une premiere passion, ne me permettoient pas de découvrir le feu qui me dévoroit à l'objet qui l'avoit allumé. . . . .
. . . .
. . . .

A ce soupir, me dit-elle, à la chaleur avec laquelle vous parlez, on croiroit que vous êtes l'amant que vous peignez. Ah! sans doute, j'aime . . . . dois-je rendre grace à l'amour, ou dois-je l'accuser? j'aime la plus aimable des nymphes, & mon malheur n'en est que plus grand, si elle ne m'aime point. . . . . . Que devroit cependant m'importer son amour, puisque sans doute, elle ignorera toujours le mien? Le sien ressemble trop à l'amitié pour être une passion véritable. L'amour, tel que la nature l'inspire, doit être l'ouvrage d'un instant; il doit être aussi rapide que l'éclair. . . . . .
. . . .
. . . .

Cette obstination à garder le silence, interrompit-elle, me paroît assez mal fondée. Un amour sincere mérite du retour, & vous en êtes digne à d'autres titres. . . . .
. . . .
. . . .

Ce mot me donna quelqu'assurance. Je lui

parlai encore quelque temps de l'objet de mes feux ; je l'obſervois ; elle me parut inquiete ; il me ſembloit qu'elle craignît que ce ne fût une autre qu'elle. Elle m'ordonna, d'un ton abſolu, de lui nommer celle qui avoit triomphé de mon cœur. Je tenois toujours les yeux fixés ſur elle : je crus appercevoir qu'elle ſe repentit auſſi-tôt de l'ordre qu'elle m'avoit donné. Elle ne ſavoit où porter ſa vue ; un léger tremblement la ſaiſit ; la rougeur ſe répandit ſur ſon front. . . . . Si c'étoit elle que j'aimais, (le moment d'une déclaration eſt embarraſſant, eſt difficile à ſoutenir ;) mais ſi ce n'étoit pas elle ? . . .

Je craignois de mon côté, parce qu'un amant craint toujours ; mais l'inſtant étoit trop favorable, il falloit en profiter. Regardez, lui dis-je, d'une voix foible & obſcure : voilà celle que j'aime. En parlant je lui montrois l'eau de la fontaine, que même le zéphyr n'oſoit agiter. L'altération de mon viſage lui déceloit aſſez l'état de mon cœur. L'amour alloit conduire lui-même ma main que l'émotion rendoit tremblante ſans lui rien faire perdre de ſon adreſſe.

Son ſort étoit décidé ; elle étoit ſûre que je l'aimois. Son embarras augmenta de même que ſa rougeur ; elle détourna les yeux ; qu'alloit-

elle me répondre ? son silence étoit aisé à interpréter. Je m'enhardis, je ne cessai point de la presser que je n'eusse obtenu l'aveu qui fit mon bonheur. Mais l'embarras, la honte, l'émotion s'emparerent de tous mes sens; je chancelois, je tremblois, je rougissois & n'osois lever les yeux sur la seule que je voyois. Mais un de ses mouvements porta subitement dans mes veines tout le feu de l'amour.

Je passai quelque temps plongé dans les délices. Le soleil en se levant, le soleil à son coucher, nous voyoit enivrés d'amour : la nuit qui cachoit la clarté ne pouvoit interrompre nos plaisirs. Mais peut-on aimer & ne point se tourmenter? Je crus que ma chere nymphe ne m'aimoit point autant que je l'aimois: quel supplice ! M'aimes-tu, lui disois-je souvent ? . . . Peux-tu le demander, répondoit-elle ? ne te l'ai-je pas assez prouvé ? ne te l'ai-je pas assez dit ? Ah ! m'écriois-je, répete-le sans cesse, je ne l'aurai jamais assez entendu. C'est par trop d'amour, que je crains que tu ne m'aimes moins. Je t'aime, je t'aimerai toujours ! . . . . Ah ! qu'il m'est doux de te dicter ainsi ce que je veux que tu me dises ! . . . Viens dans mes bras, nymphe adorée, appuie-toi sur mon sein, prouve-moi que tu m'aimes,

en me faisant mourir de plaisir. . . . . . .

. . . .

. . . .

Un tourment bien plus cruel m'étoit réservé, & bientôt j'en éprouvai toute l'horreur. Dans le lieu charmant que nous habitions étoient des jeunes bergers, qui tous inutilement se disputoient l'honneur de plaire à ma chere nymphe; tous l'adoroient, & j'étois seul aimé d'elle; mais j'eusse été trop heureux si j'avois pu le croire. Je n'aurois point voulu qu'elle les regardât, qu'elle leur parlât. Si elle jetoit les yeux sur l'un d'eux, je le regardois à l'instant comme mon rival : mais les yeux de ma nymphe retomboient sur moi, & j'étois appaisé.

Etoit-elle long-temps absente : ah! m'écriois-je, c'est avec un berger qu'elle s'arrête! il lui déclare son amour, & peut-être elle lui avoue le sien. Perfide! tu m'as toujours trompé : pourquoi m'abusois-tu? pourquoi ne m'avois-tu pas dit que tu ne pouvois m'aimer?

PROLOGUE
ABSOLUMENT NÉCESSAIRE.

ON ſait que Benoît XIII cédoit facilement aux inſpirations de ſes miniſtres & à celles des gens de lettres ; auſſi Mad. de Tencin, comme nous l'avons obſervé, obtint-elle ſans beaucoup de peine, de ce pape un bref, pour paſſer de la vie monaſtique dans le monde, & s'engager dans la vie littéraire pour laquelle elle parut avoir plus de vocation. Ganganelli, avec qui elle étoit alors dans la plus étroite correſpondance, favoriſa ſon évaſion du couvent de Mont-Fleuri, pour l'engager à venir rendre grace à ſa ſainteté d'une faveur auſſi ſpéciale. Cette femme charmante ſe tranſporta auſſi-tôt à Rome, & le ſacré college lui fit l'accueil le plus flatteur (1).

(1) Mad. de Tencin paſſa cinq ou ſix mois à Rome. Perſonne n'ignore qu'elle y portoit rarement les habits de ſon ſexe, parce qu'elle ſe rendoit tous les jours au palais pontifical, où les femmes n'entrent point ſi elles ne ſont déguiſées.

Ganganelli desiroit depuis long-temps parcourir la Suisse; il en fit le voyage avec le charmant auteur des *Malheurs de l'amour.* Leur sensibilité mutuelle donna lieu à ces deux entretiens : l'un & l'autre sont trop marqués au coin du plus vif intérêt, pour les soustraire, j'ose le dire, aux yeux mêmes de toutes les nations : on les lira tels qu'ils nous ont été communiqués par une des nieces de Mad. de Tencin.

Un pygmée de la littérature, pendant mon voyage en Suisse, m'avoit fait un larcin de ces deux entretiens. J'en arrêtai l'impression au moment où il les alloit mettre au jour.

LES TENDRES LIAISONS
DE GANGANELLI,
ET DE Mde. DE TENCIN.

PREMIER ENTRETIEN.

GANGANELLI.

DIVINE Alexandrine ! nous ſommes enfin arrivés chez ce peuple où ſe trouve réuni pour la félicité tout ce que la nature peut donner, & tout ce que la ſimplicité des mœurs peut ajouter à la nature ! C'eſt ici qu'on accueille avec raviſſement les infortunés, qu'on offre aux voyageurs l'hoſpitalité la plus généreuſe, & que chacun bénit les dieux du bonheur de ſa journée, quand il a pu faire le bien! . . . . . .
De quelles délices votre ame ſera enivrée, lorſque vous verrez ces jeunes bergeres au ſon du tambourin folâtrant ſous l'ombrage, toutes vê-

tues d'un lin blanc comme la neige des montagnes ! jamais l'œil ne vit tant de charmes réunis. La fraîcheur, l'enjouement, l'éclat du teint, la grace embellie par l'innocence, tout inſpire le deſir. La premiere marche les yeux baiſſés, ſa chevelure tombe ſur ſes épaules en boucles négligées, ou remonte ſur ſa tête en treſſe d'or, & va ſe confondre avec les roſes de ſa couronne. Un feſton de violettes deſcend autour de ſa taille, pareille à celles des nymphes, & toutes font leur unique occupation du doux emploi d'aimer.

ALEXANDRINE.

C'eſt donc ici le ſéjour de l'éternelle félicité ? C'eſt ſur l'émail de ces prairies, & dans ces ſolitudes fleuries de la nature, que ce peuple heureux s'occupe des moyens de perfectionner ſa raiſon & d'atteindre au ſouverain bien, que ſes jours coulent dans ces ſublimes études, & qu'en cherchant le bonheur des autres hommes, il trouve le ſien. Peuple de bergers ! peuple chéri des dieux ! continuez de vous aimer, & repoſez-vous ſur ces mêmes dieux des ſollicitudes de l'avenir ; ils veillent pour vous quand vous dormez. . . . . . . Et vous, jeunes bergeres, que j'envie votre bonheur ! Lorſque le ſoleil vient de ſe précipiter dans l'onde, l'aſtre des

nuits vous éclaire du haut des collines ; ſa lumiere argentée, ſe projetant ſur les eaux, ajoute encore à vos tendres amours ; tout porte dans vos cœurs les plus douces impreſſions de la volupté. . . . . Ganganelli, que cet aſyle a pour moi de charmes ! Ah ! de quel ſouvenir flatteur y doit être couronné un amoureux myſtere !

GANGANELLI.

Vous le ſavez, Alexandrine, un écrivain enchanteur nous l'a dit :

« Quand l'amour nous fait éprouver
» Son premier trouble avec ſes premiers charmes,
» Contre ſoi-même, encor c'eſt lui prêter des armes,
» Que d'être ſeul & deſirer.

Hé bien, votre ame ne ſera plus iſolée, elle partagera les ſentiments de la mienne, & dans cette confuſion précieuſe, vous ne me méconnoîtrez plus. Penſant par vous, aimant avec vous, je deviendrai un ſecond vous-même, & vous ne reſpirerez plus que mes ſoupirs.

ALEXANDRINE.

C'eſt être bien ingénieux à donner de plein vol à cet entretien un ton ſublime & de prétention ! A en juger par le début, bientôt nous

ne devons plus avoir qu'une même façon de penſer & qu'une même ame. Je ne vois pas quel avantage vous retirerez, Monſieur, d'une reſſemblance ſi parfaite avec moi-même ! Et qui peut vous porter à croire que je reſpirerai vos ſoupirs pour établir un bonheur que vous ne craignez pas d'annoncer avec un triomphe qui bleſſe ma vanité ?

GANGANELLI.

C'étoit, & je le vois, une préſomption de mon cœur, d'aſpirer à cette harmonie de nos êtres, & vous m'en puniſſez à l'inſtant, en feignant de ne pas m'entendre : ſans doute, Alexandrine, votre vanité doit ſouffrir à l'idée ſeule du parallele. Votre ame eſt ſi pure, ſi vive, ſi ornée, elle eſt ſi parfaite de ſa propre beauté, que ſon éclat indépendant pourroit être terni du ſouffle même le plus innocent de ma tendreſſe ; mais tout dépend d'une premiere épreuve. Mes facultés penſantes, épurées à vos leçons, deviendront dignes d'être mêlées aux vôtres ; votre ame ſera le cryſtal qui réfléchira mes idées ſans en recevoir d'atteinte nuiſible.

ALEXANDRINE.

Mon intention n'étoit pas de vous punir,

Monſieur, mais ſeulement de vous faire connoître le danger auquel je m'expoſerois, en paroiſſant favoriſer une démarche contraire à mes principes; & puiſque je veux bien m'expliquer, ſauriez-vous me dire à quoi pourroit aboutir une liaiſon plus étroite entre nous, ayant pris la ferme réſolution de reſter dans un état libre & abſolument indépendant?...... D'ailleurs, les liens ſacrés que vous avez contractés au pied des autels que vous devez ſeuls encenſer! voudriez-vous y porter déſormais une main profane & ſacrilege?

GANGANELLI.

Que d'objections en ce peu de paroles!..... Des dangers... le mépris de vos principes... l'inutilité d'une liaiſon étroite, vos deſſeins d'indépendance..... des liens ſacrés!..... A toute autre femme, je répondrois par des tranſports ſouvent impunis, & toujours victorieux des ames novices & tendres; mais mes plans de liaiſons étant dreſſés ſur l'eſtime, mes repliques doivent être combinées ſur la réſerve; le fil de l'eſpérance n'en ſera pas pour cela abandonné; c'eſt lui qui m'enſeignera les routes de votre cœur, *& c'eſt où je borne mes triomphes.* Si l'amour nous conduiſoit jamais au-delà, du moins les

regrets de la séduction n'empoisonneront pas nos jouissances. Soyez donc sans inquiétude, Mademoiselle, les dangers sont pour moi. . . . . . Vos principes ne peuvent être que ceux de la vertu, & c'est elle qui m'anime. . . . . . Plus notre liaison sera étroite, plus nous serons sûrs de nous-mêmes, & plus vous en imposerez à ma pétulance. Quant à vos projets d'indépendance, ils seront raffermis par le serment que je vous fais d'être à jamais sous votre empire.

ALEXANDRINE.

Si vos plans de liaison, comme vous me l'assurez, Monsieur, sont fondés sur l'estime, il vous en coûtera peu de ménager ma délicatesse, en cessant une conversation qui présente des pieges à mon inexpérience ; j'avoue que j'aurois mieux fait de ne point consentir à vous entendre, puisque vous sortez des bornes d'un entretien ordinaire. . . . . Chercheriez-vous à empoisonner les délices que nous goûtons en ces lieux innocents, chez un peuple qui ne respire que la candeur, & qui ne connut jamais l'artifice & la perfidie que précede ou suit ordinairement la séduction ?

GANGANELLI.

Sans doute, Alexandrine, je ne devrois pas

vous aſſurer que j'ai de l'eſtime, c'eſt un langage trop équivoque, puiſqu'il ſert même de prétexte à la perverſité. J'oſe plus, & ſans vous en parler je veux vous forcer à la reconnoître, & qu'elle entraîne la vôtre ; voilà le ſeul piege qu'aura à courir cette aimable inexpérience, dont vous ne tirerez jamais aſſez de vanité. Vous dites vrai, Alexandrine ; je ſors des bornes d'un entretien ordinaire, car je ne ſuis, ni preſſant, ni ſéduiſant, ni téméraire, aſſaiſonnement trop commun chez les galants beaux diſeurs, qui penſent s'emparer des cœurs, en flattant les oreilles. . . . . . Vous trouverez toujours mon langage ſimple & pur, comme l'intérêt que vous m'inſpirez.

ALEXANDRINE.

Que je ſerois ſatisfaite, Monſieur, ſi je pouvois me perſuader que vous n'êtes pas de ces hommes qui jouent l'amitié ſous le maſque du ſentiment, ni téméraire, ni ſéduiſant, & ſeulement mon ami ! Hé bien, à la bonne heure, je ne rougis point de le croire, & j'eſpere que vous ne démentirez pas cette confiance.

GANGANELLI.

La démentir ! . . . . ah ! Alexandrine, ce ſe-

roit trop agir contre mes intérêts. . . . . Je prétends au contraire conduire notre intimité au degré d'abandon intérieur, où votre ame sans s'en appercevoir, pensera hautement devant la mienne. . . Nous ne songerons plus alors, vous, à vous mettre en garde contre l'inexpérience, & moi, à prévoir le danger de la liaison ; nos âmes seront ces deux fleuves qui se rencontrant dans leurs cours paisibles, confondent leurs ondes, & coulent ensemble jusqu'à la mer, sans que leur surface même soit troublée par cette communication.

ALEXANDRINE.

J'avouerai que tous les moyens que vous employez pour affermir ma confiance plaisent à mon cœur, & que déja je goûte une joie dont je ne m'étois pas doutée au début de cet entretien. S'il est beau d'épancher son ame dans le sein de l'amitié, il est bien plus agréable encore de n'avoir qu'un sentiment avec la personne qui plaît, & qui nous fait passer des moments heureux qui ne seront suivis sans doute d'aucune amertume !

GANGANELLI.

Voilà comme je vous veux, Alexandrine, confiante

confiante & raiſonnable. Tous les pas que nous ferons au-delà de ces deux points donnés, feront des progrès d'intimité. Nous y gagnerons tous deux : vous, par la connoiſſance de vous-même; moi, par la réforme & la perfection de mes ſentiments. Analyſons le cœur humain, il ne s'égara jamais que par ſa propre ignorance.... Portons le flambeau de la raiſon par-tout où nous trouverons de l'obſcurité ; dreſſons nos plans de converſation, d'abord ſur l'exiſtence de nos êtres..... Paſſons enſuite ſur leurs perfections, delà ſur nos devoirs combinés avec nos beſoins, & ne ſortons de ce cours charmant que plus éclairés ſur les vraies convenances, que plus conformes aux plans ſacrés de la nature, & que plus ſatisfaits de nous-mêmes.

ALEXANDRINE.

Voilà des eſpérances bien encourageantes ; la carriere eſt belle autant qu'utile ; ma ſeule crainte eſt d'y perdre mes forces : je l'entreprendrai cependant, n'euſſé-je à fournir pour ma part qu'un grand fond d'attention & de curioſité d'être inſtruite. La ſociété, théâtre des obſervations, & ſur lequel on me diſtingue déja, doublera mes efforts pour y paroître plus ornée & plus capable. Commençons donc par

cette existence de notre être, ce principe inconnu de nos sensations, cet esprit, cette ame dont on ne cesse de parler sans accord, & que l'on sent sans pouvoir définir. . . . . Je m'arrête, Monsieur, parlez. . . . mais parlez donc, & éclairez-moi.

GANGANELLI.

Votre empressement m'enchante & m'enhardit. . . . . Notre ame, belle Alexandrine. . . . . la vôtre, oui la vôtre est une portion de l'essence divine ; elle est pour moi ce que le soleil est pour la nature, le principe de la vie & du mouvement. S'il m'étoit donné de la définir, j'aurois déja le bonheur de la connoître, & ce bonheur ne peut être que le prix d'un long sentiment. Vous l'aurez cette définition, je vous la promets : lorsque vous m'aurez ouvert le grand livre des secrets de votre cœur, je vous laisserai la même liberté à mon égard ; vous saurez par degré, & sans effort, tout ce qui s'émanera de mes facultés intellectuelles ; & les impressions successives que vous recevrez dans le cours que nous nous proposons, attesteront mieux que des raisonnements l'existence de cette ame que l'on ne connoît parfaitement que par des sensations. Que de philosophes ont vieilli

dans la recherche d'une vérité dont ils étoient si peu dignes de trouver le fil ! S'ils eussent été sensibles, ils auroient vu clair. L'ame, belle Alexandrine, l'ame dont vous voudriez connoître la nature, est la faculté d'aimer; elle existe dans tous les corps, mais elle y reste engourdie sans la tendresse..... Voilà pourquoi jusqu'à ce jour peut-être, vous avez en vain médité sur vous-mêmes. Aimez, & vous allez être étonnée du grand jour que l'effet produira sur la cause.

Je m'explique plus clairement. Voyez aux premiers jours du printemps ce bouton de rose encore sous l'enveloppe tutélaire qui le garantit & le protege contre les derniers traits d'un hiver fugitif; ce bouton de rose, belle Alexandrine, inquiete sur l'existence & la nature de son ame. Revenez demain, le soleil a pour toujours chassé l'insultant Borée, le soleil a laissé tomber un rayon bienfaisant sur la tige du rosier, le bouton s'ouvre, se colore, devient rose; son ame s'explique & elle brille de toutes ses graces: voilà, Alexandrine encore, mais Alexandrine aimante.

ALEXANDRINE.

C'est un labyrinthe que vos idées sur l'existence de l'ame. Vous prétendez que la seule in-

fluence prouve ſon être, & que cette influence eſt un ſentiment vif qui prend ſa ſource dans le cœur ; cette maxime eſt preſque révoltante, & je n'y apperçois qu'un piege dreſſé à la foibleſſe de mon âge, plutôt qu'une inſtruction. J'aime ſans doute, mais c'eſt la vertu que la nature & mes parents m'ont appris à chérir ; & avant que l'on parvienne à me faire perdre de vue ce ſouvenir dont je me glorifie, apprenez que cette même ame indéfinie & ſans doute indéfiniſſable, ceſſera de m'animer. Donnez à vos principes un plus grand caractere de vérité ; cherchez moins à me dégourdir qu'à m'inſtruire, & vous me trouverez docile à ſuivre vos préceptes : ſans cela ceſſons, de grace, un entretien qui loin de careſſer mes goûts, me feroit déteſter de plus amples connoiſſances, que je n'acquerrerois peut-être qu'aux dépens de ma liberté ou de mon innocence.

GANGANELLI.

Si ce n'eſt pas là de l'évidence, c'eſt du moins, Alexandrine, un tour bien charmant d'expreſſions ! Où eſt l'homme qui n'éprouveroit pas de vives ſenſations, en ſacrifiant même ſes volontés à la vôtre ? Mais je ne me ſens pas digne encore de vous obéir juſqu'à ce point, & je

vous demande la grace de continuer un entretien qui doit contribuer à vous perfectionner, & à assurer le repos de ma vie. Oui, belle Alexandrine, l'ame ne se fait jamais mieux sentir que quand elle est pressée par les soupirs de l'amour; jusque-là elle reste assoupie, & ma félicité la plus pure est de rencontrer en vous cette aimable vivacité, l'ornement de votre âge & le charme de mon cœur. Cédez donc sans contrainte à ma tendresse; elle multipliera ses efforts pour multiplier vos jouissances, restant votre sauvegarde contre les dangers de votre vertu.

ALEXANDRINE.

Ingénieux Ganganelli, vous gagnez beaucoup de terrein, ma confiance s'en alarme, & j'ai peine à me défendre du plaisir de vous entendre. Devez-vous me contraindre à vous dire que je vous aime, quand toutes mes démarches vous l'ont trop annoncé? que feriez-vous d'un autre aveu, & à quoi aboutiroient toutes les déclarations que nous pourrions nous faire sur des sentiments réciproques, qu'il ne feroit plus possible de retenir?

GANGANELLI.

Ah! mon adorable Alexandrine! il est donc vrai que j'ai trouvé le chemin de votre cœur?

honte ! Il femble que vous ayiez enchaîné mon cœur pour en difpofer à votre gré. Comme vous êtes le premier mortel que j'aime & à qui j'ai ofé le dire, vous aurez affez de délicateffe, je l'efpere, pour ne m'en pas faire rougir ; conduifez-vous de maniere à écarter tous les foupçons que mes parents ne manqueroient pas d'avoir fi vous ceffiez un feul inftant de refpecter les bienféances ; c'eft à ce prix, Monfieur, que je confens de vous voir, & que je vous permets de m'aimer...... L'amitié la plus étroite unif-foit le célebre BOSSUET & Mlle. DESVIEUX ; leur généreux amour ne fut jamais converti en un goût paffager. La plupart des engagements aujourd'hui auxquels on donne le nom d'affaires de cœur, s'éteignent auffi rapidement que l'étincelle ; ce font de ces foibles nœuds que le goût du plaifir ferre pour un temps, & que le caprice ne tarde guere de rompre.

GANGANELLI.

Fille étonnante en vertus ! raffurez-vous, on ne vous admire pas fans vous refpecter ; votre belle ame vous garantit affez l'abus que je pourrois faire des privileges qu'offre votre beauté. Vos parents que j'honore dans leur tendre fille, ne foupçonneront de notre intelligence que la

confidération qui en fait la bafe. Je ne porterois point le trouble dans une famille devenue la mienne par le cœur ; elle fera fans inquiétude, comme nous fans alarmes ; notre tendreffe eft trop au deffus des jugements humains pour les craindre ; d'ailleurs aimons-nous affez pour ne rien prévoir ; ce n'eft qu'aux cœurs froids que les intrigues font fatales ; les ames brûlantes, fans même les chercher, font fécondes en reffources & en expédients pour prévenir les inconféquences : pourrois-je y tomber, en n'opérant que votre félicité ? Ne me mettez point au nombre de ces hommes les plus foumis & les plus attentifs à plaire à toutes les femmes ; ces vils adulateurs s'infinuent d'abord par un dévouement apparent, fe rendent bientôt les maîtres de leurs maîtreffes, en deviennent quelquefois les tyrans, & font gémir celles aux loix defquelles ils avoient voué une obéiffance fans bornes. . . . . La perfidie marche communément à la fuite de l'artifice & de la féduction. . . .

ALEXANDRINE.

Continuez, homme dangereux, affermiffez bien votre empire. . . . . mais défabufez-vous : je ne fuis pas encore défarmée, il me refte la fuite, & j'aurois le courage de m'y confier. . . . .

Mais que dis-je ? je ſens que vous êtes aſſez barbare pour m'en avoir fait même un moyen cruel. Quel nœud inviſible me tient encore auprès de vous, que ne ſuis-je déja bien loin ?..... Hé bien, qu'il ſoit dit que vous ayez été plus vertueux que moi...... Eloignez-vous, Ganganelli, éloignez-vous....

GANGANELLI.

Me réſoudre à vous quitter, c'eſt me réſoudre à la mort. Quel intérêt auriez-vous à cauſer mon déſeſpoir ? Ah ! plutôt, Alexandrine, reſtons enſemble, & aſſurons notre bonheur contre tous les cœurs incapables de le goûter...... Paſſons en mon appartement que perſonne ne pénetre ; nous n'y ſerons pas ſeuls ; l'honneur & la ſageſſe y ſuivront nos pas ; c'eſt dans leurs bras que doit périr le préjugé de vos craintes : ſi nous nous aimions plus foiblement, ma propoſition pourroit vous paroître encore dangereuſe ; livrez-vous à l'ami de la vertu ; on ne ſéduit que des filles précautionnées. Le privilege de la confiance eſt de ſe montrer ſans voile, & votre plus grand danger ſeroit de m'oppoſer des obſtacles.

ALEXANDRINE.

Je vous arrête, Ganganelli, & j'aime mieux

geoit lui-même sur tout ce qui pourroit en résulter, en supposant qu'elle fût soupçonnée, brûlant d'amour, & perdant de vue ces grandes promesses de modération; il rougissoit presque de n'avoir pas été téméraire : cet instant échappé, disoit-il, l'est peut-être pour toujours. Des parents soupçonneux, s'ils lisent sur le trouble du front de mon Alexandrine les signes du désordre de son cœur, vont nous surveiller, nous interroger & nous écarter peut-être. Sotte circonspection! je vous abjure, & si je peux revoir un instant Alexandrine, je suis heureux.... Il s'agitoit, soupiroit, comptoit les minutes & se consumoit; ses desirs ardents, ses sens pétillants préparoient la défaite de la vertu. ... Alexandrine eût mieux fait de ne le pas abandonner...... Le ton de respect que sa présence maintenoit auroit persévéré : mais loin d'elle la fougue augmente, les digues se rompent, la faim des jouissances s'irrite, & Alexandrine à son retour en sera la victime, sans qu'elle ait encore le pouvoir du frein précédent. En effet, voyons-la revenir auprès de Ganganelli, & tremblons sur les suites d'une inconséquence que ce même amant venoit de lui peindre sous les traits de la confiance la plus respectée. Elle ouvre, sa main tremblante assure elle-même le secret & la pré-

caution ; un double tour enhardit ſon ſéducteur. Ecoutons-le parler.

GANGANELLI.

Retour heureux ! vous me ramenez l'eſpérance. O mon amante ! je vous poſſede donc, & notre trouble, notre agitation ne feront plus les effets de la crainte. Il faut bien que la ſécurité ſoit aſſurée, puiſque je vous revois. Mettons avec le ſecours de notre imagination un intervalle de cent lieues entre nos parents & nos cœurs ; ſoyons ſeuls au monde, & ne réſiſtons plus au charme inviſible qui nous réunit & nous attire ; jouiſſons, aimons, égarons-nous dans un océan de volupté. Ouvre tes bras, divine Alexandrine ... Qu'aurions-nous encore à dire quand nous en ſommes au point de ne plus vivre que pour ſentir ?

ALEXANDRINE.

Ma ſécurité, mon ami, eſt toute dans votre reſpect. Pleine de cette idée, je viens penſer avec vous ; voilà ma jouiſſance : mais plutôt nourriſſons l'opinion où j'ai laiſſé ma famille ſur votre occupation actuelle ; nous y gagnerons plus de liberté pour l'avenir. On vous croit à la chaſſe ; il ne faudroit pas avoir l'air d'en revenir ſans triomphe. Prenez le harnois, fuyez, abattez,

& rentrez vers nous dignes des éloges univerſels, & les poches pleines de vos victimes.

GANGANELLI.

Faire la guerre à ces timides & foibles oiſeaux ! ah ! c'eſt oublier, charmante Alexandrine, que leur mélodieux ramage rappelle ſans ceſſe à mon cœur les doux ſons de votre voix ; & loin de les détruire, je voudrois pouvoir les protéger contre l'adreſſe de ces oiſifs deſtructeurs, inhumains juſqu'au ſein de leurs plaiſirs; d'ailleurs j'apprécie un peu mieux le plus beau moment de ma vie; je crains trop qu'il ne m'échappe, & je trouve déja que j'en profite peu. O Alexandrine ! que ma timidité & mon treſſaillement doivent vous prouver combien vous m'êtes chere !

ALEXANDRINE.

Ne ceſſerez-vous donc jamais, Ganganelli, de m'attendrir ? n'ai-je point aſſez de ma propre foibleſſe, & peut-être de mon penchant, ſans y ajouter des pieges ? Je n'enviſageois l'amour que comme un paſſe-temps agréable, qui ne laiſſoit après lui qu'un ſouvenir paiſible & doux ; mais que vous en faites un ſentiment tumultueux ! O mon ami ! dans quel état m'avez-vous plongée ? & que préparez-vous à mon ame naïve & franche ?

GANGANELLI.

Me ſoupçonner de tendre des pieges à l'amitié! eſt-ce là le degré de confiance que vous m'avez promis. Nous avons déja trop prolongé notre tête à tête pour qu'il vous reſte encore des craintes. Moi, je tromperois une femme que j'idolâtre! Ah! Alexandrine, connoiſſez mieux le cœur de votre ami; il eſt auſſi éloigné du menſonge, qu'il eſt prêt à vous donner les témoignages les plus éclatants de ſon amour. Oui, j'aime à vous répéter que mon deſſein n'eſt de troubler cette ame franche que je mets au deſſus de tout ce qui exiſte dans la nature, & pour le bonheur de laquelle, encore une fois, je ſuis diſpoſé aux plus grands ſacrifices.

ALEXANDRINE.

Hé bien, Ganganelli, je vous promets de n'avoir plus ces craintes chimériques qui ne font que troubler la tranquillité de mes jours: vous m'aimez aſſez pour être généreux, c'en eſt plus qu'il n'en faut pour me perſuader que nous n'altérerons jamais ce ſentiment précieux, qui nous éleve au deſſus de nous-mêmes: donnons, comme vous me l'avez dit, l'exemple à l'univers d'une union peu commune, & prouvons qu'il eſt poſſible de s'adorer ſans crimes.

Mes genoux fléchissent ; & les tiens Ganganelli ?.. D'où vient que tu pâlis ? . . . . Ah ! ce baiser, méchant, devroit être oublié ! Qu'il faut que je sois indulgente ! & comment ne le serois-je pas ? résiste-t-on au plus doux des plaisirs ? Me voilà bien heureuse ! . . . . Mais vas-t'en, je n'ai plus la force de rien articuler. . . . . Vous ne sortez pas, Ganganelli ?

GANGANELLI.

Eh, Alexandrine ! . . . puis-je encore maîtriser mes mouvements ? . . . . dépend-il de moi d'être tranquille, d'être sage ? est-il un frein aux transports que j'éprouve ? Ah ! laissez-moi dévorer de baisers celle qui m'appartiendroit, si elle étoit le prix du plus amoureux des hommes .... que j'expire d'amour aux genoux que j'embrasse . . . . votre sein se souleve, vos joues se colorent d'un nouveau feu ; c'est un triomphe que je m'approprie, ce sont des roses que je dois cueillir. . . . Que son haleine brûlante & douce glisse jusqu'au fond de mon ame ! Laisse-moi coller mes levres sur ta bouche amoureuse ; l'articulation m'échappe, mes yeux se remplissent de vapeurs, un charme invisible anéantit tout mon être & le déifie. . . . . .
Ah ! restons grouppés ainsi, & confondons nos

ſoupirs . . . . . . ! je ſens venir la mort, & je l'implore ; la vie ne me permettra jamais autant de volupté que j'en reſſens.

ALEXANDRINE.

Ceſſe, Ganganelli. . . . . ah ! ceſſe par pitié, mon déſordre demande grace. . . . . . Qu'as-tu décidé ? . . . . qu'exiges-tu ? hé bien, ne ſuis-je pas aſſez foible ? & quand j'agoniſe d'amour, veux-tu me faire mourir de douleur ? . . . . Comment me définir ? . . . . Et je me croyois vertueuſe !

GANGANELLI.

Oui, tu l'es, même en ſuccombant, puiſque la raiſon toute entiere périt dans cet abandon délicieux ; ne conſens-tu pas à me rendre heureux ? . . . . . .

ALEXANDRINE.

Sais-je ſeulement ce que tu demandes . . . . . Ah, traître ! ah, mon amant! oui, oui, Ganganelli, je ſuis toute à toi . . . . laiſſe-moi fuir . . . . . . monſtre cruel ! . . . . où ſuis-je ? qu'ai-je fait ? . . Ma derniere faveur, Monſieur, ſera le billet que vous recevrez demain . . . . . faſſe le ciel que lorſque vous le lirez, Alexandrine ait eu le courage de ceſſer d'être !

SECOND ENTRETIEN.

GANGANELLI.

Vous l'avez pu écrire cette défenſe raiſonné de vous voir . . . . hé bien, par accumulatio des torts que ſans doute je dois avoir, je paſ vos ordres, & je viens m'expliquer. Nous n'avoı pris tant de ſoins à former la chaîne qui d puis un an nous lie, que pour la rompre . . . la rompre ! il faut au moins un entretien ; j'e ai beſoin, je le veux, & rappellez - vous qı c'eſt la premiere fois que j'exige. Parlez Mademoiſelle, parlez, votre foudroyant bill a été reçu dans un calme indéfiniſſable ; toı ce que vous aurez la cruauté d'y ajouter ſe oui & répliqué avec le flegme de l'étonnemen N'étouffons pas le feu, éteignons-le, éprouvoı nos cœurs ; conſultons-les bien, & ne noı ſéparons que trop certains de nous-mêmes ; m fiez-vous ſur-tout de votre foibleſſe . . . . Parjure à tant de ſerments d'amour, comme tiendriez-vous mieux celui de me haïr ? . . . Vous ſeriez inconſtante juſques dans la hain & c'eſt-là ma crainte . . . . . . mais faiſo du reſpect . . . . nous ne devons plus no aimer. . . .

ALEXANDRINE.

Dites que nous ne le pouvons plus, que nous ne l'aurions jamais dû; mais je vous pardonne, Monſieur, de ne pas le ſentir. Les hommes ont reculé ſi loin les bornes de leurs privileges, que ſéduire les femmes, rompre avec elles, ou feindre l'amour, eſt pour eux une égale gentilleſſe; & nous, victimes de leurs plaiſirs & de nos devoirs, nous n'y rentrons qu'à l'aide des remords. C'eſt d'eux, Monſieur, que vous tenez le billet qui devoit produire votre retraite, & qui cependant vous ramene. Croyez que j'ai été auſſi calme en l'écrivant, que vous en le recevant. Vous demandez des explications . . . . m'en avez-vous accordées, quand, prévenant l'attaque de mes principes, heurtant les convenances, profitant de mon inexpérience, vous m'avez appris à redouter les regards des auteurs de mes jours, à connoître le myſtere, à ſacrifier au menſonge, à croire enfin à l'amour des hommes?

GANGANELLI.

A croire à l'amour des hommes! . . . le grand effort, quand on eſt trop ſûre de leur inſpirer ce ſentiment! . . . . . Que parlez-vous de nos

droits & de vos remords ? . . . Je connois aussi peu les uns, que vous devriez sentir les autres. Si j'apperçois bien, voici quel a été le tissu de notre liaison. . . . . Lassés de nous voir, nous nous sommes contemplés : de cette contemplation encore trop oisive, nous avons passé à des entretiens indifférents ; nous avons vagué par ce champ vaste, sans méfiance ; nous y avons trouvé des douceurs qui nous ont égarés ; & ne cherchant qu'à nous redresser, nous nous sommes rencontrés : j'en ai été aussi étonné que vous ; mais je pourrois vous jurer que la séduction n'a point tenu son coin dans tout ce systême d'union ; & si vos regards sur vous-mêmes vous impriment quelque honte, le souvenir & le sentiment de mon bonheur étoient faits pour l'effacer ; mais aussi galante que foible, vous auriez dû vous reposer sur moi du tendre soin de vous rendre impassible à toute sensation qui n'auroit pas été celle du plaisir.

ALEXANDRINE.

Je ne vous croyois que dangereux, vous devenez pervers, & pour me forcer davantage à rougir de mes premieres erreurs, vous me proposez un plan d'abandon, dont l'idée seule révolte ma vertu & semble lui restituer son premier

éclat. Gardez, Monſieur, vos principes de félicité ; vous tenteriez en vain de nouveaux triomphes, je veux être aſſez fiere pour que ma défaite vous déſeſpere, & refuſe juſqu'au moyen de vous mépriſer en vous écoutant davantage.

GANGANELLI.

Vous vous rendez juſtice, Mademoiſelle ; un homme comblé de vos faveurs ne peut plus être mépriſable ; vos reproches même m'enorgueilliſſent : il eſt ſi glorieux d'avoir des torts envers la plus jolie des femmes ! il feroit ſi doux de n'en avoir qu'envers la plus aimable ! . . mais vous ne le voulez pas. . . . .

ALEXANDRINE.

Scélérat ! vous vous décelez ; vous n'avez vu en moi qu'une jolie femme, & vos procédés ne l'ont que trop prouvé : avec d'autres yeux je ſerois encore vertueuſe ; en me reſpectant davantage, en vous oppoſant même à la foibleſſe de ma ſenſibilité, j'aurois reſté votre amie, je ſerois aimable, & nous aurions encore des deſirs.

GANGANELLI.

Des deſirs ! . . . c'étoit donc là que devoit ſe terminer le roman faſtidieux & métaphyſique de

nos amours ? ... Des desirs ... des langueurs .. ; j'étois trop aimant pour me circonscrire en de si étroites limites ; & pour tout dire, si j'ai fait quelques pas de trop dans la carriere, ce n'a été qu'en vous poursuivant ..... en fuyant vous hâtiez la chûte ; vous aviez l'air d'éviter un amant, & sur vos pas vous l'ameniez au piege : voilà mes torts, & c'est moi que l'on proscrit, c'est à moi que l'on écrit de ne plus reparoître ; c'est bien, Mademoiselle, c'est très-bien .... avec ce plan-là, & sur-tout avec vos graces, vous ne manquerez pas d'amants, s'ils gardent tous, ainsi que moi, le secret de vos perfidies.

ALEXANDRINE.

Quel persiflage amer ! ... moi prétendre à de nouveaux hommes ! ah ! que je sois oubliée de l'univers entier ! ... L'homme que j'avois cru le plus estimable, est trop fait pour me faire juger tous les autres comme autant de monstres qui consommeroient l'opprobre & le malheur de ma vie. Infortunée Alexandrine ! .. non, tu ne peux plus connoître l'amour ! Eloignez-vous, Monsieur, je ne veux pas que vous soyez le témoin de mes pleurs ; vous en tireriez une vanité outrageante.

Je ne ſuis pas ici pour vous tourmenter, mais ſeulement pour avoir avec vous une explication ; c'eſt un beſoin qui même nous eſt réciproque. Je ne tirerai vanité, ſoyez-en ſûre, ni de votre émotion, ni de vos reproches. Eſſayons de nous bien entendre ; encore une fois, dreſſons entre nos cœurs une barriere ſolide, & ſongeons à rompre ſur des raiſons, non ſur des caprices : ne me dites pas, je ne veux plus vous aimer, je ne prendrois jamais cela que pour une menace, que huit jours d'abſence rendroient vaine ; prononcez le grand arrêt.... je ne vous aime plus. Rendez-moi mon cœur .... maître de lui, je lui commanderai alors le calme & l'indifférence ; il rentra dans la paix, dans le néant de l'inſenſibilité.

ALEXANDRINE.

Eh ! Monſieur, je n'ai point de reſtitution à vous faire ...... ce cœur que j'ai eu la foibleſſe d'envier ..... dont j'ai payé ſi cher la propriété promiſe, feignoit de ſe livrer quand il trouvoit ſon intérêt à feindre ; je ne l'ai que trop cruellement compris le jour fatal qui a ſuivi l'inſtant où, pour la premiere fois de ma vie, j'ai reçu le gage & les ferments d'une flamme à laquelle je n'aurois dû m'abandonner ... Séduc-

teur cruel ! . . . . me laiſſâtes-vous ſeulement la force de vous repouſſer ? . . . . Qu'étois-je quand vous formâtes vos projets audacieux ? l'écoliere de la nature . . . . . Quand vous les excuſâtes ? une femme au néant . . . . . & quand vous diſparûtes ? Ah, monſtre ! . . . qu'allois-je prononcer ? . . . . . Au nom de Dieu, retirez-vous, je n'ai rien à vous dire, le ſecret horrible qui m'alloit échapper ne peut plus parvenir juſqu'à vous.

GANGANELLI.

Que me laiſſe imaginer votre embarras & votre trouble, ce ſecret prêt à être révélé ? . . . Hé bien . . . . ah ! pour ma tranquillité . . . . . parlez, Alexandrine ; vous ſavez que nous ne devons plus nous aimer . . . . . Qu'importe que je ſache tout ? Dieux ! vos yeux ſe baignent de larmes, vos joues ſe décolorent . . . . . votre égarement . . . . . que je vous voie plus tranquille, & je fuis . . . . . je vous délivre d'un objet trop odieux . . . . . . je ne vous demande plus aucun aveu . . . . revenez à vous, & comme un trait. . . . .

ALEXANDRINE.

Arrête, perfide, qu'en vain je voudrois chaſſer

de mon cœur ! il n'eſt plus en mon pouvoir de te haïr, & j'en gémirai long-temps ...... Arrête ... ſi je dois vivre encore ... le puis-je ſans toi ? le devoir de la vie n'entraîne-t-il pas aujourd'hui celui de te pardonner ? ..... Oui, cruel, tu as bien fait de venir t'expliquer .... il m'en coûtera une honte de plus, mais mon amour du moins ſurvivra à tant d'humiliation ; ne pouvant devenir plus à plaindre, l'amour expiera le crime de l'amour.

GANGANELLI.

Que faut-il que je croie de ces convulſions de tendreſſe ? .. Ah ! par pitié rendez-moi votre haine ; j'y ſuis obſtiné. A quoi nous conduiroit tout autre ſentiment ? ..... Songez-y bien, Alexandrine, vous avez arrangé votre plan d'inhumanité ; ſoyez femme à le ſuivre ; je ne veux pas être pardonné ; que mes torts ne ſoient plus un ſecret : individuez-les tous, ouvrez votre ame aux reproches, rempliſſez la mienne de remords ſi je ſuis coupable, & que mon dernier hommage ſoit du moins un repentir.

ALEXANDRINE.

Avec quelle légéreté indécente vous traitez, Monſieur, la plus myſtérieuſe & la plus digne

des réſerves ; vous ſeriez à mes pieds pour la vie, ſi auſſi inconſéquente que vous êtes preſſant, je vous rendois clair-voyant ſur vos torts. J'ai arrangé, dites-vous, mon plan d'inhumanité; mais j'ai bien plus de raiſon de vous répliquer que vous en avez dreſſé un d'oubli, de froideur, que ſais-je ? peut-être de mépris, & que vous ne cherchez qu'un bon prétexte pour me laiſſer les frais de la rupture. Non, cruel, non, jamais vous ne m'avez aimée, & cependant ..... que je ſuis malheureuſe !

GANGANELLI.

C'eſt pour me tourmenter, je le vois, & vous dédommager des petites perſécutions que je vous ai faites dans mes premieres déclarations, que pour m'enchaîner davantage vous avez feint une rupture : votre projet n'a pas réuſſi. Accoutumé aux privations, je viens vous obéir ; & c'eſt parce que je vous demande des détails, que je n'en obtiens point ...... Hé bien, Mademoiſelle, gardez votre ſecret, je me réſigne à votre ſilence, & vais chercher des fers plus doux qui me faſſent oublier la dureté des vôtres.

ALEXANDRINE.

Et voilà une partie de ce ſecret fatal ! Vous

voilà, Monsieur, à votre aise. Je la connoissois cette rivale, & malgré mes droits, je lui sacrifiois un homme qui devroit me sacrifier toutes les beautés de la terre, si l'honneur, si la probité . . . . . . mais elle me vengera cette femme qui déja a reçu vos hommages perfides; puisse-t-elle être un jour aussi à plaindre que la pauvre Alexandrine !

GANGANELLI.

Plus je vous écoute, plus je vous trouve impénétrable. . . . La moitié de votre secret, est donc une chimérique jalousie ? . . . . . . Dégoûté de votre cœur, je suis allé porter ailleurs le mien & ses hommages ! Vous vous dépréciez au point de croire que vous puissiez avoir des rivales ! . . . . Ah, Alexandrine ! ce soupçon me seroit bien plus naturel ! Je ne vous ai point écrit de billet qui annonçât par un adieu froid & tranquille, que je fusse pourvu & que j'eusse fait une conquête nouvelle & préférable.

ALEXANDRINE.

Ce billet auquel vous revenez encore avec une satisfaction affectée, n'annonçoit pas, injuste Ganganelli, que j'eusse pu distinguer un autre amant; vous m'avez trop appris à abhorrer tous

les hommes, & quand le plus séduisant de tous est un monstre; quand j'ai eu la force de m'en vouloir séparer; quand je ne voudrois garder de lui, ni le souvenir de sa tendresse, ni la honte de ses fantaisies (& voilà l'esprit du billet), on ne peut plus me soupçonner de vouloir prendre de nouveaux liens ... Ganganelli... fussiez-vous à mille lieues de moi, l'objet qui vous remplacera dans mon cœur abreuvé d'amertume, ne me rappellera que trop qu'un instant vous me fûtes cher, & qu'à cet instant même vous méritiez très-peu ma tendresse.

GANGANELLI.

Quel art vous mettez à dérouter mon imagination & à contraindre mon cœur ! . . toujours énigmatique, obscure ou dissimulée.... à l'agonie de l'amour, succedent des expressions de flamme; au langage du dédain & de la cruauté, l'enthousiasme du délire de la passion. Allons, Mademoiselle, allons, mon parti est absolument pris; je ne tiens plus à vos caprices, & sans pouvoir vous dire (puisque vous ne croyez à rien) quels seront les sentiments que je dois conserver pour vous, j'éloigne à jamais.... je souffre trop de votre présence.

teſſe ! ... Faudra-t-il pour vous éclaircir un myſtere qui ſe lit juſques dans la triſteſſe de mes regards, épuiſer la coupe de l'humiliation juſqu'à la lie, & vous faire comprendre par des termes qui ne me viendroient jamais, ce que je voudrois me cacher à moi-même? Mais, ô folie de ſentiments! quel bien retirerai-je de cette horrible confidence? .... En affectant de ne pas m'entendre, ne me donnez-vous pas vous-même la leçon d'une diſcrétion & d'un ſilence éternel?.. Que je ſois ſeule malheureuſe... ignorez à jamais qu'Alexandrine ne connut le bonheur d'exiſter qu'en méritant le néant; ne ſentit l'amour qu'en attirant ſur elle les malédictions de la terre; ne fut digne d'un homme qu'en ſe rendant indigne de Dieu : vous connoîtrez toute l'horreur de mon ſort, ſans pouvoir le ſoulager. Si vous êtes né ſenſible, Ganganelli, vous ne tiendrez pas au déſeſpoir de ma ſituation; vous vous reprocherez toute la vie d'avoir couvert la mienne d'ignominie : perſonne ne gagneroit à cet éclairciſſement, & j'aurois une amertume de plus, celle de déchirer votre ame, & d'ajouter le poids de vos douleurs aux miennes..... Ganganelli, je me ſens attendrie, je n'ai plus de haine contre vous, il ſera encore pour moi des larmes de tendreſſe;

& je vous les devrai .... donnez - moi votre main, mon ami .... jurez-moi, si vous avez mon secret, de le respecter jusqu'à votre dernier soupir; jurez-moi de vous rappeller qu'Alexandrine ne peut plus appartenir à personne; mais rendez-moi ma foi, & ne conservez que mon cœur.

GANGANELLI.

Femme adorable autant que tourmentante, je ne me connois plus; vous maîtrisez mon être; vous le transformez, vous l'électrisez, il faut avec vous expirer de tendresse ou de désespoir!... En vain voudrois-je vous ramener à des principes moins outrés, à des sensations plus tranquilles; plus je l'essaie, & plus j'en éloigne l'effet. Hé bien, il faut vouloir ce que je ne puis empêcher, il faut souscrire à ce que je ne comprendrai jamais, il faut croire ce que je ne me persuaderai point, il faut vous les laisser ces larmes de tendresse ..... je les recueillerai puisque vous avouez que Ganganelli les fera répandre .... oui, oui, je jure de respecter votre secret. Hélas! comment pourrois-je le profaner? J'ai frémi vingt fois dans cet entretien de la confusion, du désordre de mes idées, en recevant toutes les conjectures qui se présentoient sur cet impénétrable mystere

une ſur-tout me fait encore friſſonner. . . . . .
Ah ! Alexandrine, votre tête ſemble ſe vouloir cacher dans votre ſein, vous vous couvrez le viſage de vos mains, vous ſoupirez. . . . Dieux ! ſeroit-il poſſible ? . . .

ALEXANDRINE.

N'achevez pas, Ganganelli, ou prononcez l'arrêt de ma mort; vous n'êtes que malheureux, c'eſt moi qui ſuis la coupable . . . où me cacher ?

GANGANELLI.

Je parlerai, Alexandrine; mais raſſurez-vous. Oui . . . . . oui, j'ai compris que vos parents vous ont fait une loi de la cruauté, un crime de m'aimer & une défenſe de me revoir; mais l'amour n'eſt pas moins puiſſant que la nature, le mien trouvera d'heureux expédients pour les fléchir, & ma conſtance triomphera; laiſſez-moi ce ſoin, ma belle amie, & prenez pour vous celui de vous calmer dans le ſein de la plus flatteuſe eſpérance; gardez ma foi, c'eſt un don qui n'appartient plus aux peres de rendre légitime; ils abuſent trop de leurs vrais droits, ſans encore étendre nous-mêmes leur tyrannie . . . . & je voudrois bien qu'ils le trouvaſſent mauvais !

ALEXANDRINE.

Mon ami, il n'eſt pas queſtion de mes parents, l'outrage que je leur ai fait eſt encore ſecret ; puiſſé - je deſcendre dans la tombe avant eux, & leur épargner pendant ma vie des larmes d'indignation. Tous ceux de qui je dépends, vous eſtiment ; vous avez trop la magie de ſubjuguer les eſprits & les cœurs. . . . Mes parents ſont ſi loin de penſer que vous m'ayez ſu plaire, que vingt fois ils m'ont engagée à vous marquer plus de déférence ; ils trouvent que je ſuis guindée & froide devant vous ; ils ſont ſi chaudement vos amis, que tout ce qui les entoure doit partager la vivacité de leurs tranſports. . . . Vous ſavez, Ganganelli, comme vous les méritez !

GANGANELLI.

Et me voilà donc encore à cent lieues du ſecret. . . . cependant vous avez cru un inſtant que je l'avois ſaiſi. . . . Hélas ! ne ceſſerez-vous point de déchirer mon ame par de vagues ſoupçons & des craintes alarmantes ? . . . . pourrois-je penſer... Ah, Alexandrine ! ah, mon épouſe !... mais loin de moi cette idée également douce

& affreuſe . . . . non, je ne ſaurois croire. . . .

ALEXANDRINE.

Ouvre tes bras . . . . que j'y plonge, & que j'y expire. . . . Ton épouſe, Ganganelli. . . ah! ſans doute, c'eſt un titre que rien ne peut plus m'enlever . . . mais combien de circonſtances il manque pour le rendre ſacré ! & qui les fera naître ? . . . P rends pitié de ton amante ; trouve, s'il eſt poſſible, en ton amour un moyen de conſolation, où recueille le dernier ſoupir de la malheureuſe Alexandrine . . . . le ſerrement de mon cœur . . . . mes ſanglots.... Ah ! Ganganelli, qu'avons-nous fait ?

GANGANELLI.

Hé bien, ma charmante Alexandrine, hé bien, béniſſons-en le ciel, & faiſons tourner cet événement à notre bonheur. . . Je croyois ne pouvoir vous aimer davantage; hélas! j'ignorois le treſſaillement que j'éprouve : ah ! c'eſt bien maintenant que vos jours m'appartiennent, & que les miens vont être conſacrés à vous rendre heureuſe ! Raſſemblez vos forces avec courage ; revenez à la vie ; aimez-la. . . n'inſultons pas à la nature, nous nous rendrions indignes de ſes bienfaits. . . . . Il faut bien,

Alexandrine, que nos cœurs ſoient vertueux, puiſque la providence nous fait entrer dans le plan de ſes adorables combinaiſons.

ALEXANDRINE.

Je vois clair dans mon cœur ; la joie l'emporte ſur la honte & mon amour ſur les préjugés. Oui, je vivrai, Ganganelli, je ferai plus, je goûterai la vie .... déja je l'aime, déja j'apperçois une perſpective délicieuſe ..... mon cœur ne ſera plus ſeul, il ſera rempli, content, pénétré de la plus douce des ſatisfactions, & ce bonheur ne ſera qu'à moi .... nul être dans l'univers ne me l'enviera ; c'eſt dans le ſecret & le myſtere que je l'ai acquiſe cette amere felicité ; ce ſera dans le ſecret & le myſtere que je la conſerverai ; mais je t'en préviens, ô mon amant ! je jouirai du prix de ma premiere foibleſſe avec le ſerment de n'en pas reſſentir de nouvelles. Auras-tu la force de m'aimer aſſez pour me reſpecter toute la vie ?... Eh ! n'aurons-nous pas aſſez de jouiſſance dans la ſpiritualité de nos êtres, ſans nous expoſer à de nouvelles alarmes ? Faiſons-nous des plaiſirs plus durables que ceux que promet l'abandon des ſens ; ne nous aimons plus comme on aime ſur la terre ; que l'effort héroïque de nos ames

rachete le matériel de nos premieres amours, & que le ciel, en contemplant notre nouvelle union, béniſſe ce qui nous reſtera de l'ancienne.

GANGANELLI,

Ange de vertu & de ſenſibilité, devant qui je ſuis forcé de me proſterner ! pardonnez ſi j'héſite à répondre à tous vos ſublimes projets; je dois encore purifier mon ame pour la rendre digne de la vôtre, & mériter la céleſte faveur d'une union auſſi étonnante. Je n'ai pas encore aſſez admiré la beauté de votre cœur & la nobleſſe de tous ſes ſacrifices ; je crains de n'avoir pas le courage de vous imiter . . . . il faut de longues épreuves pour éteindre entiérement le ſalpêtre de mes ſens, & vous adorer comme une pure intelligence . . . . je les entreprendrai ces épreuves, l'honneur me les rendra faciles, & mes entrailles me diſent que j'en ſortirai victorieux : juſques-là cependant, n'ayez à redouter que les attaques de mes ſentiments ; je ne ſerai plus pour vous qu'un tendre frere, & ſi je dois exercer un titre plus doux & plus ſacré, le ciel & vous, ſavez bien à qui je le deſtine. . . .

ALEXANDRINE.

Un titre plus ſacré . . . ah ! ſans doute, Ganganelli, les loix ſur ce point devroient être d'accord avec la nature ; mais les hommes, ceux qui n'ont jamais aimé, ont imaginé des obſtacles au bonheur ; enfants du préjugé & peut-être de l'erreur ! Sachons nous paſſer de cette forme ; elle ne nous donneroit un état & une exiſtence ſociale qu'aux dépens de notre plus vive tendreſſe. . . Où eſt l'hymen qui préſente les douceurs d'une union myſtérieuſe ? Le ſecret de notre amour en atteſtera la ſincérité & en ſcellera le repos : n'ayant plus de tranſports à connoître, poſſédant le prix de ceux que vous avez ſu m'inſpirer, c'eſt ſur lui, ſur ce gage précieux & révéré à jamais, que nos idées doivent ſe repoſer paiſiblement & dans la ſérénité de nos ames.

GANGANELLI.

Oui, mon Alexandrine, oui, ma toute vertueuſe épouſe, vous venez de fixer mon ſort pour toujours ; je reçois avec tranſports le gage précieux du lien ineffable que vous m'offrez . . . . tout eſt d'accord entre nous, & votre beauté ne ſera plus pour moi qu'un objet de contemplation, & un moyen plus ſûr de m'élever

jusqu'aux perfections de votre ame.... Où seroit le crime de s'aimer, si cette douce erreur servoit à tous les hommes, ainsi qu'à nous, à les rendre meilleurs ?

ALEXANDRINE.

Je jouis, mon cher Ganganelli, je suis heureuse, & je ne voudrois pas pour tous les biens que promet la vertu, être encore à te connoître. Qu'est la sagesse primitive ? Une chimere qu'un desir seul ternit, & que la plus légere jouissance fait évanouir. Nous payons tous le tribut à la fragilité humaine ; mais le rafinement de la vevtu, mais la pureté de l'honneur, mais le goût solide du vrai bien, est de profiter d'une premiere chûte de l'inexpérience, pour devenir sous de sa propre foiblesse, & se fixer pour toujours au dessus de toutes les illusions de l'âge & du cœur. O mon ami ! connoissois-tu Alexandrine, quand, épris de quelques traits extérieurs que les hommes appellerent beauté, tu lui vins présenter ton hommage, heurter à son ame & lui donner des sens ? En quelle classe de femmes la plaçois-tu ? . . . . Sur le gradin, sans doute, de celles qui, ayant reçu de la nature une émination plus grande de cette substance ignée qui tourbillonne dans les veines &

embrase le cœur, n'ont plus qu'un pas à faire; pour devenir tendres & se livrer : tu n'espérois pas que la révolution de mon être seroit entiere, & que le même rayon qui reverberoit sur mon ame aimante, sur mon ame pensante, feroit luire un plus grand jour encore. . . . . Aimable séducteur, sans songer tu devenois l'agent de bien des métamorphoses; sans toi, peut-être, je n'aurois connu que fort tard qu'il est un bien au-delà de celui d'exister par l'amour : combien de vertus, de facultés nouvelles je sens éclore dans mon cœur ! . . . . . Hélas ! pourquoi a-t-il fallu que leur germe heureux fût une erreur, & peut-être un crime ?

GANGANELLI.

Je suis un homme nouveau.... Alexandrine me transfigure; je me crois à cet instant essence éthérée; je suis dépouillé de mes sens, tout se dissout, tout se transforme en ame; une divine émulation m'anime, une flamme inconnue m'investit. Tout est conclu .... il faut bien appaiser les dieux. O Alexandrine ! ô mon amante ! ô temple auguste de leur réconciliation ! tu me vois à tes genoux, je jure par toute ta vertu d'être éternellement digne de

l'intime & ſurnaturelle union que tu me propoſes . . . . ne crains plus rien de ton amant .... il ne ſera déſormais que l'ange conſolateur de ta vie, & l'objet adoré qui cauſe tes treſſaillements & mon délire, le médiateur qui nourrira notre amour, & maintiendra l'exécution de mes promeſſes.

ALEXANDRINE.

Que je t'embraſſe, Ganganelli .... mais non ... ce ſeroit fauſſer mon ſerment, & d'ailleurs mon amour ne peut plus ſe témoigner par des ſignes ; il eſt trop pur, trop immatériel pour rétrograder vers la terre : que nos ames planent au deſſus de la région d'où l'on n'apperçoit plus la nature . . . . ou ſi nous diſtinguons encore les hommes, que ce ne ſoit que dans le vrai point de vue de leur petiteſſe réelle ; du moins de cette nouvelle habitation n'entendrons-nous pas les ſifflets de la calomnie ; les traits de la malignité ne ſauroient nous y atteindre ; les méchants ! . . . . ils ne t'avoient que trop enlaidi à mes yeux ; pendant que nous rampions, confondu avec eux ſur la glebe du vice . . . . . . ils m'avoient preſque ôté mon amour : mais plus de ſoupçons, Ganganelli, nous ſerons ſûrs de nous-mêmes comme du ſoupir préſent.

GANGANELLI.

Combien, Alexandrine, je reste au dessous de ton essor! Malgré l'honneur & la délicatesse, aimant puissant qui m'attire & m'entraîne sur tes traces divines ; mais que dis-je?... je ne t'envie pas la supériorité ; trop heureux de t'imiter & de te suivre... Souffle de ma vie, ame de mon ame, je rends grace aux envieux de mon bonheur.... sans eux nous saurions moins l'un & l'autre tout ce que nous valons. Qu'ils exercent leur rage, ils en auront le droit, puisque nous sommes capables d'un héroïsme qui les humilie ; si notre exemple pouvoit renverser le fanatisme & ramener les hommes aux vrais principes des mœurs, de la vertu & de l'honnêteté, il y auroit moins de vices sur la terre, & bien plus de vrais retour à l'innocence.

ALEXANDRINE.

Nous n'avons plus rien à nous dire.... nos cœurs s'entendent, l'harmonie reste établie, & rien ne sera capable de la rompre. Je rentre auprès de mes parents ; présentez-vous à eux avec cette sérénité que donnent la vertu & la pureté de l'ame ; le sceau du bonheur que nous venons de nous faire ne peut plus paroître sur

nos phyſionomies; notre amour eſt indépendant de la matiere. N'ayons plus d'yeux, plus d'adreſſe, plus de beſoins de nous trouver ſeuls; à mille lieues l'un de l'autre, nous ſerons toujours enſemble par l'ame & par la penſée. O Ganganelli, vous êtes un homme ſelon moi!...

GANGANELLI.

Oui, adorable Alexandrine, j'irai baigner de mes larmes les genoux de ce bon pere & de cette mere tendre qui vous chériſſent...... O cruel départ, que tu coûtes à mon cœur! lien ſacré! pourquoi viens-tu rompre celui qui maintient l'ordre, l'harmonie dans les familles, qui charme les douleurs & les maux les plus pénibles à ſupporter? .... Où la nature humaine a-t-elle donc puiſé des erreurs ſi ſublimes & ſi magiques? où a-t-elle donc enfanté ſes décrets inviolables qui nous commandent d'étouffer dans nos cœurs ces vertus, ce ſentiment ſi naturel que nous éprouvons tous les jours, & auquel nous devons notre exiſtence, notre repos & notre bonheur? ..... Hymen, tendre hymen! j'étois né pour ſubir tes douces loix, & je ſuis en bute aux horreurs d'un célibat atroce qui ne m'offre qu'un déſert où je vis iſolé, triſte & ſans conſolation..... Noms chéris d'époux

& de pere, vous êtes les titres d'honneur que dispense la nature, & elle vous a attaché des plaisirs bien supérieurs à ceux qui suivent les titres que la fortune peut donner ! . . . L'homme qui se reproduit dans des enfants, multiplie son être ; ce sont autant de canaux qu'il ouvre au bonheur pour couler dans son ame ; ces objets de sa tendresse sont vraiment ceux pour lesquels son cœur fut formé : il goûte les plaisirs d'une sensibilité d'autant plus délicieuse, qu'elle lui est inspirée par la nature. Oui, si l'amour paternel impose à l'homme les plus grands devoirs, il est aussi le plus grand bonheur de la vie. . . . . Il en est du penchant qui nous presse d'être pere, comme du lait d'une mere ; il faut qu'il sorte de son sein pour se répandre, ou bien qu'il s'y corrompe, & enfante la maladie & la douleur.

LES CERISES (1).

CONTE.

L'INVENTION eft un préfent célefte ;
Oh ! j'en conviens ; je fuis admirateur
De tout efprit fertile & créateur ;
Mais cela manque un autre encor nous refte :
Eh ! quel eft-il ? c'eft, puifqu'il faut opter,
Celui qu'avoit ce bon Jean la Fontaine,
De bien choifir & de bien imiter.
Il prit par-tout pour enrichir fa veine :
Oui, mais, comment ? il fut tout embellir :
Original, lorfqu'il n'eft que copie,
Sur fes larcins il fouffla fon génie :
Le bien qu'il prend lui femble appartenir.
Il a volé l'efclave de Phrygie,
Phedre & Pilpai ; tant mieux pour fes lecteurs :
Ces meffieurs-là font d'affez froids conteurs.
Ils feroient morts ; il leur donne la vie,

(1) M. de Bouquéron étoit plus libidineux qu'un carme & un cordelier. Il engagea Mad. de Tencin à lui faire porter par fa fervante qui étoit belle comme l'amour, une corbeille de cerifes. La pauvre fille donna dans le piege. C'eft ce qui a donné lieu au conte fuivant que M. Dorat * a mis en vers, dans l'efpace de cinq à fix jours, à la toilette de Mad. de Tencin. Nous le citerons ici pour le plaifir de ceux qui ne le connoiffent pas, & même pour celui de ceux qui le connoiffent.

* Il n'étoit âgé alors que de douze ans.

De leur couronne il rajeunit les fleurs.
Puiſſé-je ainſi de quelque mine antique,
Sans nul travail extraire des brins d'or;
Et ſachant plaire, en dépit du critique,
Des fonds d'autrui compoſer mon tréſor!
Créer fatigue, & polir nous amuſe.
Je ſens déja que ce prélude-ci,
Où je vais ſeul, fait haleter ma muſe.
Prenons un guide, & que Jean de ceci
Soit mon modele, & ſur-tout mon excuſe.
Pour marcher ferme, il me faut un appui.
A moi, Verville. Il fut prêtre & chanoine,
Hardi bavard, chaſſant au loin l'ennui.
La gaieté fut ſon plus ſûr patrimoine:
Dieu le béniſſe, & contons d'après lui.
Las des catins & du bruit de la ville,
Meſſire Arnoult s'en étoit retourné
Dans ſon château par la Sarte baigné,
Et s'élevant ſur un ſite fertile
Devers Angers: il avoit amené,
Car il faut bien meubler ſon domicile,
Nombre d'amis, un prieur fortuné,
Très-rond de panſe, & d'eſprit très-borné,
En ce point ſeul conforme à l'évangile;
Puis un abbé d'humeur fade & civile,
Cherchant en cour quelqu'heureux débouché,
Poupin ambré, grand-vicaire inutile,
Dans l'œil de bœuf lorgnant un évêché;
Un jeune peintre, un apprenti Corrége,
Qui devoit là barbouiller des plafonds,
Bref, un Manſard, ſachant laugier à fonds;
De mons Arnoult tel étoit le cortége.

Ajoutez-y les gens des environs,
Trois bernardins, oisifs du voisinage;
Un financier, très-massif personnage,
Au poids de l'or payant les rigodons,
Et déja vieux, sans en être plus sage:
Jugez du train qu'on mene dans ces cantons.
L'excellent gîte! on y passe la vie,
Entre le jeu, la chasse & les festins.
Le gros prieur & les trois bernardins
Oublioient là toute la liturgie,
Le rituel, & se moquoient des saints,
Tous pauvres sots morts de mélancolie.
Le châtelain avoit pour son fermier
Certain Guillaume, un serviteur fidelle,
Qui, pour son compte, avoit fille si belle,
Qu'à mes couleurs je n'ose me fier
Pour vous la peindre; en tout c'est un modelle.
De cent trésors ornant la pastourelle,
Il en est cent qu'on craindroit d'oublier.
Seize ans, au plus, c'est l'âge de Laurette,
Age des ris & des premiers desirs;
Un sein naissant, connu des seuls zéphirs,
Enfle déja sa simple collerette,
Et semble aller au-devant des plaisirs.
Dans les deux mains on tiendroit son corsage,
Libre d'atours, d'ornements empruntés;
Pour modeler de célestes beautés,
Jadis le Guide eût choisi son visage.
Dans ses regards respire la candeur;
Quand elle rit, c'est son ame qui s'ouvre.
A chaque instant l'œil ravi lui découvre
Des charmes vrais, images de son cœur.

Elle

Elle n'a point les difcours du village :
Le fentiment, par des avis fecrets,
Conduit fa voix, épure fon langage,
Et la nature, en formant fes attraits,
Sut affortir l'efprit avec les traits,
De peur que l'art ne gâtât fon ouvrage.
De tout cela, que faire fans l'amour ?
Fille eft le bloc ; il eft le Prométhée :
Sans lui tout dort ; fans lui nymphe attriftée
Rêve ou fommeille au milieu d'un beau jour.
Notre bergere, au feul inftinct foumife,
Ne rêve point, & veille de bon cœur
Pour fon André, qu'elle aime avec franchife,
Sans trop favoir le but de fon ardeur.
Elle a raifon : André de fon village
Eft le moins riche, & le plus vertueux,
Bon travailleur, vrai meuble de ménage,
Toujours chantant, & toujours amoureux ;
Dans l'univers il ne voit que Laurette.
Les fleurs des champs naiffent pour la parer ;
L'aftre du jour brille pour l'éclairer.
Sous le gazon s'il fent la violette,
Sa belle approche, & vient de refpirer.
Vers la moiffon dans la plaine il la guette ;
Sur les épis vient-elle à s'affoupir ?
L'amant eft là ; l'amante fatisfaite,
A fon réveil, trouve fa gerbe faite.
André l'embraffe, & Dieu fait quel plaifir !
Pareil baifer eft licence permife.
Le protecteur de Laurette & d'André,
L'amour, bientôt, en face de l'églife,
Doit les bénir par la main d'un curé.

Avec éclats on rit du prestolet.
Les bernardins veulent que l'on se presse,
Et que le jeu commence avant la messe.
Voilà parler. On propose le fait
A la bergere : elle s'indigne, pleure,
Et cherche à fuir cette horrible demeure :
La malheureuse est prise au trébuchet.
On ferme tout, & même on la menace.
Aux pieds d'Arnoult elle tombe en tremblant,
Baigne de pleurs ses genoux qu'elle embrasse.
Sa beauté nuit à l'accommodement.
La pitié naît, le desir la remplace,
Et ce dernier est toujours exigeant.
Que peut, hélas! tout l'effort d'une fille?
Sur son refus on vous la déshabille,
Du haut en bas : son chapeau détaché
Laisse flotter sa longue chevelure,
De son beau sein le voile est arraché,
Et son pied nu cherche en vain sa chaussure.
Ce voile enfin si cher à la pudeur,
Que l'hymen seul leve d'une main pure,
Reste en trophée à la main du prieur.
O Titien, vous Correge & l'Albane!
Jamais, jamais votre brûlant pinceau
N'a rien tracé, rien produit de si beau
Que ce qu'ici voit la bande profane,
Indigne, hélas! d'un aussi doux tableau.
La nudité n'exclud point la décence.
Peins-toi, lecteur, un corps svelte & charmant,
Cet incarnat, le fard de l'innocence,
Qui se marie à l'albâtre éclatant,
Mille trésors qu'on admire en silence,

Spectacle fait pour les yeux d'un amant.
Déja Laurette a vu fleurir cet âge
Où des beautés l'accord eſt plus touchant,
Où la nature a fixé leur moment,
Et, ſans pouvoir leur donner davantage,
Vient aux amours confier ſon ouvrage,
Pour l'animer des feux du ſentiment.
De nos meſſieurs la troupe libertine
N'y cherche point tant de raffinement.
Mais devinez ce qu'Arnoult imagine,
Non, Belzébut n'eût point fait autrement.
On ſe ſouvient des fatales ceriſes:
Sur le tapis il les fait diſperſer.
Pour ta pudeur quelles horribles criſes,
Pauvre Laurette! il faut les ramaſſer
L'une après l'autre; il veut qu'elles ſoient miſes
Dans le panier. Et comment réſiſter?
Elle n'eſt point en habit de défenſe:
Malgré ſes pleurs l'exercice commence;
Arnoult commande, il faut exécuter.
Elle ſe baiſſe, & recule & s'avance,
A droite, à gauche; elle va, vient, revient,
Montrant toujours ce qu'à peine on obtient
Avec l'amour & la perſévérance;
Tous ces attraits d'une jeune beauté,
Les lis du ſein & ces roſes naiſſantes,
Qui ſemblent peindre à chaque extrêmité;
Ces frais contours, ces formes ſéduiſantes,
Dont l'œil eſt ivre & le cœur enchanté.
Deux de ces fruits qu'a diſperſés la belle,
Pleins, arrondis, & ſi vermeils enfin,
Qu'on les croiroit détachés de ſon ſein,

Sur le tapis avoient roulé loin d'elle ;
Elle ne ſait comment les rattraper ,
Haſarde un pas , puis deux , s'arrête , héſite,
Touche le but , s'en éloigne bien vite ,
Sert les regards , en voulant les tromper.
Un certain dieu qui rit de l'eſcapade,
La mene ainſi de Carybde en Sylla.
Elle ne peut éviter l'embuſcade ,
Se cache à l'un , s'expoſe à celui - là.
Chaque tréſor dont s'embellit Laurette,
Quoiqu'elle faſſe , eſt cent fois reproduit
Sous tous les ſens : le charme qu'on regrette
Eſt éclipſé par le charme qui fuit.
L'œil du priéur eſt ardent de luxure.
C'eſt , diſoit-il , un vrai plaiſir d'élus.
Le fin regal ! la charmante aventure !
Je n'en voudrois tenir cent bons écus.
Un bernardin en met cinquante en ſus.
L'enchere va : celui - là , puis cet autre
Selon l'état, propoſent moins ou plus.
Quant au prélat il fait le bon apôtre ,
Lorgne en deſſous d'un œil demi-confus.
Je voudrois bien , diſoit notre architecte ,
Lever un plan , & bâtir là - deſſus.
Le peintre enfin d'une main circonſpecte
Prend gravement le trait de ſa Vénus.
Certain valet , dans certaine embrâſure ;
Sent plus qu'aucun l'aiguillon du deſir,
Et libéral , ſous un habit de bure ,
A dix écus met ſa part de plaiſir.
Le financier n'eſt pas moins énergique :
Il faut le voir, aſſis dans ſon fauteuil,

Se démener & galoper de l'œil
Sur ce beau corps. Non, dit le vieux cynique,
Je n'ai rien vu de cette force - là
En nudité, pas même à l'opéra.
En connoiſſeur il juge, il apprécie :
Il donne tant pour la chûte des reins,
Tant pour le pied, tant pour les deux tetins ;
Tant . . . l'on devine; il n'eſt rien qu'il oublie ;
A chaque geſte il riſque du ſurplus,
Et ſon écot ſe monte à mille écus.
Mais le panier ne s'emplit point encore,
Et cependant regards d'aller leur train.
Pauvre Laurette ! Ah ! quel eſt ton deſtin ?
Moine & prieur, tout cela te dévore.
Ruiſſeaux de pleurs inondent ſon beau ſein,
Et ſon panier : tels les pleurs de l'aurore
Baignent les fruits & les fleurs au matin.
Conſole - toi ; va, ton honneur te reſte,
Tu ſeras pure aux yeux de ton amant.
De l'innocence, ô ſuprême aſcendant !
Laurette nue eſt encor plus modeſte,
Et ſa pudeur lui ſert de vêtement.
Arnoult, lui - même, Arnoult, dans ce moment,
Laiſſe attendrir ſon ame de corſaire ;
Il voit ſa faute & la honte l'éclaire :
Son cœur ſe trouble, & s'ouvre au ſentiment.
A tous les yeux il cache la bergere ;
Fait rapporter ſes champêtres habits ;
Et s'adreſſant aux ſpectateurs ſurpris :
Morbleu ! dit - il, l'œil brûlant de colere,
Me prenez - vous pour votre appareilleur,
Votre pſaiſant ou votre pourvoyeur ?

C'eſt là vraiment un joli perſonnage ;
Pour régaler vos appétits ſtridents,
Penſez-vous donc qu'ici je vous ménage
Serrail meublé de fille de quinze ans ?
Non, Meſſieurs, non, treve de convoitiſe.
Pour expier ſes lubriques deſirs,
Chacun paiera la taxe qu'il s'eſt miſe ;
J'ai retenu le taux de vos plaiſirs.
Réaliſons, que la foudre m'abyme,
Si quelqu'un ſort ſans m'avoir ſatisfait !
Vous-même avez prononcé votre arrêt.
Réſignez-vous & réparez mon crime.
Le prieur gronde, & veut repréſenter
Que dans Paris, plein de nymphes gentilles,
A pareils taux on ne met point les filles,
Et qu'à bien moins on peut ſe contenter.
Alors Arnoult en furieux s'approche
De ſon armoire, & prend des piſtolets.
Ce geſte opere, il a de prompts effets ;
Chaque aſſiſtant met la main à la poche.
Le bernardin, procureur du couvent,
Le gros prieur, le cynique traitant,
Vieux émérite échappé de Cythere,
Tous ſans délai viennent payer comptant
A Maître Arnoult leur taxe volontaire ;
Et ce valet qui lorgnoit à l'écart,
Comme eux auſſi vient conſigner ſa part.
Pour notre abbé, ſoi-diſant grand-vicaire,
Il dépoſa ce que, vu ſon état,
Pour ſes amours doit payer un prélat.
On a taxé juſques à l'architecte,
Qui ne pouvoit répondre des haſards :

Le peintre seul dont la bourse est suspecte,
Se trouve exempt en faveur des beaux-arts.
Arnoult se juge & lui-même s'impose,
Joint ses deniers à ceux qu'il a reçus,
Et nourrissant les sommes qu'on dépose,
Porte le tout jusqu'à deux mille écus,
Puis à Laurette, en tremblant, les propose.
Garde ton or, dit-elle, corrupteur;
Je ne veux point de ton affreux salaire;
Je viens à toi, comme à mon protecteur,
T'offrir les dons que peut offrir mon pere:
Je crois en toi voir un dieu tutélaire;
Et, quand tu dois respecter ma candeur,
Ta lâcheté s'arme de ma foiblesse,
Pour outrager, pour flétrir ma jeunesse,
Pour me forcer au dernier déshonneur!
J'ai donc perdu les fruits de ma sagesse!
Tu m'as rendue indigne pour toujours
Des regards purs du seul mortel que j'aime;
Tu m'as rendue odieuse à moi-même:
Hélas! pour moi, plus d'André, plus d'amours!
Ses pleurs alors coulent en abondance:
De ce séjour elle s'arrache enfin
En sanglottant: Arnoult la suit en vain;
La crainte donne un vol à l'innocence.
A l'instant même, il fait venir André.
On te dit pauvre, & de plus, honnête homme,
Laurette t'aime, emporte cette somme:
Que votre hymen ne soit plus différé.
Mais, jure-moi, qu'avant ton mariage,
Tu cacheras le bien que je t'ai fait:
Tel est mon ordre, & c'est ton avantage.

Va, fois heureux, & fur-tout fois difcret.
Je peindrois bien André dans le délire,
Aux pieds d'Arnoult, ravi, croyant rêver;
Mais comme on fait ce qui doit s'obferver
En pareil cas, il vaut mieux n'en rien dire.
Il va chez lui dépofer fon argent,
Et court de-là chez fon futur beau-pere,
Pour le prier d'être plus indulgent,
Et de hâter un hymen qu'il differe.
Jamais André ne fut plus éloquent:
De fon ardeur il obtient le falaire.
Trois fois déja Laurette en rougiffant,
Voulut trahir fa honte involontaire;
L'amour trois fois lui dit de n'en rien faire.
André la preffe, elle aime, elle confent;
Et quelle fille auroit fait le contraire?
Le lendemain doit finir leur tourment.
Le lendemain, quand la cérémonie
Fut achevée, André ne s'en tient plus,
Se pâme d'aife, & vîte à fon amie
Dit le fecret de fes deux mille écus,
Lui nomme Arnoult, & bénit fes vertus.
Laurette fent, à ce nom qui l'outrage,
Le vermillon lui monter au vifage;
Mais fon bonheur la confole de tout:
André bientôt fait oublier Arnoult.
De fon panier & de fon avanie,
Comme on le voit, elle ne conta rien:
Fit-elle mal? Je dis qu'elle fit bien;
De fon amant, pourquoi troubler la vie?
Pourquoi rifquer fon bonheur & le fien?
Quoique prieur & moines aient pu faire,

Heureux André, cette roſe eſt entiere;
En la cueillant, ajoute à ſa beauté
Deux mille écus. Femme qui ſait ſe taire,
Voilà ton lot, on ne t'a rien ôté.

Fin de la ſeconde Partie.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage

PREMIERE PARTIE.

PRÉFACE. page 3
DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 5
PREMIER PORTRAIT. 11
Lettres de M. d'Alembert, & ses mélanges politiques. 71
Lettre de M. d'Alembert à M. de Voltaire. 72
Réponse de M. de Voltaire à M. d'Alembert. 74
Lettre de M. d'Alembert au roi de Prusse. 75
*Lettre de M. d'Alembert à Mad. de St. And**, religieuse de Mont-Fleuri.* 76
*Réponse de Mad. de St. And** à M. d'Alembert.* 77
Lettre de M. d'Alembert au pere Rey, jésuite, aumônier des prisonniers de Grenoble. 79
*Lettre de M. d'Alembert à Mlle. de Dol***, pensionnaire du couvent de Mont-Fleuri.* 80
*Réponse de Mlle. Dol*** à M. d'Alembert.* 81
*Lettre de M. d'Alembert à Mad. de P***, prieure du couvent de Mont-Fleuri.* 82
*Réponse de Mad. de P*** à M. d'Alembert.* 83
Réponse de M. d'Alembert. 85

TABLE DES MATIERES.

Lettre de M. d'Al. au premier inquisiteur á drid. P
Réponse de l'inquisiteur à M. d'Al.
Réponse de M. d'Alembert.
*Lettre de M. d'Al. à Mad. Tri***.*
*Réponse de Mad. de Tri*** à M. d'Al.*
*Réponse de M. d'Al. à Mad. de Tri****
*Lettre de M. d'Al. à Mad. la marquise à tel***.*
*Réponse de Mad. la marquise de Chatel*** d'Al.*
*Lettre de M. d'Al. au marquis de P***.*
Envoi au roi de Prusse.
— *à l'impératrice de Russie.*
— *à Gustave, roi de Suede.*
— *Sublime à l'impératrice de Russie.*

SECONDE PARTIE

PRÉFACE
PROLOGUE
Rêves de Mad. de Tencin, écrits avec M. taire.
Premier Rêve. L'infidélité vengée par l'i même.
Second rêve. État des femmes dans la sociét
Troisieme rêve. Les richesses.
Quatrieme rêve. L'homme.
Cinquieme rêve. Le philosophe.
Sixieme rêve. L'amour.

TABLE DES MATIERES.

Prologue absolument nécessaire. 55
Les tendres liaisons de Ganganelli & Mad. de Tencin.
Premier entretien. 57
Second entretien. 83
Les cerises. Conte. 110

Fin de la Table.